

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 26

MONTREAL, 27 NOVEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

NOTRE GALERIE



PORTRAIT DE GRANDE DAME.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 27 NOVEMBRE 1897

OU EST L'AVEUGLE



Et l'on dit que l'amour est aveugle ! Pas si aveugle que Mlle Vieux tableau, toutefois.

Un Numéro de Noël

Cette année, comme les précédentes, le SAMEDI offrira à ses lecteurs et abonnés, sans augmentation de prix, un NUMÉRO DE NOËL contenant 36 pages exclusivement consacrées, comme gravures et texte, à la grande fête chrétienne, avec une première page en couleurs, dont les planches ont été entièrement faites au Canada, qui sera tirée sur nos presses et offrira ainsi, aux lecteurs du SAMEDI, le premier spécimen, réellement et entièrement canadien, de ces tirages en couleurs dans lesquels nos voisins des Etats-Unis sont passés maîtres.

Rien n'a été négligé pour faire du NUMÉRO DE NOËL du SAMEDI un souvenir que chacun voudra posséder et qui, nous n'en doutons pas, marquera une nouvelle étape dans la série des améliorations et perfectionnements que recherche continuellement le SAMEDI quand il s'agit de satisfaire ses lecteurs.

Afin d'éviter l'encombrement et les déceptions que beaucoup ont éprouvées en ne se procurant pas, en temps opportun, ce numéro exceptionnel, nous prions les chefs de dépôts de bien vouloir nous faire parvenir, dès maintenant, leur commande de numéros supplémentaires. Cela nous évitera, comme cela s'est produit les années précédentes, de faire un tirage insuffisant, malgré nos prévisions les plus osées, et nous pourrons satisfaire tout le monde et en temps utile.

LA DIRECTION.

PROVERBES ARABES

L'ingrat mange les fruits du jardin paternel et il insulte ses ancêtres.

x

Quand le crieur même a perdu son âne, il n'y a plus de remède.

x

L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que la poule de demain.

x

Vinaigre gratuit est plus doux que miel acheté.

x

La flèche partie ne revient pas.

UN CAVALIER DES BENI-KHÉLIL.

PAR ANTICIPATION

Un jeune fermier en s'en allant à son ouvrage s'arrêta le matin à la fabrique afin d'enregistrer le décès de son père.

—A quelle date et à quelle heure est-il mort, lui demande l'officier en charge ?

—Il n'est pas encore tout à fait mort, monsieur, mais il le sera avant le soir et alors j'ai pensé à vous le dire en passant afin de ne pas perdre mon temps.

—Mais cela ne peut se faire ainsi, mon ami ; rien n'empêche que votre père ne vive jusqu'à ce soir, jusqu'à demain, peut-être !

—Pas de danger, monsieur, le docteur a dit qu'il n'en avait pas pour une heure et il doit bien savoir ce qu'il dit et ce qu'il lui a donné à prendre.

Et il s'en alla très froissé.

UN ARGUMENT

L'institutrice.—Mademoiselle Julie Bontemps, venez ici, s'il vous plaît. Pourquoi écrivez vous : "Il faut aimer notre père et notre frère", au lieu de suivre la copie originale ?

Julie.—Je ne puis écrire cela, Mademoiselle.

L'institutrice.—Vous m'étonnez ! N'est-ce pas un des plus beaux sentiments que celui qui est contenu dans cette phrase ?

Julie.—Je comprends bien cela, Mademoiselle. J'ai essayé de copier, tel que c'est indiqué, mais je ne puis écrire "mère".

L'institutrice.—Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

Julie.—Parce que c'est une belle mère que j'ai, Mademoiselle !

RELATIF

Le professeur.—Si une servante prend deux heures pour nettoyer une chambre, combien de temps cela prendra-t-il à deux servantes pour faire ce même ouvrage ?

Petite fille.—Quatre heures, monsieur.

Le professeur.—Vous n'y pensez pas, mon enfant ; la réponse est une heure seulement.

Petite fille.—Oh ! je ne savais pas que vous parliez de servantes qui ne bavardent pas.

SON DERNIER SOUHAIT

Le pasteur (au condamné à mort, le matin de son exécution).—Si vous avez quelque dernière volonté à manifester, dites le moi, je ferai mon possible pour vous contenter.

Le condamné à mort.—Grand merci. Je voudrais bien apprendre à jouer du piano.

JUSTE L'AFFAIRE

Mr Babouin (à la fille d'auberge).—Apportez-moi donc un autre journal que celui-là, il me faudrait avoir à regarder quelque chose de comique en prenant mon repas.

La servante.—Il y a justement un miroir en face de monsieur.

NUIT D'ÉTÉ



Air connu : Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête moi, etc., etc.

Emaux et Camées

MIEUX AINSI

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXXVII

LA CHANSON DU RAYON DE LUNE

Sais-tu qui je suis ? — Le Rayon de Lune.
Sais-tu d'où je viens ? — Regarde là-haut.
Ma mère est brillante, et la nuit est brune.
Je rampe sous l'ombre et glisse sur l'eau ;
Je m'étends sur l'herbe et coars sur la dune ;
Je grimpe au mur noir, au tronc du bouleau,
Comme un maraudeur qui cherche fortune.
Je n'ai jamais froid ; je n'ai jamais chaud.

Je suis si petit que je passe
Où nul autre ne passerait.
Aux vitres je colle ma face,
Et j'ai surpris plus d'un secret.
Je me couche de place en place ;
Et les bêtes de la forêt,
Les amoureux au pied distraité,
Pour mieux s'aimer suivent ma trace.
Puis, quand je me perds dans l'espace,
Je laisse au cœur un long regret.

Rosignol et fauvette
Pour moi chantent au faite
Des ormes ou des pins.
J'aime à mettre ma tête
Au terrier des lapins ;
Lors, quittant sa retraite
Avec des bonds soudains,
Chacun part et se jette
A travers les chemins.
Au fond des creux ravins
Je réveille les daims
Et la biche inquiète.

Elle éverte, muette,
Le chasseur qui la guette
La mort entre les mains,
Où les appels lointains
Du grand carf qui s'apprête
Aux amours clandestins.

Ma mère soulève
Les flots écumeux ;
Alors je me lève,
Et sur chaque grève
J'agite mes feux.
Puis j'endors la sève
Par le bois ombreux ;
Et ma clarté brève,
Dans les chemins creux,
Parfois semble un glaive
Au passant peureux.
Je donne le rêve
Aux esprits joyeux,
Un instant de trêve
Aux cœurs malheureux.

Sais-tu qui je suis ? — Le Rayon de Lune.
Et sais-tu pourquoi je viens de là-haut ?
Sous les arbres noirs la nuit était brune ;
Tu pouvais te perdre et glisser dans l'eau,
Errer par les bois, vaguer sur la dune,
Te heurter, dans l'ombre, au tronc du bouleau.
Je veux te montrer la route opportune ;
Et voilà pourquoi je viens de là-haut.

GUY DE MAUPASSANT.

INSTANTANÉS

XXXXI

APRÈS LA PLUIE

Sur un fond de ciel qu'a lavé une pluie récente, passent, dans un désordre hâtif, de floconneux nuages blancs. C'est un infini bleu où les

rayons — revenus — d'un soleil de juin, font poudroyer un brouillard d'or.

La vallée herbeuse étincelle, rajeunie et scintillante après l'averse ; et les toits rouges ou bleus des hameaux insoupçonnés se disséminent dans les arbres.

C'est, pour les yeux, un enchantement sans fin, une incroyable féerie de vert, de rouge, d'or, de rouille qui déroule, à perte de vue, toutes ses variétés d'aspects.

Et, à l'horizon, une barre sombre et majestueuse moutonne, — la forêt !

Des velours clairs vallonnent en des jeux alternés de lumière et d'ombre avec toutes les nuances imaginables, — les pâturages !

De loin en loin, un bouquet frissonnant de jeunes trembles offre son abri aux bestiaux assoupis.

Un chaume se détache en gris sur le vert tendre des prés.

Toute pailletée d'éclairs, la rivière s'enfuit en gazouillant.

SILVIO.

SON EXPÉRIENCE

RENOVATEUR DE LA
CHEVELURE
D'AYER



Lui. — Dis, Exilda, qu'est-ce que c'est que toutes ces bouteilles-là, qui sont dans le chassis ?

Elle. — Comment, tu ne connais pas ça ? C'est pour les petits bébé qui sont nés sans mères !

TRÈS DIFFICILE

Emma. — Je voudrais bien savoir si je puis vivre jusqu'à cent ans ?

Marie. — Probablement pas si vous dites toujours que vous avez vingt-deux ans.

EN S'EXPLIQUANT

Mme Vieillepie. — Madame Doigtrochu, je pense bien qu'il n'y a rien entre votre mari et vous ?

Mme Doigtrochu. — Non, rien ! Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

Mme Vieillepie. — C'est parce que j'avais cru remarquer que vous n'étiez pas aussi attentive à le soigner.

Mme Doigtrochu. — Ah ! vous ne savez pas ? Il a pris une police d'assurance pour un montant de \$10,000.



Mr Communpoux. — Vous avez un joli talent, mademoiselle, moi, quand j'étais jeune et avant d'être employé comme je le suis, dans une ménagerie, je dessinais un peu aussi.

Mlle Pignon. — Je vous comprends mieux comme vous êtes.

AUTANT QUE LUI

C'était dans une gare de chemin de fer, dans la salle d'attente. Une dame avait beaucoup de mal à faire tenir tranquille un de ses enfants, bambin de sept à huit ans. Un voyageur qui assistait à la scène, perdant patience, dit à la dame :

— Vous avez là, madame, un petit garçon qui aurait besoin de la rude main d'un père.

La dame. — Ah ! je suis absolument de votre avis, monsieur. Son père est mort alors qu'il n'avait que cinq ans ; j'ai fait de mon mieux pour arriver à me remarier et n'ai pu le faire. Croyez que je le regrette autant que vous.

IL N'Y EN AVAIT QU'UN

Mr Grinchu. — Ah ! mademoiselle, il n'y avait qu'un seul homme de parfait au monde et il est mort.

Mlle Pasfine. — Qui était donc celui-là ?

Mr Grinchu. — Le premier mari de ma femme !

CE DOIT ÊTRE CELA

Mme Jeunemarié. — Voyons, Alfred, pourquoi donc sors-tu tous les soirs au lieu de rester à la maison ?

Mr Jeunemarié. — Ça doit être les résultats de l'habitude que j'en ai contractée lorsque j'allais te voir.

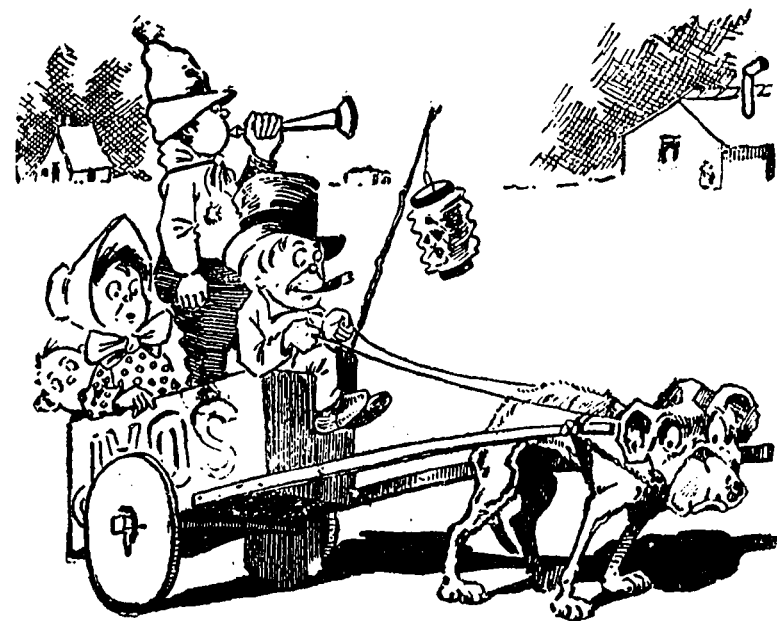
NOS CHÉRUBINS

Le petit Georges. — Dis, maman, est ce vrai qu'ils entraînent deux par deux dans l'arche ?

La maman. — Oui, mon chéri.

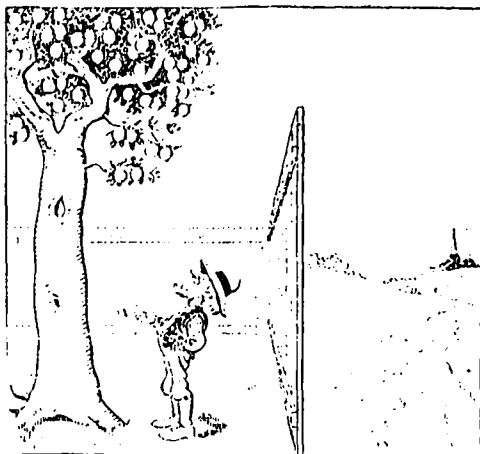
Le petit Georges. — Quel est donc celui qui est entré avec ma tante ?

LE GOUT DES GRANDEURS



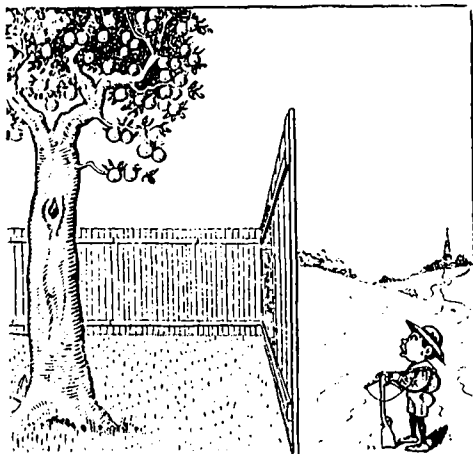
Mick. — Allons, Jimmy, sonne la trompe ; les gens de là bas, en nous voyant passer, vont croire que c'est un parti d'excursionnistes qui revient de Brighton.

LE NOUVEAU GUILLAUME TELL



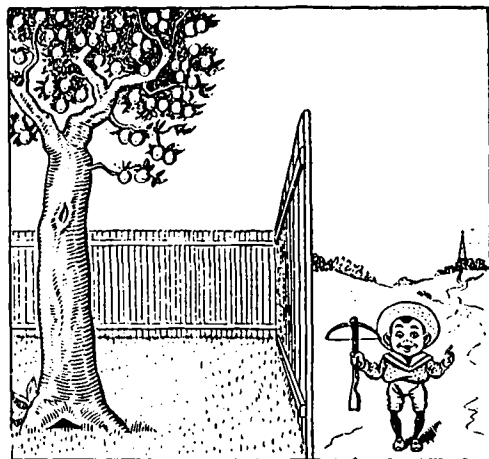
I

Penoute. — A la bonne heure, je crois que cette année j'aurai une bonne récolte de pommes ; avec ça que ma clôture est suffisamment haute pour qu'on ne passe pas par-dessus et que les pommes ne peuvent tomber en dehors. Tout va bien !



II

Le petit Lamalice. — Ah, les belles pommes ! Et dire qu'avec une clôture comme ça, on ne peut pas y atteindre ! J'en aurais pourtant bien mangé autrement qu'à l'œil, de ces pommes-là....



III

...elles sont aussi grosses que la pomme de Guillaume Tell... (s'arrêtant) Ah !... Quelle idée ! Mais j'ai mon arc, mes flèches, je veux être le Tell du village.

LES AVENTURES DE MATHURIN GONEC

LE PRISONNIER DE MATHURIN

— Hum !... Cette fois, je vas vous conter l'histoire de ma médaille, rapport à son anniversaire qui est aujourd'hui, comme quoi les Prussiens ça ne pèse pas plus que les Anglais pour un fiston — que je m'en vante ! — natif de Vannes en Morbihan... Cric, crac, sabot, ouïler à pot, la mère à Coquet, la femme à Poulet, ohé ! ça y est, tourne au taquet... Cric !...

— Crac !

— C'était donc au siège de Paris ; il soufflait une brise de *nord-est*, qui vous rebroussait le poil fameusement ! Et de la neige ! Devant nous, la campagne en était blanche ; les Prussiens se terraient comme des renards, mais de temps en temps leurs obus passaient en sifflant au-dessus de nos têtes, et nous, on se mangeait les poings d'impatience autour d'un maigre feu de bivouac, attendant des ordres qui ne venaient pas.

Enfin, sur les midi, un dragon apporta une dépêche à l'officier du poste.

Tandis que celui-ci la parcourait, le dragon alla se dégeler au feu voisin, laissant son cheval attaché à un affût.

Moi, histoire de passer le temps, je m'approchai de la bête qui renâclait, piaffait, se secouait avec un vacarme de tous les diables.

— Hé ! — que me cria le dragon, — vas-tu pas grimper sur le dos à Lisette, vieux gniaf ?

— Et pourquoi que j'y grimperais pas sur son dos, blanc-beo ! que j'y dis.

— Ah ! ah ! — qu'y fit, — va donc soigner ta carcasse, pépé !

Et de rire, et avec lui une douzaine de moblots, qui se mirent à se moquer de vot' serviteur.

Cré non ! la moutarde me monte au nez.

— Espère, — que j'y dis, — je vas te régler ton affaire dans un instant ; mais auparavant..

Houp !... en deux temps je saute sur Lisette, et qu'y ne riaient plus, les autres.

Ah ben ! mais oui ! voilà pas la belle qui se met à faire feu des quatre pattes, et à ruer, et à se mäter, que c'était pire qu'un coup de cape par une mer démontée.

— Dia, dia, mignonne, ho, ho ! que j'y disais ; mais plus que j'y disais, plus qu'elle se démenait et plus que jo tanguais ; vous pensez si les autres se tordaient.

Et, tout d'un coup, à force d'être tirée, la bride se détache, la bête bondit, s'emballe, et, monsieur, vous voyez d'ici mon Mathurin filant dans les trente noues à travers la campagne, en plein sur les lignes ennemies. Pas de crainte de tomber, car j'y avais croché la crinière, — et solidement — le poil me serait venu dans la main plutôt que de lâcher. Mais je pensais aux copains, qui devaient s'en payer des bordées derrière moi... et aussi au petit feu d'artifice que les casques à pointe allaient tirer en mon honneur...

Ça ne tarda guère... pan, pan, pan, et pan... et aïe donc, tous les pétards de la Saint-Jean ! — une grêle, quoi !

— Mathurin, — que j' me dis, — cette fois, mon vieux, ça y est, fait ton acte de contrition et recommande ton âme à notre bonne mère sainte Anne...

Ça y était pour sûr ! Lisette reçoit une balle en plein poitrail ; elle s'abat comme une masse, — moi avec, vous pensez, — et, pas seulement le temps de remuer une patte, y me tombent dessus toute une bande.

Y me lâtent, y croassent des choses incompréhensibles, et puis y me poussent dans une maison, où je trouve un petit gros, avec des moustaches de matou et des yeux de grenouille, qui écrivait.

— Croâ, croâ... qu'y me dit.

— Nicht, verda, herrrr, que j'y réponds dans sa langue, pour y faire honneur.

Alors, y grogne je ne sais quoi, on ouvre une trappe, et on m'affale dans une cave qui se trouvait en dessous, et où je me mis à faire des réflexions amères, vous le présumez facilement.

— A vot' santé, monsieur.

— A votre santé, père Mathurin.

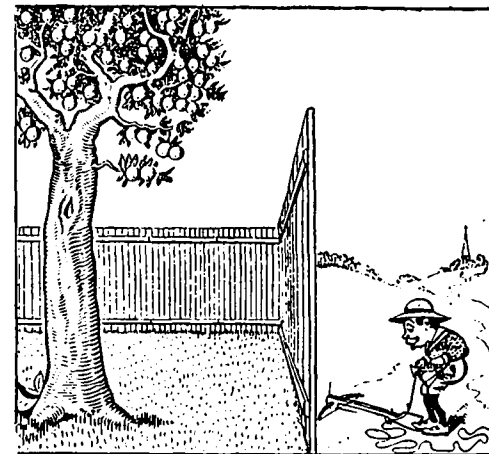
* * *

— Cric, crac. Carnac, Pancrace, Boniface, la hune au gabier, la barre au timonier, la mocque au cambusier, ohé, ça y est, paro à virer !... Cric !...

— Crac !

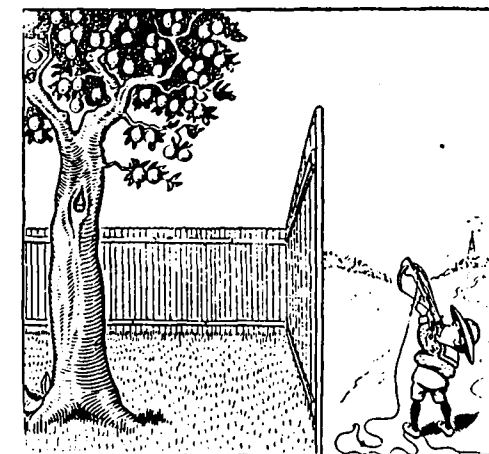
— Qui, monsieur, amères, et y avait de quoi, — un vétéran s'avoit fichu à la côte comme un novice, c'était impardonnable et déshonorant. Mais, c'était pas tout ça, non plus, de rester dans le piège sans essayer d'en sortir. Jo craquai des allumettes et j'examinai ma fosse. — Quatre murs, pas un trou ; pour meubles, des barriques, — vides, naturellement, — et des fagots. — Quoi faire ? — Espérer ! — J'espérai.

Une heure, deux heures se passèrent, la situation ne s'améliorait pas. Je commençais à m'embêter ferme, quand voilà que j'entends dans le lointain des coups de feu, puis au-dessus de ma tête, un vrai branle-bas de chambardement.



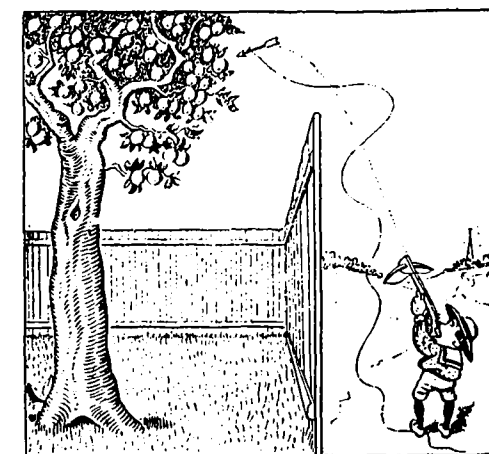
IV

... Ah ! ah ! mon père Penoute, nous allons être deux à jouer. Une petite et solide ficelle à ma flèche, l'autre bout là, solidement, et nous allons rire.



V

... Je suis un maladroit si je manque le but, il y en a tant. Attention ! Joue ! l'eu !



VI

... Va, ma flèche légère !

Je croche une couple de barriques, je les mâts l'une sur l'autre, et, par le moyen d'une trique arrachée à un fagot, je soulève la trappe, j'avise d'un coup d'œil que la salle est vide, et le temps de le dire, je me précipite à la fenêtre, d'où — bonne sainte Anne ! — je vois les mathurins à un millier de brasses de la maison, fonçant avec leurs z-haches sur les Prussiens, — une vraie purée !

Je me disposais à appuyer une chasse dans la direction des copains, quand, derrière la porte, j'entends des grognements ; j'y vas, et je trouve le petit gros, qui était une façon de major, et qui se met à rouler des yeux de grenouille en me voyant.

—Té ! que j'me dis, Mathurin, voilà une belle occasion de ne pas revenir bredouille ; embarque ton homme et souque un peu.

J'y examine le fournement : une simple balle dans le gras, monsieur, dans le gras, rien de sérieux, ça se trouvait comme sur commade.

—Allons, verdâ, herr, que j'y dis, — en route !

—Croâ, croâ, — qu'y me répond.

—Nicht !... allons, oust !...

Je le mets sur ses jambes, j'y montre la route, puis, comme il veut faire des façons, j'y fiche une poussée, et je commence à y chatouiller les bordages avec ma trique, — que je t'attends !

Y tenait son assiette à deux mains, comme s'il aurait eu peur de la laisser échapper, et y soufflait, — pouf ! pouf ! — et y geignait, et y brailait ! Oui, oui, espère un peu que je vas astiquer le tableau.

Je le menai ainsi, monsieur, jusque dans nos lignes, au pas de course, sous une grêle de balles de ses compatriotes.

—Dam ! monsieur se faisait prier de temps en temps, monsieur essayait de regimber, mais j'y fourbissais le gouvernail à coups de savate, et monsieur était bien forcé de repartir, bon vent arrière, quinze nœuds à l'heure. Ce que je m'amusais !...

Je tombai, avec mon prisonnier, entre les pattes d'un général qui, en nous voyant, se mit à rire, mais à rire à se démantibuler les mâchoires.

Et comme, d'autre part, les copains, pour venir me délivrer, avaient, à ce qu'il paraît, délogé les casques à pointe d'une position importante, le général me fit donner la médaille militaire. Ah ! ah ! c'est le dragon qui n'était pas content ! — J'y ai pardonné magnanimement, et même, si vous voulez, monsieur, nous allons boire à la santé de sa bête, puisque sans elle je n'aurais pas été décoré.

—A la santé de Lisette, monsieur.

—A la santé de Lisette, père Mathurin.

MAXIME AUDOUIN.

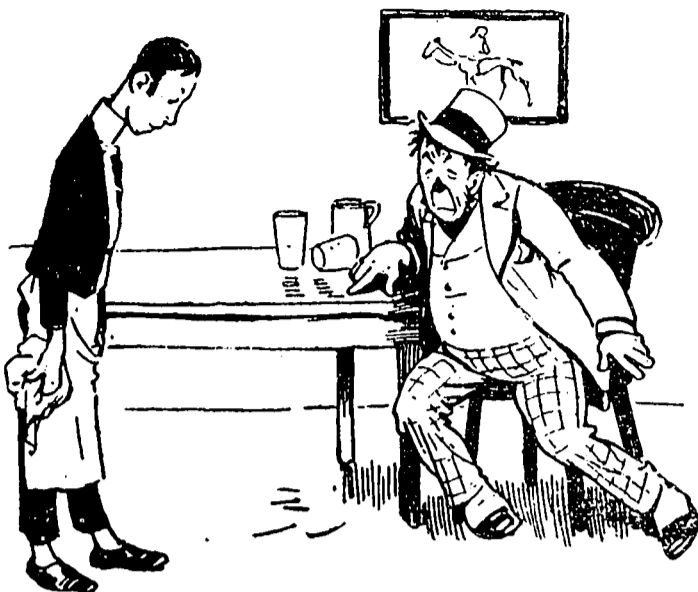
LE PRÊTRE SAUVÉ

Pendant le règne de la terreur, en 1794, on vit des dévouements admirables : bien des familles osèrent se compromettre auprès du tribunal révolutionnaire pour donner asile à de pieux ministres, qui purent ainsi faire quelque bien.

Un prêtre s'était réfugié chez un fermier. Les gendarmes en ayant été informés firent une descente chez lui vers le soir. Toute la famille se trouvait réunie autour du foyer domestique. Le prêtre y était aussi, déguisé en domestique. Les émissaires de la Révolution entrent, tout le monde pâlit ; ils demandent au fermier s'il ne cache pas chez lui un prêtre. Le fermier, sans perdre son sang froid, leur dit : "Messieurs, vous voyez bien s'il y a des prêtres ici ; mais il pourrait se faire qu'il y en eût de cachés chez moi, sans même que je le susses, je n'en réponds pas ; faites votre devoir, visitez la maison depuis la cave jusqu'au grenier." Puis, s'adressant au prêtre, il lui dit : "Jacques, prends la lanterne et va conduire ces messieurs partout ; fais-leur voir le moindre réduit de la ferme."

Les gendarmes firent une visite minutieuse partout, non sans vomir mille imprécations et mille menaces contre le prêtre, se promettant bien de lui faire payer cher la peine qu'il leur donnait, s'ils parvenaient à le

OU IL A FINI



Mr Vieuxflacon (qui vient régler ses consommations de la veille) — Vingt verres ! Ça n'est pas ça du tout... regardes-donc un peu, là, sur la table ! j'ai marqué, à la oraie, une barre pour chaque verre et il n'y en a que quinze !

Le garçon. — Correct, monsieur ; mais regardez sur le plancher, il y en a cinq autres que vous avez faites après.

découvrir. Voyant que leurs recherches étaient inutiles, ils prirent le parti de se retirer. Jacques, qui n'est autre que le prêtre travesti en garçon de ferme, leur dit au moment de leur départ : "Messieurs, n'oubliez pas le garçon, s'il vous plaît." Ils lui donnèrent la pièce et le remercièrent beaucoup de sa complaisance.

Grâce à cet innocent stratagème, le prêtre put encore soulager bien des misères.

LA VÉRITÉ

La maman (à sa petite fille qui venait de dîner chez une petite amie). — J'espère, Amélie, que tu as été bien polie et que tu as dit : "Oui, s'il vous plaît" et "Non, je vous remercie" chaque fois qu'on t'a offert quelque chose ?

La petite Amélie. — Je n'ai pas dit : "Non, je vous remercie", maman, car j'ai accepté deux fois de tout ce qu'il y avait sur la table. Je ne veux pas te faire de mensonge.

LA RAISON

Monsieur. — Et qu'est ce que le docteur t'a dit de moi, tout à l'heure ?

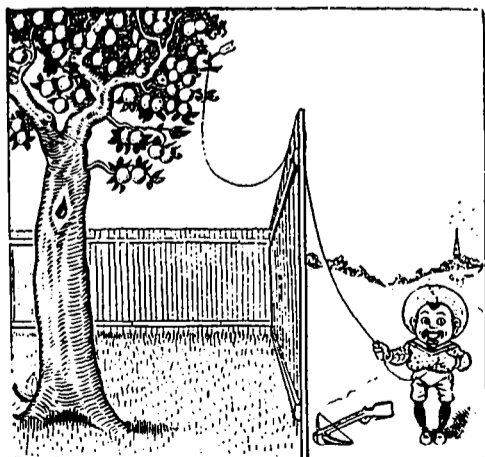
Madame. — Il m'a dit tout simplement que tu étais en consommation, et je suis bien contente que ce soit cette maladie-là que tu aies au lieu d'une autre.

Monsieur. — Comment ! tu es satisfaite d'apprendre que je suis consommé ?

Madame. — Puisque le gouvernement vient de réduire le tarif sur l'huile de foie de morue !

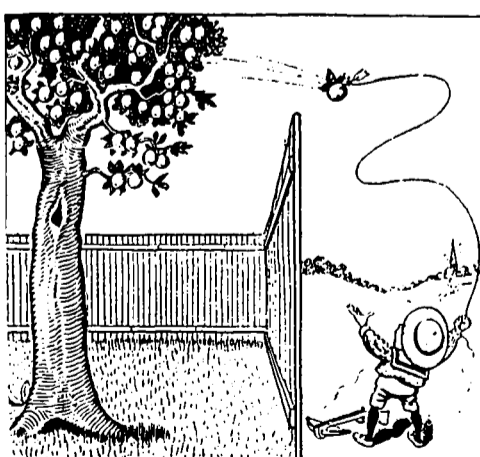
Toutes les affections du cuir chevelu : douleurs, démangeaisons, pellicules, calvitie, et la tembe des cheveux, peuvent être guéries ou prévenues en employant à temps le Rénovateur des Cheveux, de Hall.

LE NOUVEAU GUILLAUME TELL — (Fin)



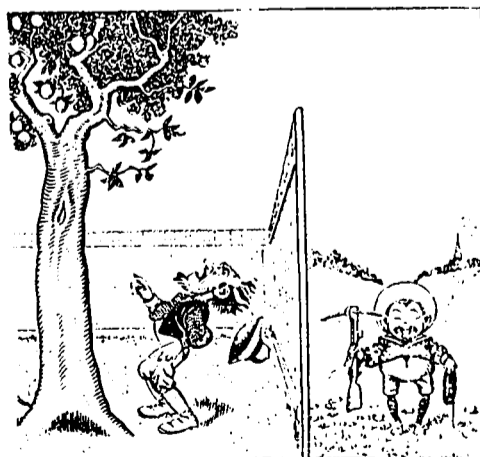
VII

...Hein ! Quand je vous le disais ! Ça y est-il ou ça n'y est-il pas ?



VIII

...Ça n'est pas plus difficile que ça, mes amis. Ce qu'on va s'en flanquer une ventrée de ces belles pommes rouges !



IX

Penoutc. — Ah bien ! Elle est forte, celle là ! Mes pommes envolées ! Mais par où donc a pu s'introduire le voleur ? Je n'ai pas quitté d'ici depuis deux heures. Mes pommes ! mes pommes ! C'est le diable qui les a enlevées !

Le petit Lamalice. — Ah, mon ventre ! Je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui !

LE CRIME DE ST-LIBOIRE



J.-B. LAPLANTE, LA VICTIME.



GUILLEMAIN, LE MEURTRIER.

Le Canada traverse, évidemment, une série à la noire qui se traduit par la plus grande accumulation de crimes, d'accidents qui, depuis longtemps, se soit manifestée en un temps aussi court.

Pour ne parler que des plus récents crimes, celui de St-Liboire, comme celui de Rawdon, suffirait amplement à donner une triste illustration aux cantons, ordinairement si paisibles, qui en ont été témoins.

L'affaire de St-Liboire est encore, malgré les aveux, plusieurs fois réitérés, du précoce meurtrier, restée obscure sur bien des points.

Quel a été le véritable mobile du crime ?

Avons-nous affaire à la cupidité, à la rancune, à l'amour incompréhensible

d'un chétif gamin de dix-sept ans pour une mère de famille de quarante-deux ans ? Faut-il voir, au contraire, dans ce crime si froidement exécuté, sur la route, à quelques pas seulement du domicile de la victime, une nouvelle manifestation de la furie homicide, sinistre mouvement qui, à un certain moment, obscurcit le cerveau et fait que la bête humaine, réveillée, se rue sur l'objet de sa haine et plonge, sans crainte aucune, ses mains dans le sang ?

Quel que soit le motif qui ait poussé Guillemain à accomplir son crime, qu'il ait ou non des complices, il nous a paru nécessaire de fixer le souvenir de ces tristes faits en donnant à nos lecteurs les principaux aspects des lieux où le meurtre a été perpétré, les portraits de ceux qui y ont été mêlés. Là se borne notre œuvre ; celle d'informer, jour par jour, la population anxieuse, des multiples phases de l'instruction actuellement poursuivie, nous la laissons bien volontiers à nos confrères de grand format.

Les croquis que nous soumettons à nos lecteurs, pris sur place, au lendemain du crime sont :

L'aspect extérieur de l'habitation de la victime J.-B. Laplante ; une croix, à droite de la vignette, indique l'endroit où a été retrouvé le corps.

L'intérieur de la même maison au moment où Madame Vve Laplante, entourée de ses sept enfants, donne à quelques journalistes des détails sur son défunt mari, ainsi que des événements qui ont précédé et suivi le meurtre.

Le portrait de la victime, l'infortuné Laplante, pris au moment où il jouait du violon.

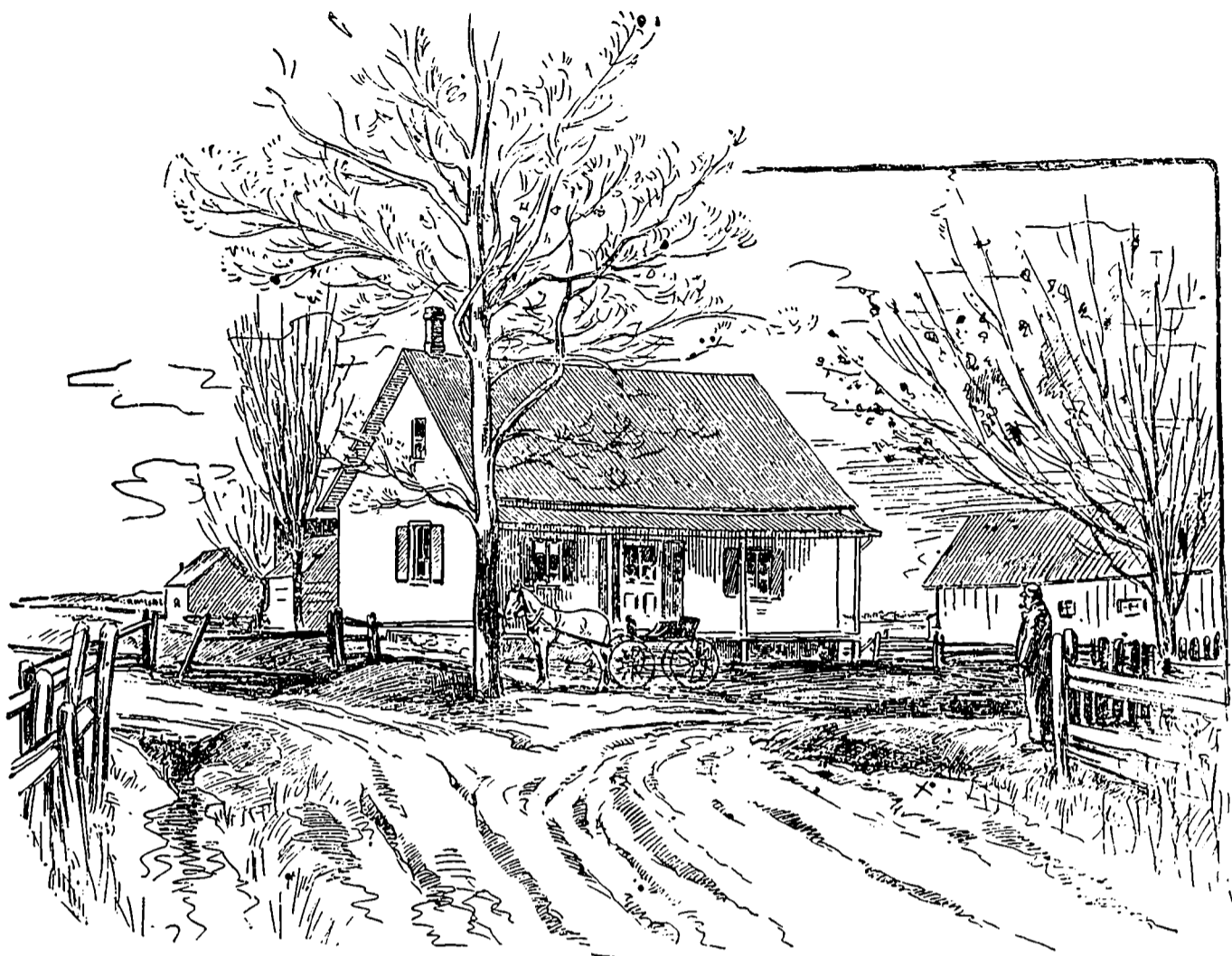
Celui de l'assassin Guillemain.

Celui enfin de madame Vve Laplante.

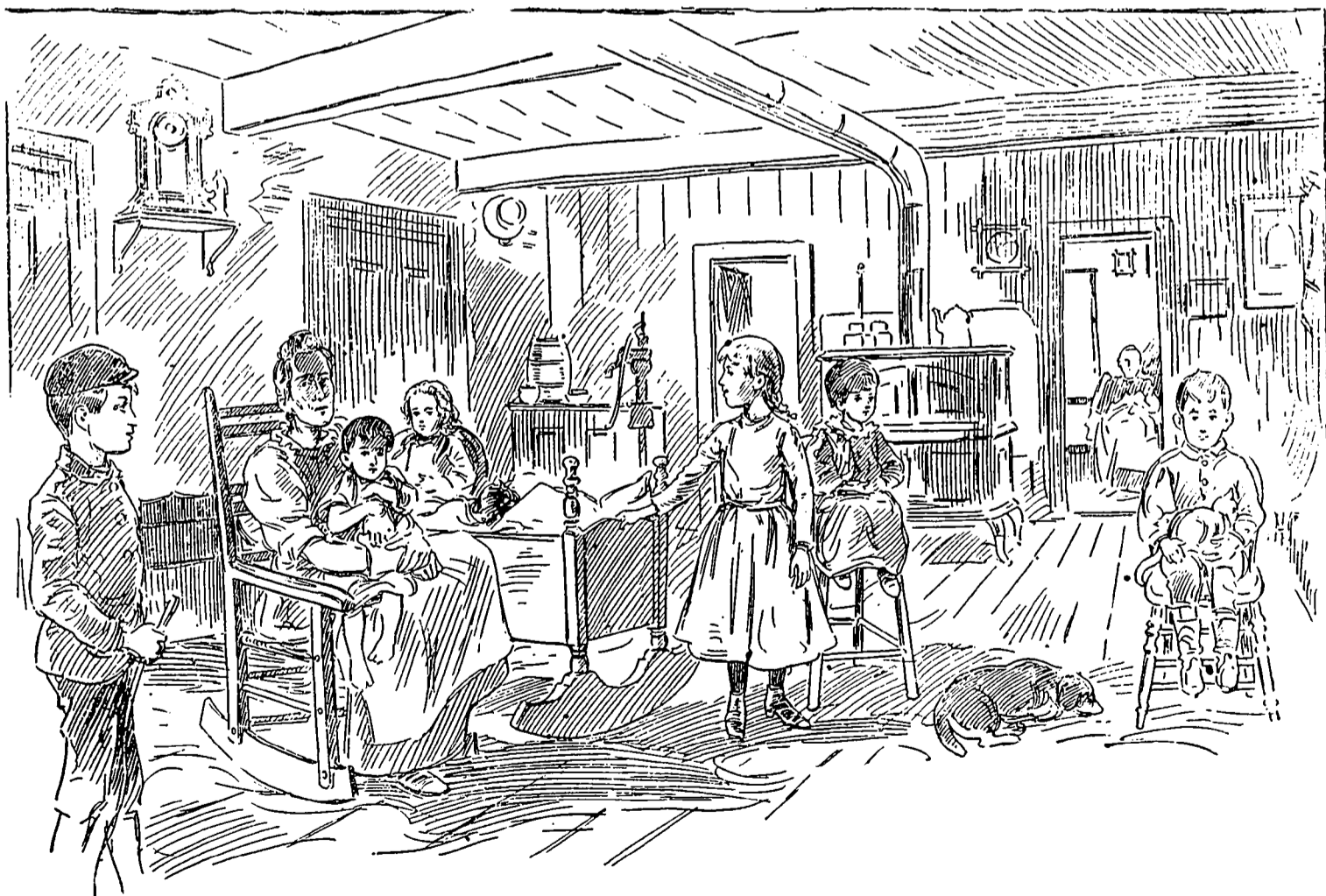
Nous nous abstenons de tous commentaires sur cette triste affaire, laissant au temps et aux investigations de la justice la tâche d'en dégager la véritable inconnue.



MADAME VEUVE LAPLANTE.



ASPECT EXTÉRIEUR DE LA MAISON J.-B. LAPLANTE. — LA MARQUE X INDIQUE L'ENDROIT OU LE CRIME A ÉTÉ COMMIS.



L'INTÉRIEUR DE LA MAISON J.-B. LAPLANTE.

PAS D'ACCIDENT



Mr Pat (qui depuis un quart d'heure, a l'air de déchiffrer son journal). — Ah, bien ! Deux yachts qui viennent de se revirer à l'envers ?
 Mme Pat (qui en brûle son steak tellement elle est émue). — Lis-moi cela, Pat ! Combien y en a-t-il de noyés ?
 Mr Pat (après nouvel examen). — Pas d'accident, c'est moi qui tenais mon journal à l'envers.

POUR LA LECTRICE

O ma mystérieuse amie
 Qui me voyez et vous cachez ;
 O ma amie aux yeux penchés
 Sur la page que j'ai remplie ;

O ma amie au doigt joli
 Qui par mes vers intéressés,
 A cette page caressée
 Allez peut-être faire un pli !

O vous dont le rêve côtoie
 Celui-là même que je suis,
 Qui prenez part à mes ennuis,
 Et qui souriez à ma joie ;

Ame douce aux vœux recueillis,
 Ame peut-être aussi blessée —
 O chère amie de ma pensée,
 Dans les mots de mon cœur jaillis !

Vous m'avez dit que par le livre
 On peut se comprendre et s'unir :
 Que le bonheur ne peut fuir
 Quand l'âme avec l'âme s'enivre.

Maintenant c'est à votre tour
 De prendre la première place.
 A vous le rayon qui s'efface,
 Et le dernier parfum d'amour.

A vous ces mots que l'on regrette
 Un jour, parce qu'ils ont parlé !
 Si leur charme s'est envolé,
 Qu'importe ?

— La douleur est prête.

RENÉ MARIE-LEFÈVRE.

IMPRESSIONS DE RENTRÉE

LE DÉPUTÉ (rentrant chez lui, les bras encombrés de paquets). — Ouf !!!
 Déharrasse-moi !

LA FEMME DU DÉPUTÉ. — Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu !...

LE DÉPUTÉ. — Ça ?... c'est la rentrée. Je m'en souviendrai, de la rentrée !...

SA FEMME. — Mon Dieu !... Mais ça remue dans ce panier là !...

LE DÉPUTÉ. — Ça ne m'étonne pas ; il y a deux poules dedans !

SA FEMME. — Deux poules ?...

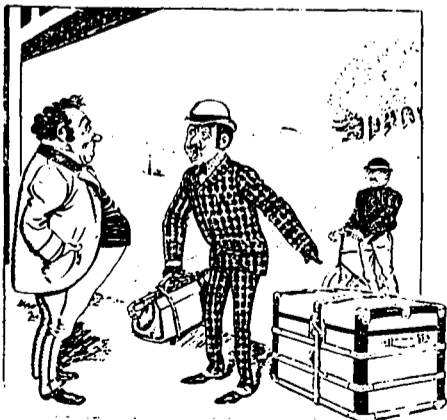
LE DÉPUTÉ. — Des spécimens de poules rares pour le père Hurloup. Il m'a eu cent voix, le père Hurloup !

SA FEMME. — Je m'en souviens !

LE DÉPUTÉ. — Dans ce sac, il y a des graines. C'est pour Pibleu. Il m'a encore écrit ce matin pour que je ne les oublie pas. Maintenant, j'ai laissé trois cartons chez la concierge. Il y a un tour de cou...

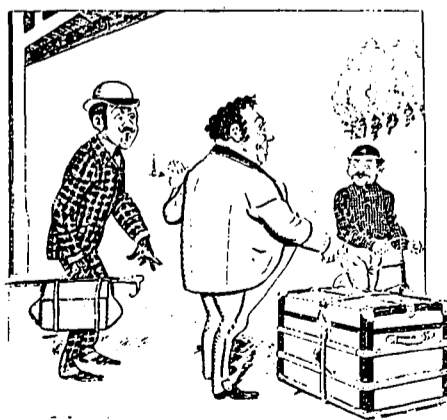
SA FEMME. — Pour moi ?... Merci, mon ami !

LE DÉPUTÉ. — Mais non, pas pour toi !... Pourquoi veux-tu que je t'achète un tour de cou ? C'est pour la femme de l'institu-



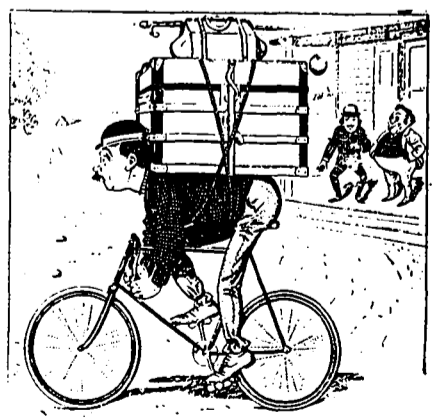
I

Plumepatte (voyageur en engrais chimiques). — Voyons, patron, ça n'est pas raisonnable ça ? Il y a un mille d'ioi à la station, le train part dans dix minutes et ma valise n'est pas encore rendue ?



II

L'hôtelier. — Ne vous tourmentez pas, monsieur, ici tout se passe régulièrement et votre valise sera à la station pour le train. Pat ! Prenez votre bicyclette et portez de suite, à la station, pour le train de 7 hrs 30, la valise que voici !



III

L'hôtelier. — Maintenant, monsieur, bien le bonjour, mais si vous voulez que votre valise ne prenne pas le train sans vous, il n'est que temps de vous en aller.

teur qui m'a chargé de lui choisir ça à mon goût. Il y a aussi une paire de bretelles pour le voiturier et des lunettes pour Lucas, le débitant de "la Bonne habitude". Il a fait voter tous ses clients pour moi !...

SA FEMME. — Enfin, ce sont des commissions, tout ça ?

LE DÉPUTÉ. — Tu l'as dit. Et je n'ai pas fini ! Demain, il faut que j'aille à l'Entrepôt ; au ministère de la guerre pour le fils à Juillot ; à la direction des douanes pour le neveu de Merlin et à la Villette parce que Pilu, le fermier, m'assure qu'il a été volé un jour qu'il a acheté un veau et il m'a chargé d'arranger l'affaire !

SA FEMME. — Et la Chambre ?

LE DÉPUTÉ. — Quelle Chambre ?

SA FEMME. — Qu'avez-vous fait à la Chambre ? Les ministres...

LE DÉPUTÉ. — Ah !... la Chambre ?... Je n'y suis pas allé. Je n'ai pas eu le temps !... Je ne sais pas quand j'aurais le temps !... Je ne suis pas un député qui s'amuse, moi !...

PIERRE VALDAGNE.

L'HOMME ET LE SERPENT

FABLE PERSANE

Un homme passant près d'un marais plein de roseaux où l'on mettait le feu, vit un serpent qui allait être brûlé ; il le tira à l'aide d'un bâton et le mit avec des roseaux dans un sac. Ayant fait quelque chemin, il se dit : "Je veux voir si la pauvre bête n'est pas morte." Il ouvrit le sac ; le serpent s'élançant dehors, dit à l'homme : "Il faut que je te lance mon venin et que je te tue. — Quoi ? répondit l'homme, pour me récompenser de t'avoir sauvé la vie, tu me veux donner la mort ? Rend-t-on ainsi le mal pour le bien ? — Oui, dit le serpent, c'est la coutume. Mais qu'importe ? Je veux te tuer parce que cela me fera du bien."

Un bœuf survenant là-dessus, ils dirent : "Rapportons-nous-en à ce que dira le bœuf. — Il est vrai, dit le bœuf, qu'on rend presque toujours le mal pour le bien : j'ai servi longtemps et vigoureusement mon maître, et j'ai vieilli à son service ; mais dès que je n'ai plus été capable de travailler, il m'a chassé de chez lui."

Un lion consulté fit une réponse analogue.

Survint un renard. L'homme dit au serpent : "Consultons encore ce renard, et puis je me rends." Ils appelèrent le renard et lui exposèrent leur différend. Le renard, fin et fourbe, répondit : "Le serpent a raison, c'est la coutume du genre humain de rendre le mal pour le bien ; mais consez-moi le fait, parce que les circonstances peuvent avoir quelque chose de particulier."

Le renard l'ayant entendu : "Je ne puis croire, dit-il, que le serpent ait été dans le sac ; le serpent est long d'une aune, et ce sac n'a pas deux pieds de long. — Il n'y a pourtant rien de plus vrai, répondit le serpent, et pour vous le faire voir, je vais m'y remettre." Dès qu'il fut dans le sac, le renard dit à l'homme : "Liez vite le sac et tuez le serpent ; il ne s'en doit pas plaindre, puisque selon sa maxime, on rend le mal pour le bien."

VILAIN DÉFAUT

La maman (tenant en mains un pot de confitures entièrement vide). — Voyons, Louise, voilà que tu as encore mangé les confitures ?

La petite Louise (conciliante). — Allons, maman, grand'mère ne t'a-t-elle pas enseigné, quand tu étais petite fille, à n'être pas curieuse ? C'est un vilain défaut, va, que la curiosité.

LA SOLUTION

Le professeur. — Thomas, tu seras bientôt un homme, mon ami ! Comment donc feras-tu, quand tu aura des lettres à écrire, si tu n'apprends pas mieux à épeler ?

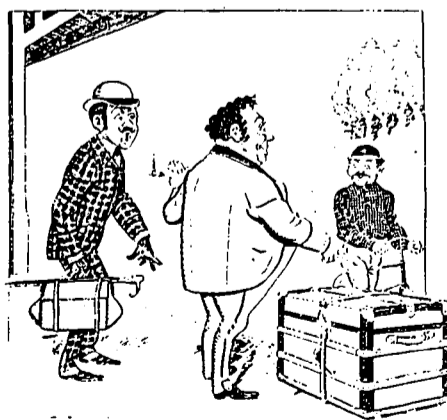
Thomas. — Oh, monsieur, j'y mettrai des mots aisés.

LE SEUL MOYEN



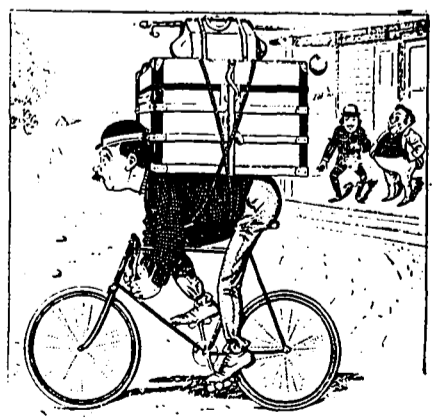
I

Plumepatte (voyageur en engrais chimiques). — Voyons, patron, ça n'est pas raisonnable ça ? Il y a un mille d'ioi à la station, le train part dans dix minutes et ma valise n'est pas encore rendue ?



II

L'hôtelier. — Ne vous tourmentez pas, monsieur, ici tout se passe régulièrement et votre valise sera à la station pour le train. Pat ! Prenez votre bicyclette et portez de suite, à la station, pour le train de 7 hrs 30, la valise que voici !



III

L'hôtelier. — Maintenant, monsieur, bien le bonjour, mais si vous voulez que votre valise ne prenne pas le train sans vous, il n'est que temps de vous en aller.

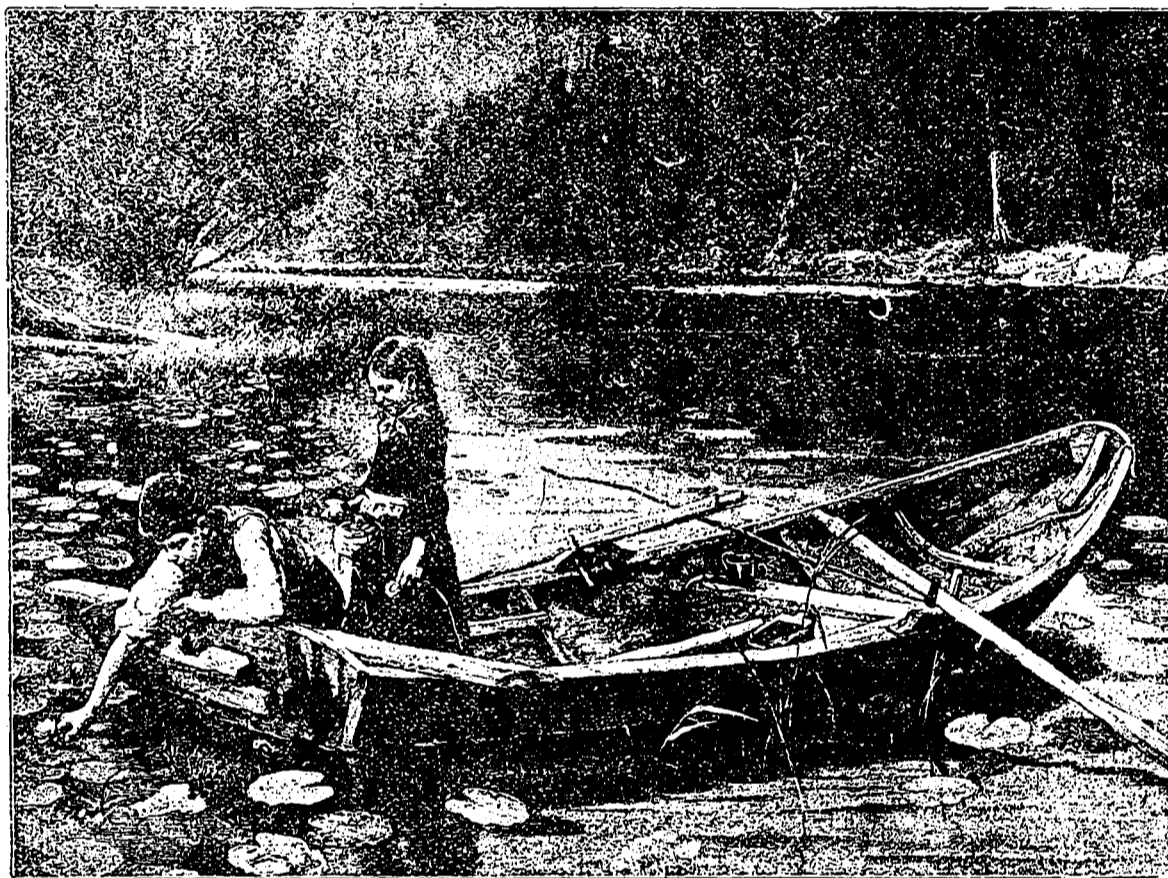
LA FRITURE DU PÈRE GUIGNARD

Il n'y a pas aux environs de Paris de coin moins habité que les bords de l'étang de Saint-Martin : les bois appartiennent à l'Etat ; grâce à cette circonstance, ils n'ont pas été morcelés par les constructeurs de villas, et l'on peut se promener toute une heure et plus sans rencontrer d'autre maison que le chalet du garde-forestier, au bord de l'eau.

En revanche les visiteurs y affluent : on y vient de Paris en voiture ou à cheval, et de tous les villages environnants, à pied ; projetez une partie de campagne, un goûter, un déjeuner au bord de l'étang, quels que soient le jour et l'heure que vous choisissiez, vous aurez été devancés par d'autres promeneurs qui auront eu la même idée.

Cependant, comme l'étang est assez éloigné de toute gare et à quatre bonnes heures de Paris, on y est absolument tranquille. Depuis six heures du soir jusqu'à neuf heures du matin, on peut y goûter les charmes du clair de lune, ou du soleil levant, sans crainte d'être dérangé dans sa contemplation, sinon par le père Guignard, garde-forestier, ou bien par Mme Guignard, son aimable moitié, ou encore par Louissette Guignard, leur fille. Comme on voit, le nombre des importuns possibles est réduit à trois, encore sont-ils tous de la même famille, payés par le gouvernement et de plus rétribués par le locataire des droits de chasse et de pêche pour ne pas quitter la place, circonstances qui, en bonne justice, doivent faire excuser leur nombre et leur présence.

D'ailleurs les Guignard son braves gens : le père, un original, a refusé de l'avancement parce qu'il aime le paysage auquel il est habitué, et ne veut pas changer de poste ; ce qui le fait regarder par l'administration,



Il cueillit pour Louissette un bouquet de nénuphars. (col. 2.)

peu habituée à tant de fantaisie, comme un pauvre diable qui ne jouit pas de toute sa raison.

Il n'a jamais voulu non plus exploiter les promeneurs en leur vendant des tasses de lait et de petits biscuits au poids de l'or, comme faisaient ses prédécesseurs. Les consciences humaines ont des appréciations étrangement variables en des circonstances identiques : le père Guignard se considérerait comme un voleur, s'il profitait de l'absence de toute concurrence pour écorcher les promeneurs altérés ; tandis que ses collègues croiraient faire tort à leur progéniture, s'ils n'usaient de ce monopole pour grossir leur héritage.

Quant à Mme Guignard, c'est une ménagère parfaite, soigneuse, économe et de douce humeur, qualités qui s'allient rarement ; son mari croit que le ciel lui a accordé une telle épouse comme compensation à toutes les infortunes de sa vie : "Car elle ne m'a pas gâté, la vie ! ajoute-t-il mélancoliquement..., mais que peut-on attendre de mieux quand on s'appelle Guignard ?"

De fait, le bonhomme n'a pas tant à se plaindre, ses infortunes sont communes à tous les gardes-forestiers de l'univers : les braconniers fréquentent la forêt de Saint-Martin, et les gens peu scrupuleux viennent y couper, au moins en partie, leur provision de bois pour l'hiver. Mais Guignard manque de philosophie : chaque fois qu'il découvre un des ces méfaits il entre dans des colères telles, qu'on redoute pour lui une attaque d'apoplexie ; il n'épargne pas ses peines, multiplie les rondes nocturnes, et réussit rarement à *pincer* quelqu'un de ces adroits vauriens ; maintenant qu'il n'est plus jeune, ces poursuites l'essoufflent, son impuissance l'exaspère, à tel point qu'il ne fait pas grande différence entre un étranger de lapins et un assassin sans préjugés.

Ce matin-là, Mme Guignard prit le train de six heures du matin, afin d'avoir toute sa journée pour faire des courses à Paris, laissant Louissette déjà occupée à rincer un savonnage dans l'étang.

On était au mois de septembre, les arbres au bord de l'eau étaient enveloppés d'une légère brume bleue que le soleil levant traversait de rayons, les nénuphars étalaient leurs larges feuilles nuancées par l'automne de pourpre, d'écarlate, de brun et d'or.

Louise ne détaillait pas tout cela, mais elle était heureuse au milieu de cette beauté des choses, et chantonnait en maniant adroitement son battoir, agenouillée dans une de ces caisses de bois dont se servent les laveuses.

"Bonjour, mademoiselle, dit tout à coup une voix derrière elle ; vous êtes sans doute de par ici, puisque vous y lavez votre linge. Savez-vous les bonnes places pour le poisson ?"

Louise avait eu peur d'abord en entendant la voix de ces visiteurs si matinal, mais un regard la rassura ; son interlocuteur était un garçonnet guère plus grand qu'elle.

"Je ne sais pas, pourtant je demeure-là, dans cette maison que vous voyez, mais il ne vient jamais de pêcheurs par ici... Moi, à votre place, je prendrais le bateau qui est attaché là-bas ; car il se promène tant de monde là autour, que les poissons doivent bien sûr se tenir au milieu... Voyez, comme les nénuphars fleurissent toujours trop loin du bord pour qu'on puisse les attraper.

—Merci, mademoiselle... Alors, comme ça, vous n'avez jamais pêché..., vous n'auriez pas envie d'essayer ?

—Ça doit être amusant !

—Eh bien ! venez avec moi dans le bateau.

—Oh ! c'est que... maman me défend de jouer avec les petits garçons que je ne connais pas.

—Si ce n'est que ça, je vas me faire connaître : vous êtes la fille du garde-forestier, n'est-ce pas, puisque vous demeurez là ? eh bien moi, je suis le fils du casseur de pierres ; vous savez, les huttes en haut de la côte, c'est là que nous habitons, tout près !

—Ah ! oui, je sais ; vous avez une petite sœur blonde, elle est venue acheter du lait ici l'autre jour parce que c'est moins loin que d'aller au village.

—Tout juste ! vous voyez que vous me connaissez. Je m'appelle Louis.

—Oh mais... mon savonnage ? dit elle hésitante.

—Il n'est pas gros ! je vais vous aider un briu." Et déjà il se mettait à l'œuvre.

Tout en trempant, battant, tordant le linge, il racontait à la petite fille, charmée de tant de complaisance, comment il avait pris goût à la pêche quand toute la famille cassait des pierres, du côté de Bougival, près de la Seine.

"Aussi j'avais un chagrin quand le travail a été fini par là ! vous comprenez, d'ici, c'est trop loin, c'est à peine si je pourrai y

aller le dimanche ; mais maintenant que j'ai découvert cet étang, je suis consolé."

Une demi-heure après le savonnage était fini, car le gamin était adroit et lesté, et nos deux pêcheurs à la ligne voguaient sur l'étang, à la grande joie de Louise qui n'avait pas la permission de se livrer toute seule à cette distraction, Mme Guignard redoutant l'inexpérience de sa fille.

Le poisson mordait avec frénésie dans cet étang où la pêche était réservée, où personne ne pêchait.

"C'est drôle, ils ne se méfient pas !" répétait le gamin enchanté.

Puis, comme le soleil montait à l'horizon, il cueillit pour Louissette un bouquet de nénuphars et voulut lui offrir sa pêche ; elle refusait, se défendait, mais se rappelant enfin que son père adorait la friture, elle accepta pour lui faire plaisir.

Le poisson fût frit, et Guignard ne fut pas averti par le moindre pressentiment, une arête ne l'étouffa point, pas d'indigestion vengeresse !

Et voilà comment le plus scrupuleux des gardes mangea, avec grand plaisir, une friture braconnée dans l'étang qu'il gardait.

Peut-être en mourrait-il de honte et de douleur s'il venait à l'apprendre ; mais Mme Guignard, à qui Louissette conta joyeusement son équipée, éclaira sa fille et lui recommanda le secret.

Louis, qui revint le lendemain, eut quelque peine à comprendre que pêcher dans l'étang fût un vol, tandis que pêcher dans la Seine est innocent, mais à force d'éloquence sa petite amie lui fit accepter ce subtil cas de conscience et le dédommagea par sa gentillesse du sacrifice qu'elle lui imposait.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

PREMIÈRE PARTIE

Dans un des plus splendides hôtels de la rue de Babylone, deux hommes à figures anxieuses causent à voix basse.

Au dehors, un ciel d'un gris sombre laisse à grand'peine filtrer quelques rayons d'une clarté blafarde, la neige tombe silencieuse et va se mêler aussitôt à la boue de la rue. Il est dix heures et cependant tout semble dormir encore dans la grande capitale ; on n'entend aucun de ces mille bruits par lesquels Paris affirme chaque matin son existence.

Le faubourg St-Germain semble, plus qu'aucun autre quartier de Paris, sous le poids de la tristesse que ce terne jour de janvier répand sur la ville entière.

Lugubres surtout sont les pensées des hôtes de l'aristocratique demeure des marquis de Coulange. En effet, la phthisie pulmonaire est là qui guette sa proie et cette proie n'est autre que le dernier rejeton de cette race illustre.

Le nom de Coulange est un des plus anciens et des plus beaux de France. Il est fait mention d'un sire de Coulange qui se distingua par son courage chevaleresque et fut un héros au temps des premières croisades.

Le marquis est assis dans un large fauteuil. Bien que le fauteuil ait été roulé devant la cheminée où il y a un bon feu de flammes et que la chaleur de la chambre soit à peine supportable, le marquis est enveloppé dans une longue robe de chambre doublée de fourrure. Ses pieds, dans des pantoufles fourrées, sont posés sur une peau de vison. Il tient ses mains blanches, longues, décharnées, croisées sur sa poitrine ; sa tête jetée en arrière s'appuie sur le dossier du fauteuil. Ses yeux sont fermés comme s'il venait de s'assoupir.

La poitrine est oppressée et la respiration difficile. Sa figure est très pâle et d'une maigreur affreuse : les pommettes des joues sont saillantes, le nez s'est aminci, et les yeux, entourés d'un cercle bleuâtre, se sont enfoncés sous les arcades orbitaires ; comme les joues, les lèvres sont décolorées. C'est la figure d'un malheureux dont la vie s'éteint lentement.

En ce moment, pourtant, le marquis est très calme, et sur son visage aucun mouvement, aucune contraction ne révèlent la souffrance.

Malgré les ravages causés par la maladie, sa figure est toujours belle et ses traits conservent leur cachet de haute distinction.

Le malheureux ne voit pas sa position telle qu'elle est. Il ne sait pas, — on a soin de le lui cacher, — que plusieurs médecins l'ont condamné. Il attend plein d'espoir le retour des beaux jours, car il compte sur le printemps, la verdure, les fleurs, le soleil pour lui rendre ses forces épuisées, pour le guérir... Oh ! il ne songe pas à la mort ; il n'a pas eu encore cette pensée qu'il peut mourir. Est-ce qu'on peut avoir une pareille idée quand on a la jeunesse, la fortune, et qu'on a devant soi l'avenir radieux, qui promet toutes les félicités ? Non, le marquis de Coulange ne pense pas qu'il peut mourir...

Il est jeune, il porte un grand nom, il possède une immense fortune, mais il a mieux que cela encore pour tenir à la vie, il est marié depuis deux ans et il aime ou plutôt il adore sa jeune femme. En lui donnant son nom il lui a donné son cœur et son âme ; sa vie, qu'il veut conserver, il la lui a consacrée... C'est pour elle que, plein d'espoir, il se tourne vers l'avenir ; c'est pour qu'elle soit heureuse qu'il ne doit pas mourir !...

Dans la pièce à côté, les deux hommes continuaient leur conversation à voix basse.

L'un de ces deux hommes se nommait Ernest Gendron ; il avait trente-deux ans. C'était un jeune médecin de beaucoup de talent ; mais, en attendant la fortune, il était encore à la recherche de la renommée.

L'autre était le beau-frère du marquis de Coulange ; il avait un an de moins que le docteur et il se nommait Sosthène de Perny.

Le docteur disait :

— Je n'ai pas la grande autorité de mes savants et illustres confrères qui ont été appelés successivement auprès de M. le marquis ; aussi dois-je m'incliner avec respect devant leur pronostic. Oui, je dis comme eux que la situation du malade est grave, très-grave...

— Ainsi, comme les autres, vous êtes sans espoir ? demanda M. de Perny, qui tenait constamment ses yeux baissés, comme s'il eût craint de rencontrer le regard pénétrant et plein de clarté du jeune médecin.

— Mon cher, répliqua vivement le docteur, jusqu'au dernier moment, tant que la vie n'est pas éteinte, le devoir du médecin est de ne pas désespérer. Il s'accomplit parfois dans l'organisme de l'homme des phénomènes physiologiques qui déconcertent la science. J'ai vu des malades abandonnés par les médecins, repousser les étreintes de la mort et revenir à la santé. Les bonnes gens disent : "C'est un miracle !" Soit. Mais ce miracle est souvent le résultat d'un fait physique ; c'est un de ces phénomènes dont je viens de vous parler.

— Alors vous pensez...

— Je ne pense rien. Vous m'avez demandé de vous dire la vérité et je n'ai pas cru devoir vous la cacher. Mon pronostic est absolument le même que celui de mes confrères. L'anémie dont est atteint M. le marquis de Coulange fait chaque jour des progrès rapides ; vous en avez la preuve dans son amaigrissement, son dépérissement. La nuit il se réveille en sursaut, baigné de sueurs froides ; ces sueurs nocturnes n'annoncent rien de bon. Cette petite toux sèche et ces crachements de sang qu'il a eus à plusieurs reprises ont aussi un caractère très alarmant. Je n'ose pas dire encore que votre beau frère est condamné sans appel, mais il est certainement menacé d'une phthisie pulmonaire, d'une tuberculisation des poumons.

— Vous n'osez pas vous prononcer, docteur, dit M. de Perny ; malgré votre réserve...

— Il y a le miracle, fit le médecin.

— Je comprends, il n'y a plus à se bercer d'illusions, le marquis est perdu et dès maintenant ma pauvre sœur peut se considérer comme veuve.

— Après être resté un moment silencieux, le docteur reprit :

— Il est regrettable que M. le marquis n'ait pas suivi les conseils qui lui ont été donnés. Sa situation exigeait qu'il se rendît dans un climat chaud.

— Nous lui avons proposé de le conduire à son choix en Algérie, en Sicile ou à Madère ; il s'y est absolument refusé.

— Les malades ont souvent de ces répugnances inexplicables, murmura le docteur...

Et il ajouta :

— Malheureusement, il est peut-être trop tard maintenant.

— Par lui comme par les autres, le marquis est condamné, se dit M. de Perny.

Le docteur lui tendit la main.

— Vous me quittez ? fit M. de Perny.

— Oui. J'ai une visite à faire assez loin d'ici.

— Vous reviendrez demain ?

— Oui. Un dernier mot : si M. le marquis de Coulange avait à prendre certaines dispositions, je crois que vous feriez bien...

— C'est un conseil ; merci, je ne l'oublierai pas.

Le docteur se dirigea vers la porte, M. de Perny le suivit.

Le marquis de Coulange restait immobile, la tête appuyée sur le dos du fauteuil et les yeux fermés. Dormait-il ?

Un silence profond régnait dans la chambre du malade.

Soudain, un bruit léger se fit entendre. Une porte latérale s'ouvrit doucement et une jeune femme admirablement belle se montra dans l'embrasure. Son regard doux et triste s'était arrêté sur le marquis. Elle poussa un soupir et fit un pas dans la chambre. Puis, après avoir tendu l'oreille et jeté derrière elle un regard anxieux, comme si elle eût craint d'être surprise, elle referma la porte aussi doucement qu'elle l'avait ouverte.

Cette jeune femme était la marquise de Coulange...

Elle n'avait pas encore dix-neuf ans. Plutôt grande que petite, sa taille était svelte, élancée. On ne saurait imaginer un profil plus délicat et plus pur. Elle avait cette beauté radieuse et idéale que rêvent les poètes, que les artistes cherchent partout. En elle tout était charmant. Dans sa pose, ses mouvements, son sourire, sa parole, son regard, elle avait la perfection de la grâce. En la voyant on était charmé ; on était ravi en l'écoutant.

Jamais de plus beaux cheveux blonds n'ont couronné un front plus noble et plus pur. Elle avait les joues rondes et roses, le nez délicieux, sa bouche, très petite aux lèvres vermeilles, était adorable ; elle avait des dents fines, bien rangées et d'une blancheur de lait. La lumière de son regard était comme un rayon de tendresse et d'amour qui coulait de ses grands yeux bleu veloutés.

Mariée depuis deux ans, elle gardait toujours les grâces pudiques de la jeune fille ; elle avait la timidité, la réserve, la candeur, ce je ne sais quoi d'innocent, de suave et de mystérieux qui est comme un voile dont s'enveloppe la jeune vierge. Du reste, toute mignonne et un peu frêle, elle avait encore l'air enfant.

Mais, en l'examinant avec un peu d'attention, un observateur aurait difficilement découvert qu'il y avait en elle une douleur secrète, une souffrance inconnue, cachée et contenue. Son visage en portait l'empreinte. Souvent, sous l'obsession d'une pensée amère, son beau front s'assombrissait tout à coup. Alors dans la langueur de son regard, dans l'expression douloureuse de sa physiologie, il y avait quelque chose de troublé, d'inquiet, de craintif,

d'effrayé même. Il semblait que des larmes allaient jaillir de ses yeux et on s'étonnait de ne pas l'entendre sangloter.

Après avoir refermé la porte, la marquise s'était arrêtée à l'entrée de la chambre et de nouveau ses yeux voilés de larmes s'étaient fixés sur le malade.

—Il dort, prononça-t-elle tout bas.

Elle resta encore un instant immobile, hésitante, le corps légèrement penché en avant, dans une contemplation douloureuse.

Enfin elle se décida à avancer. Et lentement, à petits pas, posant avec précaution ses pieds légers sur le tapis, elle s'approcha du marquis.

Elle n'eut pas le temps de se redresser. Le marquis ouvrit les yeux, l'entoura de ses bras, l'attira à lui et la serra contre son cœur. Leurs lèvres s'unirent dans un long baiser.

—Mathilde, ma belle chérie, comme je t'aime ! murmura le marquis.

—Edouard, comment te trouve-tu aujourd'hui ? demanda-t-elle.

—Mieux, répondit-il en essayant de sourire. Quand tu es près de moi et que tu me regardes comme en ce moment, je ne sais quelle lumière me pénètre et je sens que ton doux regard verse la vie en moi.

—Oh ! oui, n'est-ce pas, tu vivras ? s'écria-t-elle avec une sorte d'exaltation. Si je te perdais, vois-tu, si la mort devait t'enlever à ma tendresse, à mon amour, je te suivrais dans la tombe !

Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du malade, et se mit à pleurer à chaudes larmes.

I

UN MARIAGE DE PARIS

Le marquis Edouard de Coulange était encore en bas âge lorsqu'il perdit son père.

Il fut élevé par sa mère, une femme d'un grand cœur, dévouée jusqu'à l'abnégation. Elle n'hésita point à faire en faveur de son fils le sacrifice de sa jeunesse et de toutes les satisfactions, de toutes les joies auxquelles elle pouvait prétendre encore en dehors de ses devoirs de mère.

Son fils était tout pour elle, elle voulut ne vivre que pour lui. Elle l'entoura d'une sollicitude éclairée et prévoyante et lui prodigua les trésors inépuisables de sa tendresse maternelle. Elle eut ce suprême bonheur pour une mère de voir son fils grandir en mettant à profit ses exemples, ses leçons et les conseils de son expérience.

Lorsque sa mère mourut, Edouard de Coulange avait vingt-cinq ans.

Un peu trop tôt peut-être, le jeune marquis se trouva le maître absolu d'une fortune qu'on évaluait alors à plus de quinze millions.

Favorisé sous tous les rapports, le jeune homme ne pouvait manquer d'être très recherché. Il avait déjà des amis, il en vit bientôt augmenter le nombre. S'il l'eût voulu, plus heureux que le bon Socrate, l'hôtel de Coulange aurait pu être rempli de jolis messieurs de tout âge, plus ou moins parasites et coureurs d'aventures, qui étaient ou se disaient ses amis.

Trop jeune encore et tout étonné du premier usage qu'il faisait de sa liberté, il ne pouvait encore distinguer ce qui est faux de ce qui est vrai. Son excellente mère n'était plus là pour l'éclairer ; le guide intelligent et sûr de sa jeunesse lui faisait défaut.

Ne sachant rien ou presque rien de la vie, ayant l'imagination ardente, facile à surexciter, il était facilement attiré vers l'inconnu.

Il résista faiblement à ses intimes, qui faisaient passer sous ses yeux les éblouissements du plaisir. Conseillé et entraîné par eux, il se jeta à corps perdu dans le tourbillon de la vie parisienne, il était pris de vertige. Du jour au lendemain il devint un viveur. On ne tarda pas à parler dans tout Paris de ses merveilleux atteleages, de ses bonnes fortunes, de son luxe, des fêtes splendides qu'il donnait.

—C'est un fou qui se ruine, disaient les gens sages.

Il usa de l'existence comme si, n'ayant que quelques années à vivre, il eût eu hâte de connaître et de savourer toutes les jouissances. Après avoir approché ses lèvres de la coupe des plaisirs, il voulait la vider jusqu'à la dernière goutte. Il se livra à toutes les extravagances, il fit toutes les folies. Il fut le roi des écerelés.

Il eut une écurie, il fit courir ; il fut un rival des Fould, des de Lagrange, des Delamare, et pour un temps une des célébrités du Jockey-Club.

Cela dura quatre années.

Un matin le marquis de Coulange se réveilla épuisé, brisé, las de tout et de lui-même.

Après une heure qu'il employa à réfléchir sérieusement, il se trouva subitement dégrisé. Fatigué des plaisirs faciles et des fausses jouissances qu'il avait si avidement cherchés, il en était arrivé à la satiété, au dégoût.

Il y a des hommes qui se perdent par les excès ; le marquis de Coulange fut sauvé par trop d'excès.

Il s'enferma dans sa chambre et défendit sa porte.

Là, dans le silence, seul avec lui-même, il fit son examen de conscience. Il se rappela son enfance heureuse, sa jeunesse studieuse ; puis il vit se dresser en face de lui le sombre tableau de tout ce qu'il avait fait depuis quatre ans. Alors le rouge de la honte lui monta au front. Maintenant il avait horreur de ces quatre années et il aurait voulu les rayer de sa vie.

—Malheureux, qu'ai-je fait ? murmura-t-il. Et si je ne m'arrêtais pas, dans quel gouffre irais-je tomber ?

J'ai jeté dans la fange deux millions de la fortune de mes ancêtres, continua-t-il ; mais, Dieu merci, je suis toujours digne du nom qu'ils m'ont transmis, l'honneur des Coulange reste intact.

Il était devant un portrait de sa mère accroché au mur. Il le regarda avec un pieux respect, et bientôt de grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Tout à coup il s'agenouilla, et, tendant les bras vers la toile :

—Pardonne-moi, ma mère, dit-il, d'une voix entrecoupée ; j'étais fou, pardonne-moi !... Devant toi je redeviens meilleur et sous ton regard de sainte je me sens purifié !...

Dans la journée, le marquis envoya chercher son notaire. Ils eurent ensemble une conférence qui ne dura pas moins de deux heures. Le soir, le jeune homme donna l'ordre de préparer ses malles. Le lendemain matin, sans avoir prévenu aucun de ses amis, ni personne, il quitta Paris accompagné seulement de son valet de chambre Firmin, un ancien serviteur de son père, qui l'avait vu venir au monde, et dont il connaissait depuis longtemps la fidélité et le dévouement.

Le marquis de Coulange et son domestique se promènèrent pendant un an à travers l'Europe, puis ils s'embarquèrent pour les Grandes Indes. Quand le marquis eut visité la Cochinchine, la Perse méridionale, l'Hindoustan, le Mongol, les côtes du Malabar et du Coromandel, l'île de Ceylan, et respiré suffisamment l'air pur et régénérateur du Bengale, il eut le désir de voir le nouveau monde.

Trois mois après, il posait le pied sur le sol de l'Amérique. Il parcourut les principaux Etats du continent découvert par Christophe Colomb, étudiant avec intérêt les mœurs de ces populations si mélangées aujourd'hui, et ne s'arrêtant dans les villes que le temps nécessaire pour voir les choses dignes de fixer l'attention d'un voyageur.

Un matin, il dit à son domestique :

—Firmin, si je ne me trompe pas, il y a trois ans et six mois que nous avons quitté Paris.

—Oui, monsieur le marquis, à quelques jours près.

—Eh bien, Firmin, je crois que, maintenant, je puis sans danger revoir la France et rentrer à Paris, où on ne doit plus se souvenir de mes anciennes folies.

—Monsieur le marquis a donc l'intention ?...

—Firmin, nous partirons demain ; va retenir nos places sur le paquebot.

Ils se trouvaient alors à New-York, où ils étaient venus depuis trois jours.

Au nombre des passagers qui s'étaient embarqués sur le paquebot et qui devaient faire la traversée entière de New-York au Havre se trouvait un jeune français qui se présenta lui-même au marquis de Coulange en lui disant qu'il se nommait Sothène de Perny.

—Je suis venu à New-York, ajouta-t-il, afin d'y régler une affaire d'intérêt, et je suis peu satisfait du résultat de mon voyage.

Comme vous, monsieur le marquis, je suis Parisien ; je n'avais pas eu encore l'honneur de vous rencontrer, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous il y a quelques années.

Ces paroles rappelaient à M. de Coulange son passé qu'il voulait oublier ; mais il eût été de mauvais goût de s'en formaliser.

Sur le pont d'un navire lancé à toute vapeur au milieu de la mer immense, les rapprochements deviennent faciles ; on arrive vite à une sorte de familiarité, à l'intimité.

Sothène de Perny avait la parole facile et ne manquait pas d'esprit. Très adroit, très insinuant, possédant l'art de la dissimulation, sachant couvrir son visage du masque des hypocrites et feindre des sentiments qui n'étaient pas en lui, il réussit à intéresser le marquis et à capter sa confiance. Il lui parla de sa sœur, beaucoup plus jeune que lui, qu'il aimait tendrement, et de sa mère, qu'il adorait, avec une admiration et une vénération profonde.

De tels sentiments étaient trop en harmonie avec ceux du marquis pour qu'ils ne trouvassent pas un écho dans son cœur. Il se sentit profondément ému. Dès lors M. de Perny avait atteint son but.

En arrivant au Havre, il était l'ami du marquis de Coulange. Mais ce n'était pas cela seulement qu'il voulait. Une idée lui était venue et il songeait déjà au moyens de réussir dans ses projets audacieux.

Pendant un mois, il ne laissa pas passer un seul jour sans venir à

l'hôtel de Coulange. On aurait dit qu'il ne pouvait plus vivre loin de son nouvel ami. Il s'était mis gracieusement à la disposition du marquis, et comme il avait une certaine intelligence des affaires, il put lui rendre une infinité de petits services.

Il savait que M. de Coulange avait fait une forte brèche à sa fortune, mais il découvrit bientôt, avec la plus vive satisfaction, que le mal était déjà en grande partie réparé.

Après trois ans et demi passés à courir les mondes et voulant se faire une vie nouvelle le marquis se trouva dès son retour à Paris dans un véritable isolement. Pour le moment Sosthène était son unique ami, il en fit son confident. M. de Perny eut beaucoup de peine à cacher sa joie en apprenant que M. de Coulange s'ennuyait, qu'il y avait un grand vide dans son cœur, qu'il était libre de tout engagement antérieur et qu'il serait disposé à se marier. L'heure d'agir était venue.

Un jour que le marquis était allé faire une visite à Madame de Perny, celle-ci lui dit :

—Monsieur le marquis, j'ai promis à ma fille que Sosthène et moi nous irions la voir aujourd'hui à sa pension ; si je ne craignais pas d'être indiscret, je vous prierais de nous accompagner.

—Mais c'est une nouvelle preuve d'amitié que vous me donnez, madame, répondit-il vivement, je n'ai pas encore l'honneur de connaître mademoiselle de Perny, je serai heureux de lui être présenté.

La mère et le fils échangèrent un rapide regard d'intelligence.

La voiture du marquis était en bas. En un clin d'œil madame de Perny fut prête. On partit.

Il arriva ce que M. de Perny avait prévu. Le marquis fut frappé de la merveilleuse beauté de la jeune fille ; l'impression alla droit à son cœur et fut aussi profonde que rapide.

En sortant du pensionnat il était déjà préoccupé, rêveur. En chemin il répondit à peine aux paroles qui lui furent adressées. M. de Perny était d'une gaieté folle, madame de Perny observait l'ami de son fils, et restait grave comme il convient à une mère de famille soucieuse de ses devoirs envers ses enfants.

—Mathilde a déjà seize ans et demi, dit-elle au marquis : maintenant que son éducation est achevée je vais la faire sortir du pensionnat ; et tout de suite il va falloir songer à son avenir, à son bonheur, la chère enfant !

Le jeune homme se contenta de répondre par un mouvement de tête.

Quand le marquis eût quitté madame et M. de Perny, la mère dit à son fils :

—Tu ne t'es pas trompé, Sosthène, nous tenons M. de Coulange. Dans quatre ou cinq jours il reverra Mathilde et avant que deux semaines se soient écoulées il la demandera en mariage.

Sosthène se mit à rire, ce qui voulait dire qu'il pensait absolument comme sa mère.

Quinze jours plus tard, éperdûment épris de Mathilde, le marquis de Coulange venait trouver madame de Perny et lui demandait la main de sa fille.

Madame de Perny parut extrêmement surprise et eut beaucoup de peine à se remettre d'une émotion admirablement simulée. Le trouble, le jeu de la physionomie, l'expression du regard, la larme à l'œil, rien ne manqua à la comédie.

—Excusez-moi, monsieur le marquis, dit-elle, je m'attendais si peu... Ma fille, son frère et moi, nous sommes très honorés de la demande que vous venez de m'adresser ; malheureusement ce mariage n'est pas possible.

—Avez-vous donc déjà promis la main de mademoiselle Mathilde ? interrogea le jeune homme d'une voix tremblante.

—Non, monsieur le marquis.

—Alors madame...

—Vous allez comprendre. Ma fille n'est certainement pas sans mérite, elle est intelligente, instruite, bien élevée ; notre famille est des plus honorables, mais de petite noblesse, monsieur le marquis, et entre vous et nous il y a une si grande distance.

—Je comprends, madame, oui, je comprends à quel sentiment plein de délicatesse vous obéissez en ce moment ; mais c'est assez, ne me dites plus rien. Depuis longtemps, j'ai su m'affranchir de beaucoup de préjugés et quand il s'agit du bonheur de ma vie, je consulte avant tout ma raison et mon cœur.

—Je vous en prie, monsieur le marquis, permettez-moi de continuer. Depuis une dizaine d'années nous avons été cruellement frappés ; ma fortune et celle de mes enfants ont été englouties ensemble dans une catastrophe financière. Si nous ne sommes pas aujourd'hui dans la misère, c'est grâce à une rente viagère que je dois autant à la bonté qu'à la prudence d'une vieille parente que j'ai perdue. Monsieur le marquis, ma fille n'a pas de dot.

—Oh ! madame.

—Je devais vous dire la vérité. En réalité nous sommes pauvres, et, si malheureusement je venais à mourir, mes chers enfants se trouveraient dans une position affreuse.

Le marquis était vivement ému. Il s'empara d'une des mains de madame de Perny et lui dit d'une voix grave :

—Rassurez-vous, madame, ce que vous semblez redouter n'arrivera point, vous vivrez pour vos enfants. Si, comme j'en ai l'espoir, ma demande est agréée par mademoiselle de Perny, je réparerai autant que je le pourrai, envers vous et votre fils, les injustices de la fortune. Dieu merci je suis assez riche pour ne point voir la question d'argent dans le mariage. C'est une compagne, une femme à aimer que je veux, non une dot !

—Ainsi, monsieur le marquis, vous persistez?... .

—Je vous supplie, madame, de vouloir bien présenter dès demain à mademoiselle de Perny la demande que je viens d'avoir l'honneur de vous faire.

—Ma chère Mathilde ! murmura madame de Perny.

Elle laissa échapper un sanglot et passa vivement son mouchoir sur ses yeux comme pour essuyer ses larmes.

En déclarant au marquis quelle était sa situation réelle et celle de ses enfants, madame de Perny lui avait dit la vérité. Toutefois, elle avait parlé d'une catastrophe financière qui n'existait que dans son imagination. Certes, elle s'était fort bien gardée d'avouer que toute sa fortune, — plus de six cent mille francs, — avait été dévorée par son fils. Ce qu'une mère vraiment digne de ce nom aurait sauvé, la dot de sa fille, avait servi comme le reste à payer les dettes et les folies du jeune débauché.

Madame de Perny était idolâtre de son fils. Elle n'avait jamais eu la force de lui adresser un reproche, elle n'avait jamais su lui rien refuser. Dans sa tendresse aveugle, elle avait été aussi coupable que faible. Ne pensant qu'à son fils, ne voyant que lui, ne s'occupant que de lui, sa fille lui était à peu près indifférente. Du reste, elle ne l'avait jamais aimée. Il y a des cœurs qu'une seule amitié peut absorber ainsi.

Mathilde avait à peine vécu quatre ou cinq ans avec sa mère, après être sortie des bras de sa nourrice. Madame de Perny la mit en pension de bonne heure pour s'en débarrasser. Et si elle avait pu rester au pensionnat et y achever son éducation, c'est que cette vieille parente qui avait eu pitié de sa mère, en lui assurant une rente viagère, avait eu l'heureuse inspiration de payer d'avance et jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix-huit ans, les trimestres de sa pension.

Mathilde allait devenir, à son tour, à son insu, de la part de sa mère et de son frère, mais sans qu'ils y eussent jamais songé peut-être avant que Sosthène eût rencontré le marquis de Coulange, l'objet d'une spéculation odieuse.

Le lendemain de la demande du marquis, madame de Perny alla chercher sa fille au pensionnat.

Mathilde apprit avec un grand étonnement, mais sans joie, qu'elle venait de sortir de sa pension pour n'y plus rentrer.

Le soir même, en présence de son frère, madame de Perny lui dit :

—Ma fille, je ne veux pas attendre à demain pour vous parler d'un bonheur inespéré qui nous arrive. Il s'agit d'une chose importante et très sérieuse où vous êtes la première intéressée.

La jeune fille ouvrit de grands yeux étonnés.

—Ma fille, continua madame de Perny, M. le marquis de Coulange nous fait l'honneur de vous demander en mariage.

La jeune fille rougit subitement et ses yeux se fixèrent à ses pieds.

—Mathilde, vous ne me répondez pas, fit madame de Perny : comment dois-je interpréter votre silence ?

—Mon Dieu, ma mère, répondit la jeune fille d'une voix hésitante, je ne sais pas ce que je peux dire. Je n'ai pas encore dix-huit ans ; il me semble que je suis bien jeune pour être mariée.

—Ma sœur, répliqua Sosthène, quand une jeune fille de ton âge trouve un mari elle s'empresse de le prendre ; elle n'est pas assez sotte pour lui dire : Vous repasserez quand je serai vieille. Si tu n'as pas d'autres raisons...

—Je connais à peine M. le marquis de Coulange.

—Vous l'avez vu trois fois, dit froidement madame de Perny.

—Tu n'ignores pas qu'il est mon ami, ajouta Sosthène.

—Mathilde, est-ce que M. le marquis vous déplaît ? demanda madame de Perny.

—En aucune façon, ma mère.

—Parbleu, j'en étais sûr, s'écria joyeusement Sosthène ; ma sœur sait que chez une jeune fille la réserve est une grâce ; elle a raison de ne pas nous dire tout de suite qu'elle est enchantée... Ah ! dame, parmi ses amies de pension il n'y en aura pas beaucoup qui auront, comme elle, un superbe hôtel à Paris, plusieurs châteaux en province, et le bonheur de s'appeler madame la marquise.

—Mon frère, répondit Mathilde d'un ton pénétré, un hôtel, des châteaux, un titre, cela peut donner satisfaction à un sentiment de vanité ou d'orgueil ; mais il y a autre chose de plus sérieux et de plus grand dans le mariage.

—Hein ! fit madame de Perny dont les sourcils se froncèrent. En vérité, continua-t-elle, on donne aujourd'hui aux jeunes filles une

singulière éducation ; en les écoutant on croirait entendre parler des philosophes.

La jeune fille se tourna vers son frère comme pour lui demander : — Qu'ai-je donc dit de si extraordinaire ?

— Mais, reprit madame de Perny d'un ton qui trahissait son impatience, discuter n'est pas conclure. Mathilde, je vous ai fait part de la demande de M. le marquis de Coulange et vous venez de nous dire, à votre frère et à moi, qu'il ne vous déplaît pas.

— Oui, ma mère, j'ai dit cela ; mais...

— Mais quoi ?

— Je n'aime pas M. de Coulange, dit craintivement la jeune fille.

Un double éclair jaillit des yeux de madame de Perny et elle eut beaucoup de peine à empêcher sa colère d'éclater.

— Eh ! petite sotte, fit-elle durement et en haussant les épaules, est-ce que vous savez seulement ce que c'est qu'aimer ?

— C'est vrai, répondit la jeune fille d'une voix mal assurée, je ne sais pas ce que c'est qu'aimer ?

Et elle ajouta mentalement, tout en s'efforçant de retenir ses larmes :

— Je sais moins encore ce que c'est qu'être aimé !

— Ma fille, reprit madame de Perny d'un ton radouci, votre frère et moi nous avons promis votre main à M. le marquis de Coulange ; je ne dois pas vous cacher non plus que, me croyant l'interprète fidèle de vos sentiments, j'ai donné à M. le marquis l'assurance que vous accueilleriez favorablement sa demande.

La jeune fille ouvrit la bouche pour essayer une nouvelle protestation ; mais, sous le regard sévère et dominateur de madame de Perny, la parole expira sur ses lèvres. Elle eut un soupir étouffé et baissa tristement la tête.

— Ma chère Mathilde, lui dit alors son frère, ce que notre mère ne t'as pas encore appris, ce que tu as surtout besoin de savoir, c'est que M. de Coulange t'aime depuis le jour où il t'a vue la première fois. C'est une affection pleine de dévouement, c'est un grand amour que tu lui as inspiré.

La jeune fille tressaillit, puis levant sur son frère ses yeux humides :

— Ah ! fit-elle, M. le marquis de Coulange m'aime ?

— Tu peux en être convaincue avant qu'il ne te le dise lui-même. Tu n'as pas besoin de réfléchir longuement pour comprendre que s'il n'était pas amoureux de toi, le marquis ne t'aurait point demandée en mariage.

— C'est vrai, murmura la jeune fille.

— Enfin, ma fille, reprit madame de Perny, votre mariage est décidé et rien maintenant n'y saurait mettre empêchement. Je n'ai pas besoin, je crois, de vous parler de la soumission et du respect qu'une jeune fille bien élevée doit aux volontés de sa mère.

— Je vous obéirai, ma mère, j'épouserai M. le marquis de Coulange, répondit la jeune fille.

— C'est bien ! Vous reconnaîtrez, j'espère, que votre frère et moi nous n'avons eu en vue que votre bonheur et que nous nous sommes préoccupés surtout de votre avenir. C'est un très brillant mariage que vous faites, ma fille ; ce qui vous est donné est bien au-dessus de tout ce que nous pouvions désirer de mieux pour vous. Vous allez être marquise, c'est-à-dire l'égale des plus nobles, des plus grandes ; vous aurez la richesse, le luxe, c'est-à-dire une existence facile, heureuse, enviable ; pour vous les jours s'écouleront au milieu de joies sans cesse renouvelées. Oui, vous aurez tout cela, et c'est à votre frère que vous le devez, vous ne l'oublierez pas. Demain, M. le marquis de Coulange viendra, vous nous témoignerez votre reconnaissance en lui faisant un accueil gracieux.

Maintenant, ma fille, ajouta-t-elle en se levant, venez que je vous embrasse ; votre mère est contente de vous.

La jeune fille s'approcha toute tremblante et sa mère lui mit un baiser sur le front.

C'est dans ces conditions que mademoiselle Mathilde de Perny devint marquise de Coulange.

III

IL N'Y A PAS DE BONHEUR SANS NUAGE

Dès le lendemain du mariage, pendant que le marquis et sa jeune femme faisaient un voyage d'un mois en Italie, madame de Perny et son fils s'installaient à l'hôtel de Coulange.

Feignant une tendresse exagérée pour sa fille, madame de Perny avait déclaré à M. de Coulange qu'elle allait souffrir beaucoup d'être séparée de sa " chère enfant " et que peut-être ce serait pour elle un coup mortel.

Alors il avait été décidé qu'on vivrait en famille et qu'un appartement, dans une aile de l'hôtel de Coulange, serait mis à la disposition de madame de Perny.

De plus, le marquis assurait une position à M. de Perny en lui confiant les fonctions de régisseur de ses biens avec un traitement de vingt-quatre mille francs par an.

Dans la pensée de la belle-mère, c'était le moins que son gendre pût faire.

Le marquis s'était également montré généreux envers sa femme. Outre la magnifique corbeille qu'il lui avait offerte, il lui reconnaissait, par contrat de mariage, une dot de deux cents mille francs.

Mathilde était restée étrangère à ces arrangements, à ces dispositions. Sa mère et son frère l'avaient simplement consultée pour la forme. Habitée depuis longtemps à n'avoir d'autres volontés que celle de sa mère, elle accepta tout ce qu'ils voulaient, sans oser seulement faire une objection. Mais la générosité du marquis la toucha profondément et la première émotion qu'il lui fit éprouver fut causée par un sentiment d'admiration.

Malgré sa jeunesse elle avait beaucoup de bon sens, et une grande intuition suppléait à son inexpérience. Elle n'eut pas de peine à découvrir que ce mari, qu'on lui avait en quelque sorte imposé, possédait les plus remarquables qualités du cœur et de l'esprit. Du reste, chaque jour elle faisait de nouvelles observations favorables au marquis et lui trouvait une nouvelle perfection.

Durant leur voyage, toujours respectueux et tendre et empressé à lui plaire, le marquis se montra d'une courtoisie parfaite, et eut pour elle des soins et des attentions d'une délicatesse exquise.

Alors elle comprit qu'elle était véritablement aimée. Elle sentit son cœur s'inonder d'une joie ineffable et il lui sembla que tout rayonnait en elle. C'était comme si elle venait d'être éclairée subitement par un jour nouveau. L'amour se révélait à elle avec tout ce qu'il a de bon, de pur, de délicieux et de grand.

Après avoir été sevrée des caresses de sa mère et de son frère, après avoir été obligé de refouler au fond de son cœur ses élans de tendresse et d'étouffer en elle ce besoin d'affection qu'ont tous les êtres, se savoir enfin aimée comme, jeune fille, elle l'avait si souvent rêvé, c'était voir s'ouvrir le ciel !

Elle n'était plus isolée dans l'amertume de ses anciennes désillusions ; un cœur lui appartenait, un cœur qui attendait que le sien répondait à ses battements.

Et celui dont elle était aimée, c'était son mari, l'homme qu'elle admirait le plus et qu'elle trouvait le plus grand.

Elle pouvait donc enfin ouvrir son cœur et permettre aux flots de sa tendresse de déborder.

On ne saurait méconnaître la puissance de l'amour et les choses merveilleuses qu'il accomplit. L'amour du marquis avait subjugué le cœur de sa femme. Elle l'aimait bien avant de s'être rendu exactement compte de ses sentiments. A son insu, l'amour de Mathilde était né de l'admiration.

Ils étaient de retour à Paris depuis deux jours lorsque la jeune femme découvrit avec une joie si vive qu'elle aimait et qu'elle était aimée.

Et cet immense bonheur qui lui était donné et qui lui promettait une existence si belle, c'est à sa mère et à son frère qu'elle le devait. Un sentiment de gratitude profonde pénétra dans son cœur et elle se trouva disposée à oublier bien des choses.

— Cette fois, il ne m'ont pas trompé se dit-elle.

Ayant l'esprit trop droit et trop d'honnêteté pour soupçonner seulement la pensée du mal chez les autres, il ne pouvait lui venir à l'idée que son mariage avait été le résultat d'un calcul.

Le changement qui se fit chez la jeune femme fut presque instantané. La joie qui était en elle se refléta sur son visage ; elle parlait dans ses yeux limpides devenus plus brillants, elle rayonnait sur son front.

Madame de Perny fut la première à s'apercevoir de cette espèce de transformation ; mais elle n'en devina point la cause. Ombreuse et toujours inquiète, sa curiosité fut vivement surexcitée. Prenant le ton affectueux d'un véritable intérêt, elle interrogea sa fille, espérant provoquer une confidence.

Mais la confiance ne se commande pas ; la jeune fille sentit qu'il lui serait pénible d'ouvrir son cœur à sa mère, et elle renferma en elle ses secrètes pensées. Elle fit à madame de Perny des réponses évasives, et prétendit que, si elle paraissait plus satisfaite et plus gaie, c'était le plaisir de se retrouver à Paris.

La mère n'osa pas insister, mais elle se dit :

— Mathilde me cache la vérité ; que s'est-il donc passé ?

Le soir quand elle se trouva seule avec son mari, la jeune femme se jeta à son cou en pleurant.

— Oh ! je suis bien heureuse ! lui dit-elle.

— Tu es heureuse et tu pleures ! fit-il.

— Oui, je pleure... c'est la joie, c'est le bonheur !

Puis, approchant sa bouche de l'oreille du marquis, tout bas elle ajouta :

— Edouard, je t'aime !

C'était la première fois qu'elle le tutoyait.

Le marquis laissa échapper un cri joyeux.

— Et moi je t'adore ! répondit-il.

Et il la pressa fièvreusement contre sa poitrine.

— Chère enfant, reprit-il, va, je savais bien que tu m'aimerais...

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le **BAUME RHUMAL**.

J'ai beaucoup souffert de ta froideur ; mais j'avais l'espoir, j'attendais...

Dix-huit mois s'écoulèrent, dix-huit mois d'un bonheur qu'aucun nuage n'aurait altéré, qui n'aurait été mêlé d'aucune amertume, si la marquise n'avait pas eu sa mère près d'elle.

Si fortement protégée qu'elle le fût par l'amour de son mari, elle ne pouvait se soustraire à l'influence fatale que sa mère exerçait sur elle. Jeune fille, la terrible volonté de madame de Perny l'avait brisée, écrasée ; jeune femme, malgré ses révoltes intérieures, elle ne pouvait échapper à cette monstrueuse domination. Et ce n'était pas tout : elle avait découvert avec une peine profonde, mêlée d'effroi, que sa mère était jalouse de son bonheur.

Chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, on aurait dit que madame de Perny se faisait un plaisir de jeter le trouble dans le cœur de sa fille. En présence de sa mère la jeune femme était forcée de se contraindre. Autant qu'elle pouvait, elle évitait de se trouver seule avec elle, car alors elle éprouvait une gêne pénible : ce n'était plus seulement de la crainte, mais quelque chose qui ressemblait à de la terreur.

Heureusement, le marquis en imposait à madame de Perny par son caractère, et, dans l'intérêt de son fils, elle sentait la nécessité d'observer une certaine réserve avec sa fille. Sans cela la situation n'aurait pas été supportable. Elle affectait de se tenir un peu à l'écart, et de ne point se mêler des affaires du jeune ménage. C'était sournoisement, sous l'apparence de l'affection, avec une adresse calculée et pleine de perfidie, qu'elle portait ses coups au cœur de Mathilde.

La jeune femme était confiante ; madame de Perny essayait de faire naître le doute en elle.

Mathilde admirait son mari ; sa mère cherchait à l'abaisser.

Oh Mathilde voyait une perfection, sa mère trouvait un défaut.

Madame de Perny tentait de faire tomber l'idole de son piédestal.

Elle avait pris des renseignements sur le passé du marquis, et elle savait que pendant quelques années sa vie avait été extrêmement agitée. Elle eut la cruauté de faire cette révélation à sa fille. La jeune femme apprit ainsi ce qu'il était du devoir de sa mère de lui laisser ignorer, que la conduite de son mari n'avait pas toujours été exempte de reproches, qu'il avait eu des maîtresses, et qu'il avait gaspillé follement de son patrimoine.

Assurément, le passé n'avait aucun rapport avec le présent ; mais dans leur amour la plupart des femmes ont une grande susceptibilité. En admettant qu'elles ne soient point jalouses du passé, il y a des choses qu'il faut qu'elles ignorent dans l'intérêt de leur tranquillité et qu'il est toujours dangereux de leur faire connaître.

Lorsque le marquis sortait seul le soir, bien qu'il eût prévenu sa femme qu'il allait à son cercle, madame de Perny disait à sa fille :

— Les maris ont toujours d'excellents prétextes pour ne pas rester près de leur femme ; leur cercle en est un. Quand on a été viveur, quand on a eu beaucoup de maîtresses, il y en a toujours quelques-unes que l'on revoit. On ne rompt jamais complètement certaines relations.

Ou bien encore :

— Il y a quelques années M. de Coulange était un joueur effréné ; or, il n'y a rien de terrible comme la passion du jeu. Ils ne sont pas rares les maris qui oublient tous leurs devoirs devant une table de jeu et qui préfèrent à leur femme la dame de pique ou de carreau !

Mais elle avait à peine parlé, qu'elle faisait semblant d'être désolée de ce qu'elle venait de dire ; les paroles lui étaient échappées involontairement et elle semblait vouloir en atténuer la gravité ; mais elle avait produit l'effet voulu, le coup brutal était porté !

Ces insinuations perfides étaient autant de pointes acérées qui pénétraient profondément dans le cœur de la jeune femme.

On comprend pourquoi, loin de rechercher la société de sa mère, la marquise évitait, au contraire, de se trouver seule avec elle. Il est vrai qu'une parole affectueuse, un mot de tendresse ou un baiser de son mari venait bientôt la rassurer et verser un baume sur les blessures faites à son cœur. Malgré cela, elle avait souvent de sombres tristesses et souvent aussi elle s'enfermait dans sa chambre pour verser des larmes.

Le marquis ne se doutait nullement de ce qui se passait dans sa maison. Dans son respect filial pour sa mère, qui en était si peu digne, Mathilde cachait à son mari, avec le plus grand soin, ses inquiétudes, ses contrariétés, ses alarmes et ses douleurs intimes. Elle aurait été honteuse de se plaindre à lui et d'accuser sa mère.

Pour qu'il ne soupçonnât rien, elle lui montrait toujours son visage épanoui, son même regard plein de tendresse, son même sourire de bonheur. Pour cela, du reste, elle n'avait que peu d'efforts à faire : la présence de son mari suffisait pour chasser le nuage qui obscurcissait son front, pour changer le cours de ses pensées et la rendre joyeuse.

La maladie du marquis débuta par une grande lassitude dans tous les membres, qui fut bientôt suivie d'un affaiblissement géné-

ral. Son état n'inspira d'abord aucune inquiétude, mais le mal s'étant rapidement aggravé, les craintes commencèrent à devenir sérieuses.

Les médecins qui furent consultés reconnurent que M. de Coulange était atteint d'une anémie d'un caractère fort grave. C'est alors que le séjour dans un climat chaud fut conseillé au marquis ; mais, comme il se refusa avec opiniâtreté à quitter Paris, les médecins déclarèrent qu'ils considéraient la situation du malade comme étant très dangereuse.

Madame de Perny et son fils furent consternés. En effet, la mort du marquis ruinait toutes leurs espérances et les reploiait dans cette existence de gêne et d'expédients dont le mariage de Mathilde les avait fait sortir.

Ils eurent simultanément cette même pensée :

« Il faut que le marquis fasse un testament en faveur de sa femme. »

Madame de Perny ne se gêna plus avec sa fille et devint chaque jour de plus en plus audacieuse. A tout prix, il fallait que sa domination fût complète pour pouvoir briser les volontés de la jeune femme et lui imposer les siennes.

Placée entre sa mère et son frère, abîmée dans sa douleur et déjà affaissée, osant moins que jamais réclamer la protection de son mari, Mathilde se trouva sans force de résistance. Elle dut subir le funeste ascendant de sa mère et plier sous sa volonté.

Dès lors madame de Perny put croire qu'elle arriverait facilement à son but. Pour cela tous les moyens étaient bons. Dans son égoïsme et sa vénalité il lui importait peu de déchirer et de broyer le cœur de sa fille. Du moment que ses intérêts et ceux de son fils se trouvaient menacés, cette femme était sans pitié.

Elle eut le triste courage d'annoncer à sa fille que les médecins n'avaient aucun espoir de sauver M. de Coulange, et elle osa lui dire que la maladie de son mari était la conséquence de la conduite scandaleuse qu'il avait menée et que le germe du mal était en lui avant son mariage.

Après ces paroles, elle crut devoir s'attendrir, regretter d'avoir été si peu prévoyante, et s'accuser de s'être laissée éblouir par le brillant avenir promis à sa fille.

Elle ajouta :

— Malheureusement, à cette époque, je ne savais pas tout ; c'est depuis que des amis m'ont ouvert les yeux en apprenant ce qu'était réellement le marquis de Coulange.

Aussi, continua-t-elle, ai je éprouvé un grand chagrin lorsque je me suis aperçue que ton mari ne te rendait pas heureuse. Hélas ! je comprenais enfin pourquoi tu avais repoussé d'abord la demande de M. de Coulange. Ma pauvre Mathilde, tu avais le pressentiment de ton malheur !

La jeune femme ne put s'empêcher de protester.

— Vous vous trompez, ma mère, répliqua-t-elle ; mon mari a toujours été excellent pour moi ; il m'aime et il m'a rendue heureuse autant qu'une femme peut l'être. Sans cette maladie qui me cause les plus cruelles angoisses, je vous assure, ma mère, que je serais aujourd'hui, comme depuis mon mariage, la plus heureuse des femmes.

Madame de Perny secoua la tête et répondit avec un faux sourire :

— A sa mère, surtout, une jeune femme n'avoue jamais qu'elle n'est pas heureuse.

Tout cela n'était que des escarmouches nécessaires pour préparer l'attaque.

— Je veux bien croire que M. de Coulange t'aime, reprit madame de Perny, les hommes ont de singulières façons de prouver leur affection... Mais aujourd'hui sa vie est menacée et tu dois te préoccuper de ton avenir.

— Je ne comprends pas, fit la jeune femme.

— Je m'explique. Il faut que tu demandes à M. de Coulange, — ce qu'il ne te refusera pas parce qu'il t'aime, — de faire son testament et de te nommer sa légataire universelle.

La jeune femme se redressa indignée.

— Moi, exiger cela de mon mari ! s'écria-t-elle, jamais !

Madame de Perny se mordit les lèvres.

— Oh ! je te sais très désintéressée, dit-elle, mais c'est une raison de plus pour que je te montre dans quelle position tu te trouveras le lendemain de la mort de M. de Coulange.

— D'abord, ma mère, répliqua la marquise, je ne crois point que mon mari soit près de mourir, et quand même j'aurais la certitude que cet immense malheur m'est réservé, je ne ferais point auprès du marquis de Coulange une démarche qui répugne à mes sentiments honnêtes et que je trouve odieuse.

— Volontairement tu renonces à la fortune ?

— M. de Coulange m'a épousée sans dot, et, plein de générosité, il m'a fait un don de dix mille francs de rente.

— C'est vrai ; mais tu devrais te dire que ce n'est pas avec dix mille francs de revenu que tu peux porter ton titre de marquise.

—Ma mère, veuve, je pourrais être plus pauvre encore et porter dignement et avec fierté le nom de mon mari.

La jeune femme resta inébranlable dans sa résolution et, pour le moment, madame de Perny dut renoncer à la convaincre.

—Elle a beau faire, se dit-elle avec une fureur concentrée, il faudra bien que j'aie raison de sa résistance.

Mais la position du marquis ne permettait pas une trêve de longue durée. Si rien n'annonçait encore sa fin prochaine, il était dans un tel état de dépérissement qu'il pouvait s'éteindre subitement comme la mèche d'une lampe qui a brûlé sa dernière goutte d'huile.

C'est alors que M. de Perny se souvint d'un de ses amis de collège qui après avoir fait de brillantes études, était devenu docteur-médecin.

Ernest Gendron était pauvre et encore inconnu : mais déjà on parlait de lui comme d'un homme d'avenir et d'un grand savoir.

—Ernest Gendron se souviendra de notre intimité d'autrefois, se dit Sosthène, et, moins réservé que ses confrères, il ne cherchera pas à me cacher la vérité.

Il écrivit immédiatement au jeune docteur pour le prier de venir voir le marquis de Coulange.

Nous savons que, comme les autres médecins, Ernest Gendron n'avait point osé déclarer clairement que le marquis était perdu, mais qu'il avait donné à entendre à M. de Perny que la catastrophe pouvait arriver d'un moment à l'autre.

IV

LA MÈRE ET LE FILS

Après avoir accompagné le docteur Gendron jusque sur le perron de l'hôtel, Sosthène s'empressa de rejoindre sa mère qui l'attendait avec une impatience fébrile.

—Eh bien ? interrogea-t-elle avec anxiété.

M. de Perny secoua tristement la tête.

—Ainsi, plus d'espoir, dit madame de Perny, il est condamné ?

—Condamné ! répondit Sosthène comme un écho.

Le front de madame de Perny se plissa d'avantage et un feu sombre s'alluma dans ses yeux.

—Ernest Gendron a cru devoir me prévenir que, si le marquis avait des dispositions à prendre, il était urgent de ne pas perdre de temps, reprit Sosthène.

—Je sais cela aussi bien que ton ami, fit madame de Perny en haussant les épaules.

—Soit, il faut donc absolument que Mathilde...

—Ce matin j'ai fait auprès d'elle une nouvelle tentative : la sottise ! elle ne veut rien entendre.

—Malheureusement elle aime son mari.

—Oui, elle l'aime. C'est parce qu'elle l'aime et par un sentiment stupide de délicatesse qu'elle ose me résister. Je la domine, j'ai brisé ses volontés, mais il y a en elle une force d'inertie contre laquelle toute lutte est impossible.

—Alors il faut agir directement sur le marquis.

—Je n'ai pas attendu jusqu'à présent pour lui faire comprendre qu'il serait prudent de songer à l'avenir de sa femme et qu'il ferait bien de tester en sa faveur.

—Vous ne m'avez pas dit cela.

—Je n'ai pas besoin de tout te dire.

—Que vous a répondu le marquis ?

—Qu'il me remerciait de mon avertissement, qu'il comprenait mes inquiétudes, mais qu'il n'en était nullement effrayé, et il ajouta qu'il ne voyait point la mort de si près pour sentir la nécessité de faire son testament.

—Le malheureux ne se voit pas mourir !

—Presque tous les malades en sont là, ils croient encore à la guérison en rendant le dernier soupir.

—Mais dans un mois, dans huit jours, demain il peut mourir. Que faire ?

—Je n'en sais rien. J'espère toujours que le marquis cessera de se faire illusion sur sa position et que je contraindrai ta sœur à penser comme nous.

—Ah ! si elle avait un enfant ! fit M. de Perny avec regret.

—Si Mathilde avait un enfant, répliqua la mère, nous n'aurions qu'à attendre tranquillement la dernière heure du marquis. Il ne s'agirait pas seulement de la fortune de M. de Coulange, dont le chiffre s'élève aujourd'hui à plus de quatorze millions, mais aussi de la fortune de sa tante, la duchesse de Chesnel-Tanguy, dont le marquis est l'unique héritier.

—Oh ! ce serait superbe ! exclama Sosthène, les yeux étincelants de convoitise. La vieille duchesse n'a pas loin de dix millions de fortune.

—Malheureusement, Mathilde n'a pas d'enfant, reprit la mère. Non seulement nous ne devons pas penser aux millions de la duchesse, mais nous sommes menacés de voir la fortune de mon gendre nous échapper. S'il venait à mourir demain, les millions

de celui-ci, comme les millions de l'autre seraient dispersés aux quatre coins de la France et iraient augmenter la fortune des petits-cousins du marquis.

M. de Perny frappa du pied avec colère.

—Si cela arrivait, ma mère, s'écria-t-il d'une voix frémissante, il n'y aurait plus de justice, ce serait une iniquité ! Mais cela ne sera pas, cela ne peut pas être !

—Il n'y a pas à lutter contre les droits absolus que donnent les lois.

—Non, non, reprit-il avec violence, en marchant d'un pas saccadé, févreux, cela ne sera pas, j'aimerais mieux...

—Quoi ? que peux-tu faire ?

Il ne répondit pas. La tête inclinée, il continua à tourner autour de la chambre. Au bout d'un instant il s'arrêta brusquement, releva la tête et se frappa le front. Un horrible sourire crispait ses lèvres, des lucurs sombres sillonnaient son regard.

Il se rapprocha de sa mère. Celle-ci ne put s'empêcher de tressaillir.

—Mais qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle.

—Ce que j'ai, je vais vous le dire, répondit-il d'une voix creuse. Une idée vient de jaillir de mon cerveau, et il faut, vous entendez, ma mère, il faut que cette idée réussisse.

—Je ne demande pas mieux. Voyons d'abord ton idée...

—Je puis compter sur vous ?

—Tu le sais bien.

—Eh bien, ma mère, il faut que Mathilde ait un enfant.

Madame de Perny bondit sur son fauteuil.

—Et c'est là ton idée ? s'écria-t-elle ahurie.

—Oui.

—Ah ça ! tu es fou !

—Je vous prie de croire que j'ai toute ma raison.

—Il y a pourtant lieu d'en douter. En effet, si tu t'imaginais que ta sœur est capable de la moindre action malhonnête, ce serait de la folie.

—Je n'ai pas eu cette pensée.

—Alors, explique-toi.

Il se pencha vers sa mère, et pendant un instant il lui parla tout bas à l'oreille.

Il y avait évidemment dans ses paroles quelque chose de terrible et d'effrayant, car madame de Perny devint subitement très pâle et resta un moment suffoquée sous le coup d'une violente émotion.

—Eh bien, vous avez entendu ? reprit-il à haute voix.

—Oui, j'ai entendu.

—Mon idée est-elle bonne ?

—Sans doute, mais...

—Est-ce que vous ne l'approuvez pas ?

—Si, puisque je la trouve excellente ; seulement...

—Seulement ?

—Est-elle réalisable ? Je vois se dresser devant nous des difficultés insurmontables.

—Déjà !

—Il y a d'abord Mathilde.

—Elle se soumettra si vous le voulez comme vous savez habituellement vouloir, Du reste, je serai là pour vous aider.

—Ensuite il y a tout le reste.

—Assurément. Mais nous n'avons pas, quant à présent, à nous préoccuper de toutes ces difficultés qui vous semblent insurmontables. Il y a un premier obstacle, c'est celui-là qu'il importe de briser d'abord ; successivement, nous en ferons autant des autres à mesure qu'ils se présenteront.

Madame de Perny secoua la tête. Elle ne paraissait pas convaincue.

Sosthène reprit :

—Avec de la volonté, de l'énergie, de l'adresse et de l'audace quand il le faut, on est toujours sûr de réussir.

—Tu crois cela ?

—Oui. Vouloir ! c'est déjà la moitié du succès.

—Il y a les conséquences qui peuvent être terribles.

—Je ne les redoute point.

—Ainsi, tu es absolument décidé à te jeter dans cette nouvelle aventure.

—Ce n'est pas nous qui avons créé la situation actuelle : nous nous défendons contre un danger qui nous menace. Ma mère, ce n'est pas seulement la fortune du marquis de Coulange qu'il nous faut, c'est aussi les millions de la vieille duchesse de Chesnel-Tanguy.

Il y eut un moment de silence.

Madame de Perny réfléchissait, la tête dans ses mains.

Sosthène attendait la décision de sa mère, en tordant ses moustaches avec impatience.

—Il a raison, il le faut, murmura madame de Perny.

Elle se leva à demi, allongea le bras et tira le cordon d'une sonnette.

Presque aussitôt une porte s'ouvrit et une femme parut.

—Madame m'a appelée dit-elle.

—Oui. Vous allez faire demander à madame la marquise si elle peut me recevoir et vous m'apporterez sa réponse.

La femme de chambre se retira.

Madame de Perny se mit à réfléchir de nouveau.

—A quoi pensez-vous ? lui demanda son fils.

—Je pense que si le marquis doit vivre encore quelque mois, il faut absolument le séparer de sa femme.

—Oui absolument.

—Et je me demande comment nous pourrions le décider à se laisser conduire en Algérie ou ailleurs.

—Sans que Mathilde l'accompagne.

—Tu le vois, ce n'est pas là la moindre des difficultés.

—Mais elle n'est pas au-dessus de votre habileté, fit Sosthène d'un ton flatteur ; je connais depuis longtemps les ressources de votre esprit ; votre intelligence saura triompher.

Madame de Perny eut un sourire qui prouva une fois de plus à son fils qu'elle n'était pas insensible à la flatterie.

A ce moment la femme de chambre revint.

—Madame la marquise était auprès de M. le marquis, dit-elle ; on l'a prévenue que vous désiriez la voir ; elle a répondu qu'elle serait à vous dans un instant et elle vous prie de l'attendre dans son petit salon.

—C'est bien, fit madame de Perny en se levant.

D'un signe elle congédia la femme de chambre.

—Pensez-vous avoir besoin de moi ? demanda Sosthène.

—Je ne sais pas, mais ta présence peut ne pas être inutile.

—Alors je vous suis.

—Viens.

Ils sortirent de la chambre et se dirigèrent vers l'appartement de la marquise.

Ils traversèrent une pièce où se trouvait Firmin, le vieux valet de chambre du marquis. Madame de Perny le salua d'un mouvement de tête amical.

—Elle a beau faire la gracieuse, se dit le vieux serviteur quand ils furent passés, elle ne me revient pas du tout et son fils encore moins. Ah ! si j'étais le maître ici pendant vingt-quatre heures seulement, il y aurait un bon coup de balai !

Madame de Perny et son fils entrèrent dans le boudoir de la marquise. Tout y était d'un goût exquis. M. de Coulange avait voulu que ce petit salon fût digne de la femme aimée à laquelle il le destinait. C'était un nid frais, coquet, charmant, avec des tentures de soie d'un bleu tendre, et tout à fait en harmonie avec la grâce, l'élégance et la beauté suave de la jeune marquise.

Madame de Perny avait à peine eu le temps de s'asseoir lorsque la marquise parut.

Sosthène était resté debout, un bras appuyé sur la tablette de la cheminée.

A la vue de son frère, qu'elle ne s'attendait pas à trouver avec sa mère, la jeune femme eut un sensation pénible et elle les regarda l'un après l'autre avec inquiétude. Son instinct lui faisait pressentir le nouveau malheur qui la menaçait.

Comme si elle eût été chez elle, madame de Perny invita sa fille à s'asseoir en lui désignant un fauteuil en face d'elle.

La marquise ne remarqua point que sa mère intervertissait les rôles. Elle s'assit tristement.

Madame de Perny eut l'air de se recueillir avant de commencer l'attaque. Elle sentait peser sur elle le regard de son fils, et ce regard impérieux lui disait :

—Pas de ménagements, pas de pitié !... Vous savez ce que j'attends de vous, vous savez ce que je veux !

La marquise était là, devant eux, tremblante et craintive comme une coupable en présence de ses juges. Hélas ! c'était la victime entre ses bourreaux !

V

L'IDÉE DE SOSTHÈNE.

Quand madame de Perny se décida à parler, son visage avait pris une expression de dureté presque cruelle.

—Je vous ai attendue, ma fille, dit-elle ; vous étiez, paraît-il, près de M. le marquis.

—Oui, ma mère.

—Ce n'est pas un reproche que je dois vous répéter que M. le marquis a surtout besoin de repos.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

—Comment va-t-il ce matin ? reprit madame de Perny.

—Son état paraît être toujours le même ; pourtant, il croit qu'il va mieux.

Madame de Perny hochà la tête.

—Il est arrivé à un tel état d'épuisement, dit-elle, qu'il ne sent plus le mal.

—Oh ! ma mère, vous êtes sans pitié pour moi !

—Ma chère Mathilde, dit Sosthène, il faut que tu sois préparée à recevoir le coup qui t'attend ; si nous ne te montrions pas la situation telle qu'elle est, ce serait faiblesse de notre part.

La marquise poussa un profond soupir et cacha son visage dans ses mains.

—Votre frère ne veut pas dire que M. le marquis n'a plus que quelques jours à vivre, reprit madame de Perny, voyant que sa fille pleurait, mais vous savez comme nous qu'il est condamné, que tout espoir est perdu...

—Mais c'est l'espoir qui me soutient, répliqua douloureusement la jeune femme, qu'est-ce que cela vous fait de me le laisser ?

—Certes, je vous le laisserais volontiers, votre espoir insensé, s'il ne vous rendait aveugle au point de ne pas voir ce qu'il convient de faire pour sauvegarder vos intérêts.

La marquise garda le silence.

—Votre mari vous a-t-il parlé de la visite que je lui ai faite hier ? demanda madame de Perny.

Non. Alors vous ignorez que je l'ai engagé à faire son testament.

—Vous avez eu ce courage !

—Il faut bien qu'on fasse pour vous ce que vous n'avez pas la volonté de faire.

—Que vous a répondu mon mari, ma mère ?

—Ce que vous auriez obtenu, vous, m'a été refusé à moi.

—Non, ma mère, je n'aurais pas mieux réussi que vous, et vous me donnez raison de ne pas avoir cédé à vos instances. Je dois tout à mon mari ; je le connais, s'il jugeait qu'il me doit davantage que ce qu'il m'a déjà donné, il n'attendrait pas qu'on le lui demande.

—Ce sont là des sentiments qui font leur effet dans le langage des poètes, répliqua madame de Perny d'un ton railleur ; dans la vie réelle, ils sont bêtes !

Mais, continua-t-elle, nous sommes là, heureusement, Sosthène et moi, pour nous occuper de vos intérêts.

—Nous ne tenons plus à ce que ton mari te fasse sa légataire universelle, ajouta M. de Perny.

—Oui, reprit la mère, nous avons trouvé un autre moyen de vous conserver la fortune de M. de Coulange.

—Et de te rendre héritière de la duchesse de Chesnel-Tanguy, dit Sosthène.

La marquise les regarda en ouvrant de grands yeux où se peignaient la surprise et l'anxiété.

—D'abord, ma fille, reprit madame de Perny, il faut bien vous pénétrer que dans deux, trois, quatre ou cinq mois au plus vous serez veuve.

—Mais tu resteras riche, ma sœur ; les petits-cousins du marquis de Coulange ne viendront pas te chasser de cet hôtel.

—Je ne comprends pas, balbutia la marquise.

—Ma fille, dit madame de Perny en enveloppant la jeune femme d'un regard étrange qui la fit frissonner, vous êtes beaucoup trop désintéressée ; si vous êtes sans ambition, si vous n'avez aucun souci de votre avenir, vous devez, —c'est là votre devoir,—songer à l'avenir des vôtres, vous savez les pertes d'argent que j'ai faites ; je n'ai plus qu'une rente viagère, qui ne me donne pas même de quoi vivre, et votre frère ne possède absolument rien. Plus que jamais, vous devez vous rappeler aujourd'hui que c'est à Sosthène que vous devez votre brillante position. Si ce n'est pour vous, ma fille, pour votre frère et pour moi, vous n'avez pas le droit de laisser échapper de vos mains une fortune qu'il vous est facile de conserver.

Comme Sosthène vient de vous le dire, il n'est plus nécessaire que M. de Coulange fasse un testament en votre faveur.

Maintenant, ma fille, continua-t-elle d'un ton plein d'autorité, écoutez bien ce que je vais vous dire.

La marquise se sentit saisie d'une angoisse terrible et se tourna vers son frère comme pour l'implorer. Mais elle rencontra un regard froid et perçant qui la toucha au cœur comme une brûlure. Elle comprit qu'elle n'avait pas plus à espérer de lui que de sa mère.

—Ma fille, reprit madame de Perny, dont la voix avait pris un accent singulier, vous allez être mère.

La marquise se dressa comme si elle eût été poussée par un ressort.

—Mère ! moi, moi ! s'écria-t-elle affolée.

La jeune femme retomba sur son siège, incapable de prononcer un mot. La surprise l'émotion, tous les sentiments qui s'agitaient en elle la rendaient muette.

Madame de Perny continua.

—Aujourd'hui même nous annoncerons cette heureuse nouvelle à M. de Coulange et demain nous la ferons connaître à nos amis.

La marquise fut prise d'un tremblement convulsif, mais elle retrouva subitement la parole pour protester.

—Mais cela n'est pas, ma mère ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 16 OCTOBRE 1897

SALTIMBANQUE !

TROISIÈME PARTIE

III

(Suite)

Et, sans un mot, elle se jeta contre la poitrine de son fiancé devant Dieu, sa jolie tête pâle penchée sur son épaule, et elle demeura ainsi pressée contre lui, en une longue étreinte muette, où leurs deux âmes désespérées se fondirent et communiquèrent en un rayonnant et ultime espoir.

—Vous, vous, fit-il, en se dégageant doucement, tandis que ses regards ne la quittaient pas.

—Pardonnez-moi, mon ami, de vous avoir troublé encore, mais je n'ai pas eu la force de passer par cette ville, sans vous revoir une fois au moins. . . la dernière fois, sans doute ?

En disant cela, Claire Delaroché, qu'il avait entraînée dans son cabinet, se laissa tomber sur un siège.

Elle paraissait brisée de fatigue, sa pâleur maladive s'était encore accentuée pendant le voyage ; de sa poitrine affaiblie sortait un souffle court, oppressé, qui soulevait péniblement son jeune buste. Ses mains amaigries, diaphanes, reposaient sur ses genoux.

Et toute son attitude révélait un accablement moral très profond, en même temps qu'une lassitude physique.

Georges la contemplait tristement, n'osant plus parler ; maintenant qu'elle était là, devant lui, il avait peur de la voir disparaître, s'évanouir comme un rêve.

Et dire que, tout à l'heure, il voulait mourir, quand elle était si près de lui !

Mais, à présent qu'elle était revenue, il voulait vivre, vivre pour elle, avec elle, pour la sauver. Cela, il le fallait absolument.

—Je ne croyais plus à rien, dit-il lentement, car je pensais bien vous avoir perdue pour toujours, mais puisque vous n'avez pas eu ce courage de vous enfermer à jamais, puisque votre amour est assez puissant pour vous avoir ramenée, ne partez plus ; restez, restez, je vous en prie.

De la tête seulement, elle fit un geste de dénégation empreint d'un tel découragement que le jeune docteur n'osa plus continuer.

—Claire, mon amour ! . . .

—A quoi bon ? fit-elle.

Ne vous ai-je pas dit, mon ami, qu'il m'était désormais impossible de m'unir à un honnête homme.

Ne suis-je pas la fille d'un voleur, d'un criminel peut-être ?

Allez, la honte rejallit sur moi tout entière. Je n'ai pas le droit d'aimer ; je ne dois pas être aimée. Ai-je seulement le droit d'exister ? . . .

A ces mots, Georges sentit son courage lui revenir.

—Qu'importe, s'écria-t-il, que vous soyez ou non la fille d'un criminel, si je vous aime. Qu'importe la société et ses préjugés sots, si je me sens assez fort pour tout braver ?

Depuis quand les enfants doivent-ils supporter les conséquences d'une faute commise par leurs parents ?

Non, Claire, non, il n'est pas possible que nous nous séparions maintenant. Je vous aime trop ardemment pour le permettre ; je sens bien que, vous partie, je ne pourrai vivre.

Mon cœur déchiré se refuse à souffrir davantage ; de par notre amour vous m'appartenez et je vous veux.

Oui, je vous veux, et s'il faut pour vous avoir, pour sentir votre cœur battre près du mien, s'il faut pour cela m'exiler, fuir ma patrie, l'Europe même, et bien ! je suis prêt, nous fuirons.

Dites, vous que j'ose appeler ma femme devant Dieu, voulez-vous à ce prix être à moi, voulez-vous fuir, partir avec moi ?

—Non, non, mon ami, je ne le puis, répliqua douloureusement, mais d'un accent ferme la malheureuse enfant.

Croyez-vous que loin d'ici, très loin même, je serai moins la fille de Merlin ; la distance efface-t-elle la honte ?

Croyez-vous que je pourrai sans trembler, sans rougir, recevoir vos serments, vos caresses. . . les serments et les caresses d'un honnête homme.

Non, non, je suis indigne de tout cela !

—Et moi, je vous crie que je vous aime, que je vous adore, et que je vous trouve la plus honnête et la plus digne entre toutes les femmes que je connais.

Je vous en supplie, Claire, consentez à me suivre !

—Impossible, impossible !

—Alors, si je meurs, c'est vous qui l'aurez voulu.

—Mourir ? s'écria Claire en se redressant brusquement, quoi, vous voulez mourir ?

Oh ! dites que c'est pour m'effrayer, n'est-ce pas ?

Elle continua sous l'empire d'une exaltation grandissante, la voix vibrante d'amour :

—Non, non, vous ne le ferez pas. . . Tu ne feras pas cela, Georges ; je ne le veux pas, entends-tu ?

Et comme ses regards venaient de tomber tout à tout sur le revolver qu'elle n'avait pas aperçu encore, elle eut une subito détente nerveuse.

Elle s'appuya, défaillante, au dossier d'un siège, et la voix brisée, les regards fixés à terre, elle murmura terrassée par l'évidence :

—Oui, peut-être cela vaut-il mieux ? . . .

—Ah ! vous voyez bien que vous me croyez, que vous ce comprenez ?

Il dit cela, et son désespoir revenant plus violent, il s'affaissa dans un fauteuil, laissant tout à coup s'échapper les larmes qu'il retenait à grand-peine.

Devant cette explosion de douleur, elle retrouva un peu d'énergie.

D'un pas lent, presque automatique, elle s'approcha, et lui prenant la tête à deux mains, elle le força ainsi de la regarder.

Puis elle parla doucement, d'un accent cependant empreint de résolution et aussi d'une certaine solennité.

—Oui, vous avez raison, mon ami, il faut mourir.

Mais puisque vous ne pouvez vivre sans moi, puisque de mon côté je ne puis vous appartenir légitimement, puisque enfin le ciel nous a refusé le droit d'être heureux, à quoi bon vivre l'un sans l'autre ?

Mourons ensemble, ami, voulez-vous ?

—Qu'il soit fait selon votre volonté, dit simplement Georges en se levant, et en se dirigeant vers la table sur laquelle gisait le revolver.

Quant à Claire, elle se mit à genoux, joignant les mains, et abîmée en un recueillement suprême, elle pria le divin juge.

Un silence solennel, effrayant, pesa dans cette pièce, où allaient mourir deux êtres jeunes qui n'avaient à la face des hommes qu'un seul tort, celui de s'adorer.

Calme, la physionomie comme illuminée par l'illusion de son sacrifice, Georges, debout, le revolver à la main, attendait que Claire eût fini de prier.

Mais à ce moment précis un coup de sonnette troubla le silence.

Tout entière à sa prière, Claire ne bougea point, mais le jeune docteur redressa la tête, inquiet, troublé.

Un second coup de sonnette plus impérieux le força de parler.

—Claire, demanda-t-il doucement, voulez-vous savoir ?

—Que nous importent maintenant les vivants ?

Il acquiesça de la tête, et lentement, en s'efforçant de ne faire aucun bruit, il arma son revolver.

La jeune fille se releva, vint s'appuyer à la cheminée. Elle était prête pour le suprême sacrifice

Mais il convient d'ouvrir ici une parenthèse pour dire qui venait ainsi troubler les derniers moments des malheureux jeunes gens.

On se souvient que Latouche, en sortant de chez les Merlin, s'était rendu au bureau télégraphique de Lyon, en compagnie de son ami Delâtre.

De là, il avait tout d'abord expédié une dépêche à M^e Bernard pour lui demander les numéros des titres composant la fortune de M^e de Serlay.

Le lendemain matin, il avait télégraphié à M. Dubois pour l'avertir et demander des instructions, enfin à Fil-d'Acier, à Vasset, pour le prier de se rendre à Paris et de se mettre à la disposition du juge d'instruction.

Au reçu de cette dépêche Fil-d'Acier n'hésita pas une minute. D'ailleurs il était heureux de s'arracher à l'obsession dont il était l'objet depuis quelque temps. Fuir le voisinage, dangereux pour son repos, de l'Américaine miss Edith, lui allait trop bien pour qu'il manquât cette occasion de s'y soustraire.

Il partit donc accompagné du fidèle Zanzibar, et se rendit tout droit rue de Boulogne, chez M. Dubois qui, d'ailleurs prévenu, l'attendait avec impatience.

L'entretien fut mystérieux et long, et quand Fil-d'Acier partit, vers six heures du soir, le châtimement des Merlin devait être assuré de par sa collaboration.

Il reçut en effet, pour mission première de passer chez le docteur Georges Montbréal qu'il devait informer verbalement de ce qui se passait, et pour le prier de se rendre au plus tôt chez son beau-père ; puis il emporta pour M. Latouche, qu'il devait aller retrouver à Lyon, un mandat d'amener en blanc, destiné à l'arrestation des Delaroché.

Ainsi l'honneur de hâter le dénouement lui revenait.

Mais en sortant de chez le juge d'instruction, et comme, tout entier à ses préoccupations, et à l'évidente satisfaction qu'il éprou-

vait, il allait se diriger sur Passy, Zanzibar, d'un mot le rappela au sentiment de la réalité.

—Dis donc, fit-il très simplement, moi, très faim ?

—Ah ! c'est juste, mon vieux Zanzi, dans ma précipitation j'allais oublier l'indispensable. Tu as bien fait de me le rappeler.

Et, comme ils approchaient de la place Clichy, Fil-d'Acier qui sentait dans ses poches l'ample provision de louis que lui avait donnée le juge d'instruction, se dirigea vers un restaurant.

—Mon vieux Cirage, fit-il joyeux, nous allons dîner comme des princes, c'est bien notre tour, hein ?

Et comme le nègre hésitait devant l'apparence somptueuse de l'établissement, il le poussa à l'intérieur en ajoutant :

—Va donc, animal, on te prendra pour un prince du Congo !

Trois minutes plus tard, ils étaient à table, et dévoraient à belles dents un excellent repas, arrosé de vieux bourgogne ; Zanzibar était radieux ; sa bouche s'entr'ouvrait en un large sourire qui mettait dans sa face noire la double raie nacrée de ses dents éblouissantes.

Cependant Fil-d'Acier ne perdait pas de vue sa mission, et comme il voulait prendre l'espress de Lyon le soir même, il abrégea les délices de son noir compagnon.

Le café fut rapidement pris et ils se dirigèrent vers Passy. C'est Fil-d'Acier qui vint sonner à la porte du jeune docteur, au moment où celui-ci dans son désespoir allait tuer Claire et mourir ensuite.

Etonné de ne point recevoir de réponse, l'ex-moniteur de gymnastique, qui n'avait pas été sans remarquer qu'une des fenêtres du premier étage était éclairée, redescendit très vite, et inquiet, vint retrouver Zanzibar.

—Eh bien ! quoi, docteur pas là ? demanda le nègre à voix basse.

—Je crois que si, mais on ne répond pas, je n'entends aucun bruit, et cela ne me semble pas naturel. On dirait qu'il y a un malheur dans l'air.

Alors, avec sa décision habituelle, et mû, en effet, par un sinistre pressentiment qu'il n'avait pu ni définir ni expliquer, il reprit d'une voix basse et brève :

—Allons, vieux, mets-toi contre le mur, et prête moi tes épaules ; vite !

En deux secondes, l'agile Fil-d'Acier se trouva à la hauteur de la fenêtre éclairée.

Le spectacle qu'il vit le secoua d'un frisson d'épouvante.

Georges Montbréal, aux genoux de Claire, venait de baisser ses mains avec transport ; puis il s'était relevé, et se détournant une minute, venait de s'assurer que son revolver était bien armé.

Ensuite, il se plaça droit en face de la jeune fille, et lentement, sans trembler, il leva le bras qui tenait l'arme.

Mais il n'eut pas le temps d'exécuter son sinistre projet.

La fenêtre brisée s'ouvrit tout à coup sous une violente poussée qui fit voler les vitres en éclats, un homme bondit dans la chambre.

Claire, effrayée, poussa un cri déchirant et tomba de tout son long, évanouie.

Quand au docteur, la stupéfaction qu'il éprouva fut si grande qu'il laissa tomber son arme sur le tapis et dut s'appuyer à un meuble.

Fil-d'Acier, qui venait de surgir ainsi, se précipita, ramassa le revolver, et par la fenêtre ouverte, le lança dans le jardin.

Une détonation retentit, l'arme heurtant une branche au passage était partie seule.

Une voix gutturale cria d'en bas :

—Eh ! là haut, attention, moi toujours là !

—Aie pas peur ! riposta Fil-d'Acier.

Puis il revint vers le docteur, et pâle, les regards sévères, il dit, scandant chaque mot :

—Monsieur, vous alliez commettre un crime !

—Pardon, mon ami, mais nous voulons mourir tous deux.

—Je vous répète que vous alliez commettre un crime.

Nul être humain n'a le droit, même au nom d'un amour si ardent, si malheureux qu'il soit, d'arracher la vie à son semblable.

Vous tuer, c'était déjà lâche, tuer une femme l'était plus encore.

Que diable, monsieur, un homme digne de ce nom doit avoir la force de souffrir !

Il doit même être capable de souffrir pour deux.

Ces mâles paroles, dites sans emphase, produisirent sur Georges Montbréal l'effet d'un réactif violent ; il releva la tête, et sans colère, répliqua :

—Vous avez raison, j'étais fou... mais si vous saviez ?...

—Je sais tout. J'en sais même beaucoup plus long que vous ; et cependant je n'oserais pas m'ériger en justicier.

Mais, Dieu merci, je suis arrivé à temps.

—C'est vrai, merci.

Et, loyalement, le docteur tendit la main à l'ex-saltimbanque.

Et comme il s'aperçut que Claire demeurait évanouie, il reprit, la montrant à son sauveur :

—Portons-la dans ma chambre, voulez-vous !

Fil-d'Acier acquiesça d'un signe de tête, et tous deux soulevèrent

la jeune fille qu'ils transportèrent avec précaution jusque sur le lit du docteur.

Celui-ci lui fit respirer des sels, et lorsqu'elle fut revenue à elle le praticien, redoutant les complications qui pourraient résulter des terribles émotions qu'elle avait subies, lui appliqua des compresses sur le front et lui ordonna le repos absolu.

Il revint après cela dans son cabinet de travail, suivi de Fil-d'Acier, et tous deux s'assirent.

L'ex-sergent de chasseurs, dont la colère, ou plutôt l'indignation, s'était calmée, présenta d'abord quelques excuses au docteur sur la rudesse du langage qu'il lui avait tenu quelques minutes auparavant. Après quoi, il le mit au courant des événements qui s'étaient produits au sujet des Delaroche, ensuite il s'acquitta de la commission dont M. Dubois l'avait chargé.

Enfin il se retira, fort de la promesse du docteur de ne plus attendre à ses jours, et, suivi de Zanzibar, se rendit à la gare de Lyon.

Une demi-heure plus tard, les deux compagnons montaient dans l'express de dix heures.

Quant Georges Montbréal se trouva seul, ces terribles pensées le ressaisirent.

Ce qu'il venait d'entendre touchant la culpabilité des pseudo-Delaroche l'atterra. Il n'en pouvait plus douter maintenant, Claire était la fille de deux misérables... deux criminels peut-être ?

Et quels criminels, les assassins de sa propre sœur à lui.

Donc tout espoir de s'unir jamais à la fille de ces gens lui était refusé.

Ses pensées de suicide, un instant écartées, lui revinrent comme une hantise, mais Claire était sous son toit ; puis il avait promis de vivre à Fil-d'Acier,

Qu'allait-il faire ?

IV

Fil-d'Acier, retardé par son passage à Paris, n'arriva à Lyon que le surlendemain, encore bouleversé par la scène tragique à laquelle il avait assisté et qu'il avait si heureusement interrompue.

Il réfléchissait profondément à tout cela. Ce sentiment mystérieux qui poussait les êtres l'un vers l'autre était donc si puissant qu'il pouvait conduire jusqu'à la mort ?

Cette vision de passion terrible, sautant de désespoir dans l'inconnu, avait ébranlé tout son être jusqu'en ses profondeurs intimes.

Depuis longtemps déjà, ce sentiment qui couvait en lui, d'abord obscur et inavoué, maintenant hautain et volontaire, avait opéré sur son caractère des changements progressifs.

Il se sentait rempli de pensées qu'il n'avait pas connues auparavant. Des aspirations nouvelles le travaillaient ; il sentait l'horizon de ses idées s'élargir, sa nature s'affiner.

Bien qu'il mesurât toute la distance qui le séparait du monde auquel appartenait l'Américaine, il subissait l'attraction des supériorités sociales où vivait la jeune fille, et d'instinct, cherchait à s'en rapprocher.

Son esprit, d'ailleurs, était de ceux qui ont le sens du mieux, qui sont aptes au progrès et se développent rapidement, si le milieu ou l'occasion s'y prêtent.

Déjà, pendant ses années de service militaire, il avait cherché à compléter ses études rudimentaires par des lectures substantielles ; de nouvelles idées lui étaient venues, et ses chefs, remarquant sa bonne volonté, étaient persuadés qu'il était destiné à sortir du rang.

Il était donc plongé dans un monde de réflexions de toutes sortes, où il mêlait des coins de son propre cœur à l'aventure de Georges Montbréal, quand il descendit sur le quai de la gare Lyon-Ferrache.

Il avait prévenu M. Latouche de son arrivée et s'attendait à le trouver à la sortie.

Il venait à peine de donner son billet et s'engageait dans la double haie du public qui se presse à l'arrivée des voyageurs quand il tressaillit, frappé soudain d'un coup en plein cœur.

Sous un chapeau de paille noire, fortement projeté en avant, deux yeux qu'il connaissait bien brillaient à deux pas dans l'ombre : une torsade blonde luisait au bas de la nuque.

—Miss Edith ! s'écria Fil-d'Acier stupéfait et pâissant.

—Oui, en personne, répondit la jeune fille amusée de son effarement. Vous ne vous attendiez pas à ce vis-à-vis ?

—Non... je... en effet... Mais comment ?...

—Oh ! c'est bien simple, monsieur Pierre, et nous vous expliquerons cela tout à l'heure.

Sortons d'abord de cette gare, et serrez la main de M. Latouche qui vous la tend depuis trois minutes.

—Pardon, monsieur, fit le pauvre garçon en se tournant vivement.

Mais ce fut un nouvel effarement, car il ne vit qu'un vieillard à large barbe blanche en éventail, des lunettes bleues posées sur le nez ; l'air d'un vieux savant confit dans les bibliothèques.

Il regarda miss Edith qui se mordit les lèvres pour ne pas éclater.

—Je comprends trop votre étonnement pour vous en vouloir, fit

doucement le vieillard. On serait distrait à moins, monsieur Pierre.

En disant ces mots, il souleva un peu ses lunettes, Fil-d'Acier reconnut le regard fin et piquant du policier, et tout en riant, lui étreignit cordialement la main.

Quelques minutes plus tard, il étaient dans l'appartement occupé par M. Latouche, rue de la République.

—Mais, j'y pense, dit l'ex-policier, ne m'avez-vous pas annoncé Zanzibar ?

—En effet ; seulement j'avais deux commissions à faire à Paris, et comme le temps me manquait, je l'en ai chargé ; il sera, sans doute, ici demain soir.

—Bien. Cela ne soulève aucune difficulté, quoique nous en aurons peut-être besoin.

—Que projetez-vous donc ?

—Je vous dirai cela tout à l'heure.

—Vous avez donc retrouvé les Delaroche ?

—Oui, et j'ai fait mieux, je suis devenu leur ami.

—Allons donc !

—Ai-je l'air de plaisanter ?

—Ils demeurent donc ici ?

—Oui, dans un village très proche, à la Mulatière.

—Les misérables !... Mais, pardon, reprit Fil-d'Acier dont on n'avait pas encore satisfait la curiosité sur un point qui l'intéressait particulièrement, pourrais-je savoir sans indiscrétion, miss Edith, comment il se fait que je vous retrouve ici ?

—Je ne vous ferai pas languir, mon ami, répliqua la jeune fille en souriant.

Vous aviez reçu une dépêche à Vasset, venant de M. Latouche.

—Oui.

—Cette dépêche, vous l'aviez laissée sur une table en parlant ; or, je suis allée chez vous quelque heures après, le télégramme m'est tombé sous les yeux ; vous devinez le reste !

—Parfaitement.

—Dites-moi, interrompit M. Latouche, le voyage a dû vous creuser l'estomac : si nous nous mettions à table ?

—Avec plaisir, je meurs de faim. Vous me raconterez pendant le dîner toutes vos aventures.

La table était servie dans une pièce voisine, il s'y installèrent, et le policier commença le récit détaillé des événements que nos lecteurs connaissent.

Fil-d'Acier, de son côté, leur raconta la scène de Paris à laquelle il avait assisté, l'arrivée de Claire chez Georges et le désespoir des jeunes gens.

—Je m'étais douté qu'elle allait retrouver Georges, quand je l'ai rencontrée courant vers la gare, dit M. Latouche.

Ils entamaient le dessert quand un coup de sonnette se fit entendre. Presque aussitôt la femme de ménage parut, une lettre à la main.

—Tiens, fit M. Latouche, justement c'est de la commère dont nous parlons.

Il ouvrit et lut :

« Monsieur Duchemin,

—Ce nom est celui sous lequel je suis connu d'eux, dit-il pour l'édification de Fil-d'Acier.

« Nous venons de lire dans le journal que les actions de la Banque de crédit général avaient atteint le cours de 450 francs.

« Dans ces conditions, notre ordre de vente doit être exécuté et nous serions bien aises d'en recevoir l'avis.

« Sitôt qu'il vous sera adressé, nous comptons que vous voudrez bien nous le faire parvenir ; ou ce qui nous serait le plus agréable, c'est que vous l'apportiez vous-même à la Mulatière.

« Recevez mes sincères salutations.

« Femme CHARDIN. »

—Que signifie ce nom ? demanda Fil-d'Acier décontenancé.

—Vous ne saisissez pas ?... C'est le nouveau nom sous lequel il se cache ici.

—Ah ! c'est juste ; alors nous marchons en pleine machination ?

—Comme vous voyez. Et voilà un rendez-vous qui arrange bien mes petites affaires, ajouta l'ex-policier en se frottant les mains.

Allons, monsieur Pierre, un verre de bordeaux ?

—Et à la réussite du plan concerté, fit miss Edith.

—Mais vous ne l'avez pas encore développé ? remarqua Fil-d'Acier.

—J'y arrive, écoutez, répliqua M. Latouche en repoussant sans façon ses coudes sur la table, dans l'attitude d'un homme qui se réjouit à la pensée de développer un sujet intéressant.

Ici nous abandonnons un instant les personnages ci-dessus pour nous reporter un peu en arrière.

Latouche, comme on l'a vu, avait su capter la confiance des Delaroche.

Ses allures de vieux bonhomme, son air de professeur un peu excentrique n'avaient inspiré aucune méfiance à Mme Delaroche, pourtant toujours sur la défensive.

Il faut dire que l'ex-policier, se rappelant ses belles années d'autrefois, s'était senti ressaisi d'une juvénile ardeur ; aussi avait-il composé son personnage avec l'art d'un grand comédien.

Tout y était, les mains tremblantes, la voix quinteuse, le dos voûté, la tabatière et le grand mouchoir en foulard rouge dans lequel il feignait de cracher après des accès de toux, provoqués par un asthme indéracinable.

Il portait toujours quelques bouquins ballottant dans les poches de son vaste pardessus, et paraissait jouir d'une érudition prodigieuse, ce qui lui permettait de se lancer dans les déductions les plus profondes sur le premier sujet venu.

Avec un sens très juste de la psychologie des simples, M. Latouche s'était dit que l'instruction devait surtout en imposer à M. Delaroche par le prestige qu'elle exerce sur tous les esprits inférieurs. Et les événements n'avaient pas tardé à lui donner raison.

M. Delaroche ressentait pour lui une réelle admiration, il se sentait complètement dominé en sa présence.

Me Delaroche, d'abord plus rebelle à subir l'ascendant, avait suivi à son tour, le savant ayant traité certaines questions financières avec une hauteur et une sûreté de vues vraiment surprenantes à ses yeux.

—Ce diable d'homme, on dirait qu'il voit dans notre coffre-fort, disait-elle un soir à son mari.

Encore des valeurs dont il faudrait probablement nous défaire.

—Oh ! c'est un homme joliment fort ! répliqua Delaroche. Je n'ai jamais rencontré une tête pareille.

—Cela ne prouverait rien, car toi, mon pauvre ami, il ne faut pas grand'chose pour t'étonner.

—Je le sais, madame Delaroche ; mais je ne suis pas le seul à être de cet avis. Il y a des gens plus compétents que moi qui disent la même chose.

Ainsi, tiens, à la brasserie, ce M. Delâtre, un homme très bien, dont je te parle quelquefois, m'a souvent répété que M. Duchemin possède des secrets extraordinaires, et qu'il se passe dans son laboratoire des choses surprenantes ; des apparitions, des voix qui sortent des murs, etc., etc. . .

(On se rappelle que ce Delâtre dont parlait si ingénûment Delaroche était le chef de la sûreté de Lyon, ami de M. Latouche).

—Allons donc, fit Mme Delaroche, tout ça n'est-ce pas des histoires à dormir debout.

—Tant que tu voudras, il m'a cité des faits et des dates, même j'en ai été presque malade ce jour-là, te rappelles-tu ?

—Je crois bien ; il suffit d'un conte de vieille femme maintenant pour te mettre la cervelle à l'envers.

—Je te répète que M. Frédéric a assisté à des expériences... Je sais bien que cela me fait du mal, car ma pauvre caboche n'est pas bien solide, mais je ne peux pas faire autrement que de lui demander des détails, des explications.

—Tiens, tu n'es qu'un imbécile... Lui en as-tu parlé à M. Duchemin... à lui-même... de ses phénomènes ?

Mme Delaroche prononçait ces mots d'un air dédaigneux ; pourtant, au fond, elle aussi se sentait hantée d'une curiosité qu'avaient éveillée certaines phrases équivoques de l'ex-policier.

—J'ai essayé deux ou trois fois d'entamer la conversation avec lui là-dessus, mais ça n'est pas commode.

Comme souvent, au café, il pose sur la table des livres qu'il a dans sa poche, je me suis permis plusieurs fois de les prendre et de jeter un coup d'œil sur les titres.

Toujours des mots impossibles, que je ne comprends pas, avec des signes, des dessins en rouge, des cercles, des triangles, comme on représente les livres de sorciers.

On dirait que ça me brûle les mains de toucher ces bouquins ; et puis il me les retire vite ; en me disant avec ce sourire mystérieux qui lui est particulier :

—Il ne faut pas toucher ça, monsieur Chardin. Il y a là de quoi faire sauter Lyon tout entier.

—Oh ! des phrases en l'air.

—Peut-être, mais il a une façon de vous le dire qui fait froid dans le dos.

—C'est un fou !

—Un fou ? Si tu voyais devant tes yeux, là, comme nous sommes maintenant, les objets bouger, le mur trembler, le piano jouer tout seul, qu'est-ce que tu dirais ?

—Ce n'est pas possible.

—Je disais comme toi, mais ce diable d'homme me l'a affirmé d'un tel ton que maintenant je doute.

D'ailleurs, il a ajouté qu'en venant ici, un de ces soirs, il consentirait à faire une petite expérience, afin de me convaincre une fois pour toutes.

—Alors, il nous fera ici un de ses escamotages ?

—Oui, ça te déplaît ?

—Non ; moi, d'abord, quand même je verrais de mes yeux, je ne croirais pas.

—Tu feras comme tu voudras, fit Delaroche que cette longue causerie avait fatigué, et qui sentait venir le sommeil.

Il s'endormit vite, tandis que sa femme, les yeux grands ouverts, un coude sur l'oreiller, demeurait pensive, et plus troublée qu'elle n'avait voulu le laisser paraître.

Comme on le voit par cette conversation, M. Latouche avait pris, peu à peu, par une série de stratagèmes machiavéliques, une place considérable dans les préoccupations du ménage Delaroche.

Il avait été forcé d'agir ainsi, car M. Dubois, avec qui il avait eu une longue conférence, répugnait absolument à une arrestation immédiate, bien que les présomptions fussent des plus graves.

Homme de scrupules avant tout, il ne voulait user de son droit que devant une certitude. Et puis il songeait à sa fille. Dans l'ignorance où il était à son sujet, pouvait-il l'exposer à un scandale ?

Tout semblait condamner les gens de Passy, mais il hésitait, craignant qu'une imprudence ne compromît son enfant.

—Tâchez de les faire avouer, tout est là, avait-il dit à M. Latouche, en le reconduisant jusqu'au seuil de sa porte.

—C'est votre dernier mot ?

—Oui, à moins que je ne trouve un cadavre.

—Bien, avait répondu l'ex-policier, pliant devant l'autorité et la hiérarchie, et bien que brûlant de cueillir ceux qu'il appelait des assassins, avec un mandat d'amener immédiat, il s'était résigné à commencer les travaux patients d'une investigation en règle.

C'est ainsi qu'il avait eu recours aux singuliers expédients dont il vient d'être question dans la conversation des misérables époux.

Son ingéniosité ne l'avait pas trop mal servi, et, l'impression produite avait été profonde.

Il s'agissait maintenant de redoubler de prudence, de continuer à faire planer sur l'imagination de Delaroche une mystérieuse inquiétude, puis, le moment venu, et sagement préparé, de frapper un coup foudroyant.

Le départ de Claire avait failli, un moment, faire échouer ses savantes combinaisons.

La scène dans laquelle la malheureuse jeune fille avait acculé ses parents forcés de lui avouer leur crime, les avait profondément ébranlés.

Puis, brusquement après, avait eu le départ, ou plutôt la fuite de Claire.

Malgré le ton formel dont elle leur avait signifié sa résolution d'entrer au couvent, ils ne croyaient pas à une décision sitôt exécutée.

Et, le lendemain, quand en entrant dans la chambre de sa fille, Mme Delaroche avait aperçu le lit intact, les tiroirs de la commode encore béants, trahissant la précipitation d'un départ fébrile, elle avait failli se trouver mal. Pendant quelques minutes elle s'était sentie étranglée, comme paralysée.

Non, ce n'était pas possible, sa Claire, son trésor, son idole, son adoration de toute la vie, sa Claire pour laquelle elle était allée jusqu'au crime, partie ainsi... disparue... perdue !

Et il lui semblait que des bourdonnements d'eau envahissaient sa tête qui grossissait toujours, et qu'elle allait devenir folle.

Mais il n'y avait pas moyen de douter ; une lettre était là, quelques phrases griffonnées rapidement. Elle se jeta sur le papier.

“ Mon père, ma mère,

“ Les épouvantables événements auxquels je suis mêlée et que j'avais en partie devinés depuis des mois, m'ont brisé le cœur et l'âme.

“ Il est des épreuves qui sont au-dessus des forces humaines. Celle que dans votre affection monstrueuse, vous m'avez infligée est de celle-là.

“ Un seul refuge me reste, Dieu. C'est à lui que je vais, avec l'espoir que mes larmes et mes prières toucheront peut-être sa justice, solliciteront sa miséricorde.

“ Adieu, mon père... adieu, ma mère ; et pour toujours !

“ CLAIRE. ”

Quant elle eut parcouru ce billet, terrible dans sa résignation sombre, la mère, haletante et déchirée, poussa un cri sauvage et s'abîma sur le lit.

Delaroche, qui était en bas, accourut au bruit.

D'un regard, il comprit, et ce fut comme un coup de marteau qu'on lui aurait asséné en plein crâne. Il s'éroula sur une chaise, et resta là, inerte, les bras pendants.

Deux heures se passèrent ainsi, sans qu'ils échangeassent un mot, enfoncés dans un désespoir morne.

Puis Mme Delaroche, travaillée par une fièvre violente, dut se mettre au lit, et Delaroche dut courir chercher un médecin.

Pendant deux jours, l'état de la malade inspira de graves inquiétudes, mais son tempérament de femme nerveuse triompha. Le troisième jour, M. Latouche vint les voir ; il avait à leur parler d'une vente de valeurs dont ils l'avaient chargé.

Comme on l'a vu, il avait rencontré Claire dans le bureau télé-

graphique, et il se doutait de l'intérieur bouleversé qu'il allait trouver.

Il feignit naturellement la plus grande surprise et se répandit en condoléances, tout en se réjouissant intérieurement.

Depuis deux jours, il était sur des épines, craignant que, dans le premier moment de douleur, les parents ne se jetassent en chemin de fer pour essayer de rattrapper la fugitive, ce qui eût ruiné ses projets.

La courte fièvre de Mme Delaroche l'avait servi à souhait, en brisant chez elle le premier élan.

—Et vous, dit-elle d'une voix anxieuse, vous, monsieur Duchemin, un savant, un homme au courant des lois, du Code, croyez-vous qu'il n'y ait rien à faire ?

—Absolument rien, hélas ! chère madame.

—Alors, elle a le droit de s'enterrer dans un couvent, et nous ne pouvons rien empêcher ?

—Mlle Claire est majeure, vous me l'avez dit ; dans ce cas, toute liberté lui est laissée.

—Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ne plus la voir jamais, jamais !... Ne pas savoir où elle est ; c'est affreux, horrible.

Elle avait des hoquets de sanglots qui la brisaient. M. Latouche devant cette souffrance saignante était partagé entre deux sentiments. Il ne pouvait refuser une certaine pitié à la mère désespérée ; et, d'un autre côté, le policier, toujours présent, frémissait en lui. Il se penchait, haletant, car il s'attendait à ce que de cette explosion de douleur, quelque phrase jaillît, quelque mot imprudent échappât à la misérable, trahissant son terrible secret. Mais il n'en fut rien ; Mme Delaroche conserva sa présence d'esprit sur ce terrain.

M. Latouche se retira, satisfait après tout, car par ses conseils, il avait réussi à retenir les Delaroche à Lyon.

Néanmoins, il sentait qu'il était temps d'agir, qu'il ne les tenait plus en main, et qu'il fallait coûte que coûte brusquer la situation.

L'opération financière en cours lui avait permis de revenir depuis, et de conserver un pied dans la maison.

C'est dans ces idées, et prévoyant qu'il lui faudrait mettre sous peu son projet à exécution, qu'il avait télégraphié à Fil-d'Acier.

Par un ricochet de circonstances bizarres, miss Edith avait devancé le jeune homme et deux jours avant lui, elle tombait chez M. Latouche, absolument ébahi.

La connaissance avait été bientôt faite, l'Américaine sachant parfaitement se débrouiller dans cet imbroglio qu'elle connaissait à fond.

Puis son caractère hardi, primesautier, avait vivement séduit le policier, à qui une idée soudaine était venue de l'employer dans son plan.

En creusant cette idée, il l'avait trouvée excellente, et en avait parlé franchement à miss Edith. Celle-ci, loin de s'effaroucher, avait souri de l'aventure et avait promis son concours, c'était à ce point qu'ils en étaient quand Fil-d'Acier débarqua à Lyon, et c'était du projet formé qu'il s'attarda à causer à table où nous les avons laissés.

Le lendemain Zanzibar arriva comme l'avait annoncé Fil-d'Acier.

—Bien, dit M. Latouche, à qui le sergent présentait le nègre ; maintenant que nous voici au complet, le moment est venu d'agir. Avec la lettre que j'ai reçue hier, cela tombe à merveille.

—En effet, répondit miss Edith, et ça serait ?

—Pour ce soir, mes amis.

Il jeta, en disant cela, un regard circulaire de chef inspectant sa troupe, murmurant à part lui :

—Il faut que je les monte un peu ; ce soir on dîna au bourgogne.

Le reste de la journée fut employé à divers préparatifs. Fil-d'Acier avait été chargé de surveiller la Mulatière et d'en rapporter les allées et venues à M. Latouche. Il revint vers cinq heures. Tout était normal, la maison avait son air morne et silencieux de tout les jours.

On dina aussitôt, et à sept heures, le policier se leva, et passa dans la pièce voisine.

Il en ressortit métamorphosé, avec la houppelande, le grand chapeau douteux et la barbe blanche du vieux savant.

—Adieu, mes amis, dit-il en leur tendant les mains.

Ainsi, c'est bien convenu, à neuf heures et demie à la petite porte du jardin. Vous entrerez avec la clef que voici.

—C'est entendu, comptez sur nous, firent ensemble miss Edith et Fil-d'Acier.

Et M. Latouche partit pour la Mulatière où il arriva vers huit heures environ.

Après l'échange banal des premières phrases, l'ex-policier aborda la question financière.

—Vous avez bien fait de vendre vos valeurs espagnoles, dit-il, car elles sont encore retombées.

—Oui, fit Mme Delaroche, je ne suis pas fâchée d'un être débarassée, je craignais toujours un krach.

—Vous les aviez depuis longtemps ? fit M. Latouche, sachant qu'il allait embarrasser les misérables par cette simple question.

—Mon Dieu, je ne sais plus au juste... trois ans... quatre ans... N'est-ce pas, Delaroche ?

—Oui, oui, balbutia celui-ci troublé.

—Et combien les aviez-vous achetées ?

—Trois cents francs à peu près.

—Vous faites erreur, probablement ; car à cette époque elles ne sont jamais descendues au-dessous de quatre cents francs.

—Oui... effectivement je confondais...

Oh ! vous savez, on perd de vue ces détails-là !

—Je comprends.

En disant cela, M. Latouche passa la main sur son front, comme s'il avait chaud.

—Seriez-vous incommodé ? demanda Mme Delaroche.

—Ce n'est rien, un peu de migraine, j'ai beaucoup travaillé aujourd'hui.

—Toujours dans vos diables de livres ? fit Delaroche en regardant sa femme.

—Que voulez-vous, c'est mon plaisir.

Tout en répondant, le policier plongea la main dans sa poche et retira une petite boîte en forme de losange qu'il ouvrit avec soin. Elle contenait une poudre grisâtre assez semblable à la mine de plomb.

—Que prenez-vous là ?

—Un remède souverain contre les maux de tête. J'en ai trouvé la recette perdue depuis deux siècles chez un vieux cabaliste, Van Benezius.

—Et, vous vous en trouvez bien ?

—C'est-à-dire qu'une pincée comme celle-ci chasse la migraine et les névralgies cérébrales les plus tenaces.

En disant cela, M. Latouche aspira la poudre placée sur le revers de son pouce et referma la boîte.

—Vous êtes un homme bien curieux, monsieur Duchemin, fit Delaroche. Nous en causions l'autre jour avec ma femme qui, elle, ne veut entendre parler de rien et reste obstinément incrédule. Elle prétendait que tous ces phénomènes que vous me racontez ne sont autre chose que de la prestidigitation.

—Mme Chardin est libre de croire ce qu'elle veut, fit le pseudo-savant d'un air grave ; puis, s'animant tout d'un coup, et se soulevant de sa chaise, il ajouta : d'ailleurs, l'occultisme se soucie peu de l'opinion des femmes.

Puis avec une grande abondance d'élocution, piquée çà et là de termes bizarres, il se mit à parler de ses expériences, des résultats surprenants qu'il obtenait, affirmant qu'il imprimait, même aux objets matériels et inertes, une force de volonté due à des émissions de fluide pratiquées suivant les rites secrets.

—L'homme qui, dans son laboratoire, assiste aux manifestations extraordinaires de la vie surnaturelle, l'homme qui parle avec l'autre monde, qui voit à travers le temps, l'espace, qui commande aux esprits et peut lever d'un geste les mystères de la mort, cet homme-là s'occupe fort peu de ce que pense de lui un public ignorant et vain.

En développant cette longue phrase, d'un ton emphatique, le savant s'était comme transformé, et le doigt levé d'un air inspiré, il demeurait immobile, comme s'il écoutait, dans le silence, des choses inexprimables.

Les Delaroche se taisaient, dominés et saisis par cette attitude. La curiosité frémissante du grand inconnu s'emparait d'eux, ils regardaient inquiets.

—Qu'avez-vous donc ? demanda Mme Delaroche, en essayant de donner un peu de fermeté à sa voix que l'émotion faisait trembler. On dirait que vous écoutez ?

—J'écoute, en effet, reprit le faux savant, et c'est étrange...

—Quoi donc ?

—Il y a des "Influences" qui rôlent autour de cette maison... Je les entends... elles viennent... je les entends, vous dis-je !

D'un geste impérieux il vint appuyer fortement sa main sur les vitres de la fenêtre, après y avoir dessiné un signe cabalistique.

—Oui... je ne me trompe pas... les esprits sont là contre cette fenêtre... la maison est hantée... il y a ici l'âme d'un trépassé.

Delaroche s'était dressé, hagard, il frissonnait ; sa femme restait assise, mais sa pâleur, ses lèvres serrées indiquaient assez son émotion.

La pendule sonna neuf heures et demie.

—Je descends, dit M. Latouche ; il se passe ici quelque chose d'anormal. Sommes-nous loin du cimetière ?

—Non, à cinq cents mètres environ.

—C'est peut-être cela, je vais voir.

Aussitôt l'ex-policier sortit pour se rendre au jardin.

Il y trouva Fil-d'Acier et miss Edith cachés dans un fourré : Zanzibar se tenait accoté à un arbre près de l'entrée.

—Bien, mes amis, fit à voix basse M. Latouche, tout marche bien.

Tenez, Fil-d'Acier, mettez-vous près de ce mur et commencez.

Le sergent devenu saltimbanque avait appris, entre autres talents gagnés chez les Marckesy, la ventriloquie pour laquelle, d'ailleurs, il avait des aptitudes spéciales.

Il commença d'émettre une suite de plaintes lentes et lugubres qui semblaient sortir de la muraille.

—Parfait ! dit M. Latouche qui rentra dans la maison.

A son entrée, les Delaroche se précipitèrent vers lui.

—Écoutez, dirent-ils en le saisissant chacun par un bras... Nous aussi, nous entendons !...

Dans un silence profond, l'appel sinistre se fit entendre, cette fois plus rapproché, semblant sortir du plancher.

—Oh ! c'est affreux... horrible ! fit Delaroche dont les yeux exprimaient un insurmontable effroi.

—Faites cesser cela, je vous en supplie, cria Mme Delaroche, devenue livide.

—Je n'y puis rien, répliqua l'ex-policier, je n'ai pas ici le livre de conjuration ; ils sont les plus forts.

—Mais pourquoi viennent-ils ici ce soir ?

—Ceci est le secret des ténèbres... Je vous l'ai dit... il y a une âme de trépassé qui s'acharne. A ce moment, la voix sembla hurler dans les lambris, pitoyable comme le râle d'un étouffé.

—Oh ! sortons, sortons ! cria Delaroche hors de lui... Je ne peux plus rester... C'est horrible !

Et il se précipita dans l'ombre du jardin.

Mais, à ce moment, une voix qui sortait de terre lui cria :

—Arrête !

Il s'arrêta cloué d'épouvante tandis que sa femme et M. Latouche le rejoignaient.

Alors le faux savant fit trois pas dans le jardin, et d'une voix d'incantation fatale et vibrante, il prononça cette phrase :

—Qui que tu sois, âme immortelle qui rôdes alentour de cette maison et sembles implorer justice... qui que tu sois, toi qui râles comme une assassinée en quête de ses assassins, je t'ordonne, au nom des puissances de la Nuit et des Terribles Mystères, je t'ordonne d'apparaître.

—Non ! non ! cria Delaroche éperdu.

Mais il était trop tard.

Au bout de l'allée, dans un bruit de soupirs et de gémissements, une forme blanche venait de surgir.

Lentement, elle s'avavançait enveloppée d'un linceul qui traînait loin derrière elle.

Delaroche, fou d'horreur, les yeux dilatés, regardait.

C'était effrayant ; le fantôme s'avavançait vers lui, le désignant de son bras tendu.

En même temps une voix souterraine cria par trois fois :

—Merlin !... Merlin !... Merlin !...

Delaroche eut un vertige d'épouvante, et sans savoir, tendit les bras en avant comme pour repousser l'apparition : puis brusquement il fit un bond pour fuir.

Mais comme il se retournait, une étreinte dans l'ombre le cloua sur place, le maintint frémissant, décomposé.

Le fantôme s'était rapproché ; il avança le bras vers Delaroche.

—Réponds, dit-il, d'une voix de femme douce et lointaine, je suis Marguerite de Serlay... N'es-tu pas Merlin, mon assassin ?

Alors une convulsion souleva le misérable qui, toujours maintenu, se mit à hurler :

—Oui, c'est moi !... c'est moi qui t'ai étranglée ! Oui, j'avoue... Ne me touche pas !... ne me regarde pas !... Pitié... Pitié !...

Oh ! la mort, c'est atroce... Tiens ! je crie mon crime... là, à genoux... Dans le jardin... la nuit, l'orage... Ma femme t'a mise dans un drap... C'est moi... c'est moi... mais à cause d'elle... Ah ! Ah !

Et il se rejeta en arrière dans une crise d'horreur.

L'épreuve était faite. Déjà Zanzibar l'avait saisi, lui liait les bras. D'un coup de genoux, il le ploya, le coucha sur la terre et le rendit impuissant en le ligottant de la tête aux pieds.

Pendant cette scène rapide, Mme Delaroche, d'abord terrifiée cherchait à recouvrer un peu de sang-froid, et s'écriait en saisissant le bras du savant :

—C'est faux, vous savez... Il est fou !

Mais, l'ex-policier, jetant d'un geste brusque sa barbe et ses lunettes lui mit la main sur l'épaule.

—M. Latouche, cria-t-elle affolée.

—Moi-même, madame, avec mes collaborateurs que voici.

Il désigna d'un geste Fil-d'Acier qui s'était approché, miss Edith qui avait rejeté son drap désormais inutile et Zanzibar qui gardait Merlin.

En même temps il sortit de sa poche un papier revêtu d'un sceau. C'était le mandat d'amener envoyé le matin même par M. Dubois sur l'assurance qu'il n'en serait fait usage qu'en cas d'aveu formel.

Mme Delaroche atterrée baissait la tête.

Elle sentait le sol se dérober, et frisonnante, sondait le gouffre effrayant ouvert sous ses pieds.

Deux voitures s'approchaient de la maison suivant les instructions données par l'ex-policier.

Son ami l'inspecteur descendit de la première.

On y plaça Delaroche auprès duquel se tint Zunzibar, et Mme Delaroche dut monter dans l'autre entre M. Latouche et l'Él-d'Acier.

Une heure plus tard, les assassins étaient écroués à la prison de Lyon.

V

À la suite de sa tentative de suicide avec Georges Montbréal, Claire tomba si gravement malade qu'elle ne put quitter l'hospitale maison du jeune docteur.

Le projet qu'elle avait précédemment formé d'entrer au couvent se trouva, de ce fait, ajourné, sinon abandonné.

D'ailleurs, elle n'eut pas même le loisir d'y penser.

Pendant trois semaines, elle demeura, presque constamment, dans un état comateux, dont elle ne sortait que pour subir des crises de délire.

Georges ne la quittait presque pas, s'ingéniant à grouper les visites de ses malades, en refusant même, pour s'absenter moins longtemps. Il avait si peur que sa chère bien-aimée mourût.

Aussi la soigna-t-il avec un dévouement, une persévérance assez rares chez un homme, faisant appel à toutes les ressources de son savoir, à toutes les tendresses de son cœur pour l'arracher à la mort qui guettait cette jeune proie.

Quand elle put enfin le reconnaître, l'entendre et lui parler, il ressentit au cœur comme une caresse, une joie immense remplit son âme : Claire était sauvée, sauvée par lui.

Et, dès ce jour, il s'attacha à la consoler, à la reconforter. Il aurait voulu faire entrer en elle la possibilité de vivre, d'être heureuse tout comme une autre, en dépit de la faute des siens et des préjugés sociaux.

Tâche véritablement ardue, car les ressorts de volonté et d'énergie morale, qui avaient soutenu la jeune fille pendant sa fuite, se trouvaient à peu près brisés maintenant.

Cependant le docteur, soutenu par son amour, ne désespérait pas d'y parvenir.

D'ailleurs, le hasard, ou mieux la Providence lui avait enjoint un puissant auxiliaire en la petite personne de Gaston de Serlay.

En effet, depuis la tentative de suicide de son beau-fils, M. Dubois, le juge d'instruction, venait souvent à Passy.

Presque toujours, il amenait avec lui son petit-fils, retrouvé grâce au dévouement de l'Él-d'Acier et de miss Edith. Et pendant les longs entretiens qu'il avait avec Georges, il laissait volontiers l'enfant, qu'il adorait maintenant, dans la chambre de Claire.

Peu à peu, et comme poussés l'un vers l'autre par une irrésistible attraction, la jeune fille et le petit garçon s'éprirent d'une affection mutuelle et touchante.

Affection consolatrice, et dont les liens devenaient plus puissants à chaque entrevue. Ceux qui ont souffert se comprennent, se devinent même par une sorte d'instinct surnaturel.

D'une part, la douleur, la délicatesse et la bonté un peu triste de Claire impressionnaient Gaston et le touchaient, pour ainsi dire inconsciemment en l'attirant ; de l'autre, Claire se sentait prise par la franche gaieté, la sincérité et la jeunesse de Gaston qui, lui aussi, avait parfois des instants de mélancolie lorsqu'un mot lui rappelait son passé triste et misérable.

Peut-être qu'au fond de l'âme de Claire vibrerait, comme en toute femme, l'instinct sacré de la maternité ?

Quoi qu'il en fut, l'enfant fit plus encore pour hâter sa convalescence que les soins médicaux du docteur.

Les heures qu'il passa près de la malade furent pour elle comme autant de rayons d'un soleil printanier qui réchauffaient son cœur et cicatrisaient la plaie de son âme cruellement déchirée.

Georges s'en réjouit intérieurement, son affection pour Gaston s'accrut d'un sentiment de reconnaissance en voyant que l'enfant semblait lui rendre un amour perdu.

Et, chacun de leur côté, les deux jeunes gens se reprenaient à espérer en l'avenir, lorsqu'une visite de M. Dubois à son beau-fils vint de nouveau replonger Georges dans le désespoir.

Ce jour-là, le juge d'instruction fit sa visite plus tôt que de coutume, et dès son arrivée, son fils remarqua l'expression soucieuse de sa physionomie.

Une inquiétude lui vint, tout intime, secrète, et par cela même plus angoissante. D'ailleurs, il sut bientôt à quoi s'en tenir.

M. Dubois, après s'être enquis de la santé de Claire, entraîna vivement le docteur dans son cabinet de travail, gardant avec lui le petit Gaston, ce qu'il ne faisait jamais.

Claire remarqua ce détail, et s'en trouva vivement affectée. Elle pressentit qu'il se passait quelque chose de nouveau, de très grave peut-être ?

Pourquoi ne lui laissait-on pas Gaston comme les autres fois ?

Avait-on peur d'elle, de son influence, de son contact moral ?

Est-ce parce qu'elle était la fille de Merlin ?

Toutes les pensées de honte et de dishonneur qui, jadis, la poussaient à se défaire d'une vie désormais misérable, revinrent en foule troubler son esprit fiévreux.

Et, avec l'amertume commune à tous les malheureux, elle en vint très vite à un enchaînement d'inavouables conséquences poussé jusqu'aux extrêmes limites.

Hélas ! sa prescience maladive ne la trompait point.

M. Dubois, instruit des faits concluants survenus à la Mulatière, ne voulait et ne pouvait plus, d'ailleurs, laisser son fils jouer et rire avec la fille de l'assassin de Marguerite, sa fille à lui, la mère de Gaston.

C'est ce qu'il fit comprendre à son beau-fils, en lui apprenant l'arrestation des Merlin.

Il venait supplier, ordonner au besoin au docteur de rompre toute relation avec Claire.

Il fallait de toute nécessité qu'il renvoyât la jeune fille de sa demeure.

— Vous comprenez bien, mon cher Georges, que, forcé par les événements de procéder à une instruction régulière qui amènera fatalement les accusés en cour d'assises, je ne puis admettre que la fille des assassins conserve chez vous un domicile ?

Certes, je vous demande là un sacrifice douloureux, mais réfléchissez, peut-il en être autrement ?

— Pourquoi ? fit le docteur, se raccrochant désespérément au peu d'espoir qui lui restait, traiter dès à présent ces gens d'assassins ?

Tout au plus sont-ils des prévenus ; aucune preuve n'est faite encore.

— Elle le sera bientôt.

— Comment... par qui ?

— Par mes soins.

Les accusés seront transférés cette nuit même à Paris et, dès demain, conduits à Nogent, dans leur ancienne propriété.

— Et vous espérez découvrir dans cette maison la preuve du crime que vous leur imputez ?

— J'y compte, Georges, et j'en ai peur.

Après le rapport détaillé que j'ai reçu de M. Latouche, le doute n'est presque plus permis.

Merlin a tout avoué, je vous le répète, et, malgré les dénégations énergiques de sa femme, tout semble l'accuser.

A ce moment, le magistrat baissa la voix puis s'interrompit tout à fait.

Il lui avait semblé qu'on soupirait derrière la porte.

Mais, après quelques minutes d'attention, il crut s'être trompé, et bientôt reprit la parole d'une voix qu'une émotion intérieure croissante faisait trembler.

— Je ne sais, en vérité, quelle douloureuse épreuve m'est réservée demain, bien que je la pressente trop déjà, mais soyez certain que, malgré tout, je saurai faire mon devoir de magistrat.

Où, mon ami, j'ai peur d'être mis en présence du cadavre de celle que je regrette profondément et que je pleure tous les jours maintenant.

Ah ! ma fille, ma pauvre chère fille !

Et dire, continua M. Dubois, dont la voix s'étranglait dans des sanglots étouffés à grand-peine, dire que je suis cause de sa mort !

Ah ! si j'avais été moins dur, moins impitoyable pour elle ! Si j'avais su pardonner, si je l'avais comprise enfin, elle serait peut-être là encore, au milieu de nous ! Et ma vieillesse eût été si heureuse !

— Mon père, calmez-vous, je vous en prie.

— Est-ce possible à présent que cet enfant que j'adore, ce bien-aimé Gaston, me rappelle sans cesse l'immense perte que j'ai faite ?

— Tout cela est, en effet, bien cruel, dit lentement le docteur en proie à une émotion intense ; mais peut-être faut-il croire, mon père, que celle dont nous déplorons la perte est maintenant parmi les bienheureuses !

La vie est si décevante, si amère, que la mort est le plus souvent une délivrance.

Sur ces mots, Georges se leva comme pour dissimuler le trouble qui l'envahissait.

D'ailleurs, M. Dubois allait prendre congé.

Sur le seuil, il se retourna, pressa longuement la main de son beau-fils, comme pour lui donner du courage, et dit :

— La justice sera demain à onze heures du matin à Nogent ; s'il vous était possible d'assister aux recherches, je serais heureux de votre présence ; votre affection me soutiendra.

— J'y serai, mon père.

(A suivre.)

Le *Menthol Soothing Syrup* est infailible dans les cas de dentition ; il empêche les convulsions, règle l'estomac, aide la digestion, guérit la diarrhée, la dysenterie, les vers, les coliques et le rhume, il est indispensable dans toutes les maladies des enfants et leur rend le sommeil naturel, doux et réparateur.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

BEAUTIFUL ROSE.

(Centifolie.)

POLKA MAZURKA.

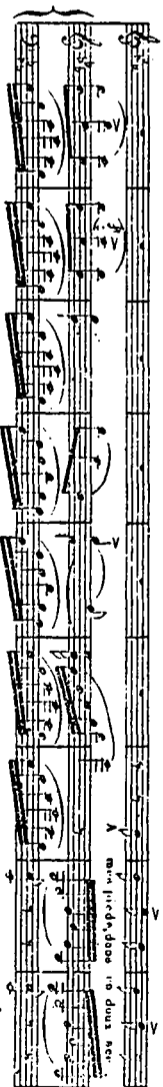
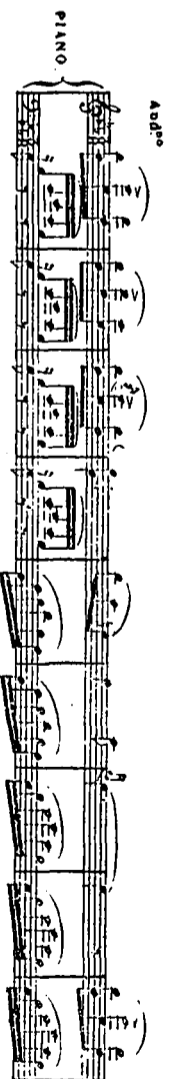
EDUARD STRAUSS. Op. 250.

Musical score for Beautiful Rose, Polka Mazurka by Eduard Strauss, Op. 250. The score is written for piano and consists of four systems of music. The first system begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 3/4 time signature. The music features a melody in the right hand and a supporting accompaniment in the left hand. The second system continues the piece, showing a change in dynamics to piano (p). The third system includes a dynamic marking of mezzo-forte (mf) and a fermata over a measure. The fourth system concludes the piece with a final cadence and a dynamic marking of piano (p).

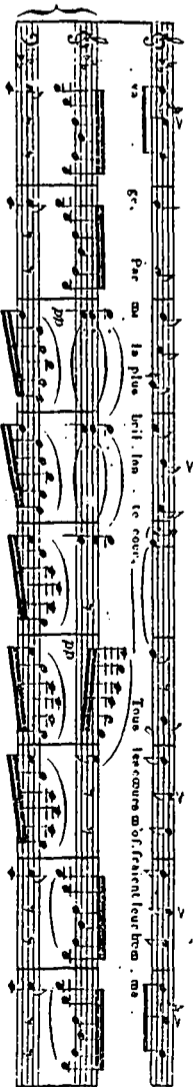
Musical score for Le Samedi. The score is written for piano and consists of four systems of music. The first system begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 3/4 time signature. The music features a melody in the right hand and a supporting accompaniment in the left hand. The second system includes a dynamic marking of piano (p). The third system includes a dynamic marking of mezzo-forte (mf) and a fermata over a measure. The fourth system concludes the piece with a final cadence and a dynamic marking of piano (p).

AIR POPULAIRE ANGLAIS
Romance de la Bohémienne
Par W. BALFE

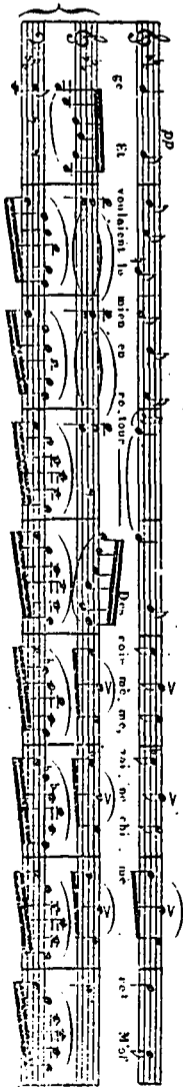
PIANO



gr. Par ma la plus belle l'air, te souviens. Tous les cœurs ont fait leur bien, ma



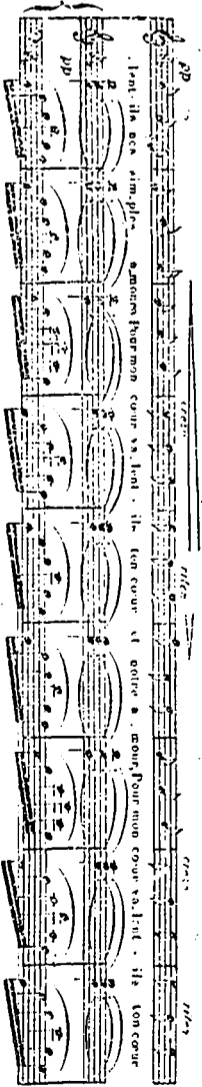
Et voulait le mien ce re-tour. Mais quel mal me, va, au rhi, me, est M. J.



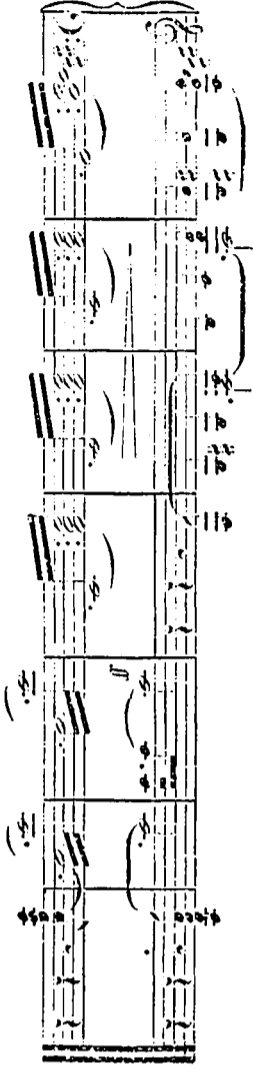
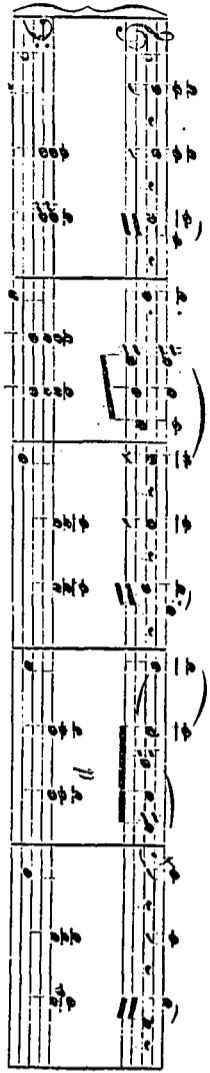
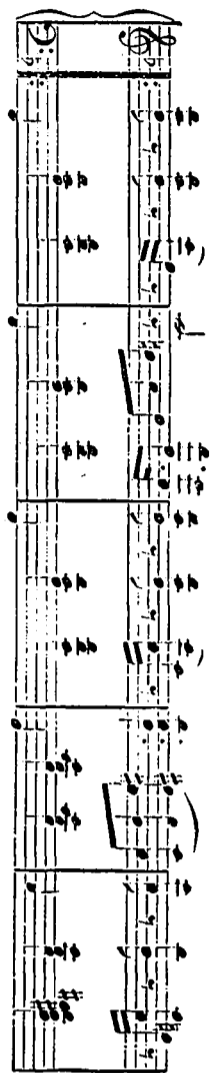
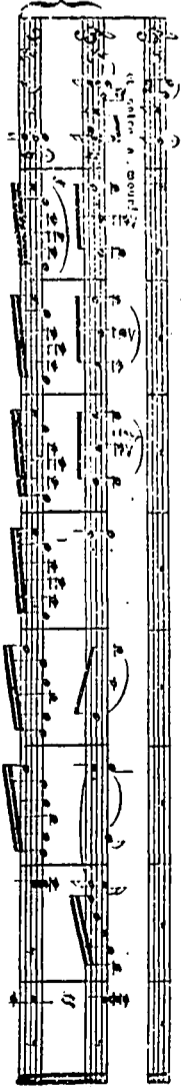
fréquentement resp. tees et leurs jours. Mais, l'air, le bon, reuss de la, l'air, cr. Y.



lent. Ma ses simple, amonem pour mon cœur sa, lent. Ma ton cœur et entre a, reour. Pour mon cœur sa, lent. Ma ton cœur



et, entre a, reour. Ma



LA DIFFÉRENCE



I
LE SOIR

Lui — O ma chérie ! ne crains rien, je ne crains pas de parler, moi ! Et, dès demain matin, la première chose que je ferai, ce sera d'aller voir ton père et de lui dire que j'aime sa fille et qu'il faut qu'il me la donne.



II
LE MATIN

Mr Beau-père — Eh bien, monsieur, que désirez-vous et que puis-je faire pour vous être agréable ?

INVOCATION

O toi que la pitié du destin nous donna,
Refuge accoutumé de l'humaine détresse,
Dieu bon, Dieu consolant que la rêveuse Grèce
En ses mythes anciens de pavots couronna ;

O Sommeil, avant-goût divin du nirvana,
Où s'apaise et s'endort le mal qui nous oppresse,
Où se fondent en une indicible paresse
Soins et douleurs auxquels vivre nous condamna !

Prends-moi, berce mon corps, engourdis ma pensée
De tourments, de regrets et de désirs lassée ;
Du monde et de moi-même inspire-moi l'oubli,

Et, m'épargnant de ses vains songes le mirage,
Pour le dur lendemain de tristesse rempli,
O Sommeil, chaque soir retrempe mon courage !

LORiot-LECAUDEN.

POUR LES ENFANTS

Dans une forêt, plus loin que les Ardennes, vivaient autrefois le bûcheron et la bûcheronne des fées. A la fin de l'automne, pour les cheminées de ces frileuses créatures, le mari amassait du bois mort : car il lui était défendu de mutiler les arbres. Sa femme, d'ordinaire, le regardait travailler en filant elle-même.

Si la besogne était légère, les gages étaient minces. Les fées, qui ne possèdent ni or, ni argent, payaient le pauvre couple à leur manière : avec des gâteaux de miel, avec des fleurs rares, avec des robes merveilleuses et si légères que la brise les déchirait. Mais c'était de braves gens qui se contentaient de leur sort, et Dieu leur accorda une petite fille.

* *

La mère alla annoncer cette nouvelle à Escarboucle, la reine des fées, qui l'embrassa et lui dit : " Vous appellerez cette enfant Alise, et nous serons ses marraines, toutes, en sorte qu'aucun berceau n'aura été plus honoré. Mais vous ferez bien ne pas inviter la fée Gauche fleur, car elle ne fit jamais que des gaffes et pourrait vous attirer quelque mésaventure."

Au jour dit, toutes les fées s'empressaient autour d'Alise ; les dons pleuvaient sur l'enfant, comme les rayons sur une fleur : Tu seras belle, lui dit-on ; tu seras princesse ; tu auras les cheveux jaunes, les ongles roses, les yeux violets ; tu seras aimée ; tu seras légère à la danse, et mordante à la répartie ; ta voix étreindra les cœurs, comme une main...

Ainsi parlaient les fées sveltes et légères. Seule Gauche-Fleur manquait, Escarboucle l'ayant envoyée en ambassade au Cottray ; mais voici qu'elle revint tout à coup, l'inattendue ; et, comme on allait emporter l'enfant : " Eh bien ! dit elle, joyeuse et sans y voir malice, vous oubliez mon don : il est pourtant d'importance : Alise je te donne la sagesse."

* *

Les promesses des fées sont choses sérieuses. Alise n'avait pas quatre ans

que le roi Mogol, chassant dans la forêt, la vit et la voulut adopter, n'ayant point de fille. " Ses parents qui l'aimaient beaucoup, y consentirent facilement," dit la chronique dont cette histoire est extraite ; et c'est ainsi qu'Alise devint princesse.

A seize ans, elle était l'idole de la cour et surtout du prince Fleur de Nacre, héritier du Mogol. Mais le don de sagesse avait si bien fructifié en elle, que les succès et les flatteries la laissaient indifférente ; et elle ne s'intéressait qu'aux choses sérieuses.

L'économie politique fut son premier amour ; à quatorze ans, elle fit un budget pour le Mogol, sans impôt nouveau ni conversion, qui fit rêver de jalousie le ministre Sid'Brum.

Elle s'adonna ensuite à la philosophie d'Etat, et même elle imposait, au pauvre Fleur de Nacre, des lectures très sérieuses qui le nourrissaient en l'ennuyant.

Elle s'occupa aussi de philanthropie, fit construire des logements à bon marché et fermer les cabarets, fumeries d'opium et autres boutiques qui vendent le rère aux pauvres gens.

Il est à peine besoin de dire qu'avec tant de sagesse, Alise était malheureuse. La vie lui apparaissait terne et rugueuse, comme une tapisserie retoournée ; et son expérience précoce lui avait rempli le cœur d'amertume.

Un jour qu'elle était plus triste qu'à l'ordinaire, Alise résolut de rendre visite à Escarboucle, sa première marraine. Elle la trouva au milieu de grands lys, qui leur tissaient des robes avec des fils de la vierge.

— Ah ! ma sage tilleule, fit Escarboucle ; vous allez vous moquer de nous (ot elle jeta sa quenouille).

— Hélas ! marraine, j'ai plus le cœur à pleurer qu'à rire, je vous assure.

— Et comment ça, et pourquoi, et qu'est-ce donc, tilleule ?

— Ah ! le vilain cadeau que m'a fait Gauche Fleur ! Je suis sage, si vous saviez, marraine, sage et triste

donc ! A la cour, il y a un fou jauno et vert, un fou avec deux bosses. Il est toujours joyeux, et l'éclat de son rire couvre le bruit de ses grelots. Moi, je suis toujours triste, et grelots ou marottes n'y font rien.

— Dieu ! diable ! fit la reine en appuyant son menton sur un petit index le plus blanc du monde, cela est grave. Et elle réfléchissait.

— Enfant, reprit elle, je sais un moyen de te guérir ; mais il te faudra perdre la sagesse ; le veux-tu ?

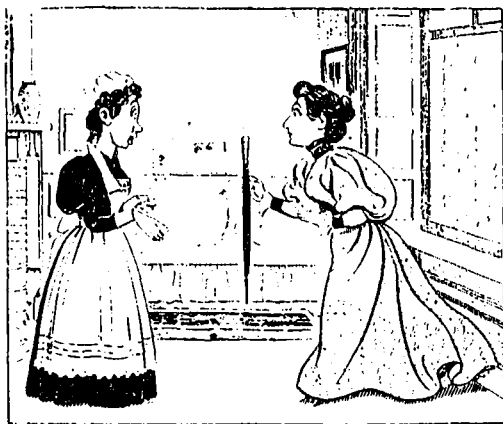
— Certes, dit Alise, et qui donc en connaît aussi bien la vanité que les sages. Mais ce moyen ?

AMITIÉ INTÉRESSÉE



La vieille dame. — C'est gentil, ça, de bien vous aimer et d'être toujours d'accord, mes chers petits.

Le plus petit des deux. — Ça, c'est parce que j'ai, aujourd'hui, deux sous à user.



I
Mme Laffaire.—Voilà qu'il commence à pleuvoir, Jeanne, et monsieur est sorti sans son parapluie. Courrez donc après lui ; il ne peut être bien loin.



II
Jeanne.—Eh bien, il doit marcher vite, monsieur, parce que je ne l'aperçois seulement pas. Il va falloir aller jusqu'à son bureau, sûrement.



III
Mr Laffaire.—Ça n'arrive qu'à moi, ça. J'oublie mon parapluie, il pleut. Je vais retourner vite à la maison, en prenant la traverse, les petites rues.

— Il te faudra aussi rentrer chez ta mère, quitter la cour et Fleur-de-Nacre, et attendre.

— Bon, dit l'orgueilleuse, je n'attendrai pas longtemps.

— Eh bien, voici : au clair de lune, tu iras cueillir quelques fleurs de ce jasmin là bas ; tu les mettra à ton corsage et tu seras guérie.

* *

Quand Alise eut cueilli ces jasmains, elle se sentit comme enivrée, et prit joyeusement le chemin de chez sa mère. Plusieurs de ses marraines l'accompagnaient en dansant au pâle clair de lune. Alise se mêlait à leur ronde ; il lui semblait que sa tête était devenue légère et joyeuse comme un grelot. Elle ne songeait plus qu'à son cher prince et quelquefois soupirait : " Fleur de Nacre, Fleur-de Nacre, me laisserez vous longtemps dans le bois sombre ? "

Tout à-coup des trompettes retentirent au loin, et le galop d'une troupe nombreuse se fit entendre. Les fées, qui craignent le contact des foules s'évanouirent, et Alise resta seule sur la route toute tremblante.

Mais bientôt elle reconnut le beau Fleur de Nacre qui, dès qu'il la vit, sauta de cheval, et s'inclinant très bas : " Pourquoi nous avoir quitté, princesse, dit-il. Depuis deux jours que dure votre absence, la cour se cherche et ne se retrouve plus. N'êtes-vous pas satisfaite ; vos désirs ont-ils été négligés ? Cependant les cabaretiers du Mogol ont reçu ordre de ne vendre que de l'abondance au lieu de vin pur ; et mon pauvre homme de père a décidé, sur vos conseils, que les fonds jusqu'ici attribués au corps de ballet royal seraient dévolus à un musée de serrurerie et à la vulgarisation des œuvres de M. Leroy-Beaulieu. Enfin, parlerai-je de moi, qui depuis un an m'abstrais dans Hobbes, Grotius et Bielfeld même ! "

— Fleur-de-Nacre, Fleur-de-Nacre, interrompit enfin la princesse, que m'importe l'alcoolisme, les serruriers et M. Leroy Beaulieu, j'ai perdu le goût des sciences dans un bouquet de jasmains, et un rayon de lune m'a fait oublier l'arithmétique. J'ai compris clairement en revanche que les finances du Mogol devaient servir à donner des fêtes, et j'ai compris aussi, Fleur de Nacre, en ne vous voyant plus. . . "

Le prince s'étant beaucoup rapproché, Alise se mit à parler bas. Cependant, peu à peu, trompettes et courtisans avaient disparu, et la lune même se coucha.

Comme la route était obscure, Alise était un peu effrayée et Fleur-de Nacre prenait des vers luisants dans l'herbe pour les placer parmi ses cheveux.

* *

Et ceci arriva du temps que les bêtes parlaient, n'écrivant pas encore.

P.-J. TOULET.

UN SEUL CÔTÉ

Lapilule.— Votre Honneur, je demanderais à être exempté de figurer au jury !

Le juge.— Et pour quelle raison ?

Lapilule.— Parce que je n'entends que d'une oreille.

Le juge.— Ça ne fait rien. Nous n'entendons qu'un côté de la cause à la fois.

PAS LA MÊME CHOSE

Bouleau.— Comment, Rouleau, vous partez en Europe ?

Rouleau.— Oui, au commencement de la semaine.

Bouleau.— Et vous emmenez madame Rouleau avec vous ?

Rouleau.— Non, elle n'est pas très bien, en ce moment.

Bouleau.— Et pourquoi faites-vous ce voyage ?

Rouleau.— Pour ma santé.

COULISSES

L'actrice (remettant un magnifique bouquet à sa bonne).
 — Surtout, lance-le moi plus adroitement qu'hier ; il faut qu'il me fasse encore quatre soirs.

BONJOUR, PIERRE

Hé ! père Pinet, une portion ed' boudin !

— Un litre, au trot !... C'est y pour aujourd'hui ou pour demain, vieux chagal ?

— Deux sous ed' fromji, l'flageolet... Descends-tu ou si je monte ? Eh l'employé !

— Trois kaouas, Rosalie, et six petits pains...

C'était, dans la cantine, un boucan énorme. Le père Pinet, sa femme, leur servante et Flageolet, le garçon cuisinier, ne savaient où donner de la tête.

La mère Pinet n'abondait pas à faire fricasser des boudins et des portions de cochon ; au comptoir, le père Pinet tirait les litres, versait les verres de blanche ou de mêlé cass, recevait la monnaie, et veillait, d'un air torve, à ce qu'on ne lui chipât rien.

C'était jour de prêt.

Le fourneau flambait, répandait une chaleur morte et, dans la salle basse, une buée lourde traînait. L'odeur fade de la graisse s'alliait à l'acre senteur du tabac de cantine à six sous la brouette.

Le père Pinet semblait content : ça travaillait dur et il y avait encore une heure avant l'extinction des feux.

* *

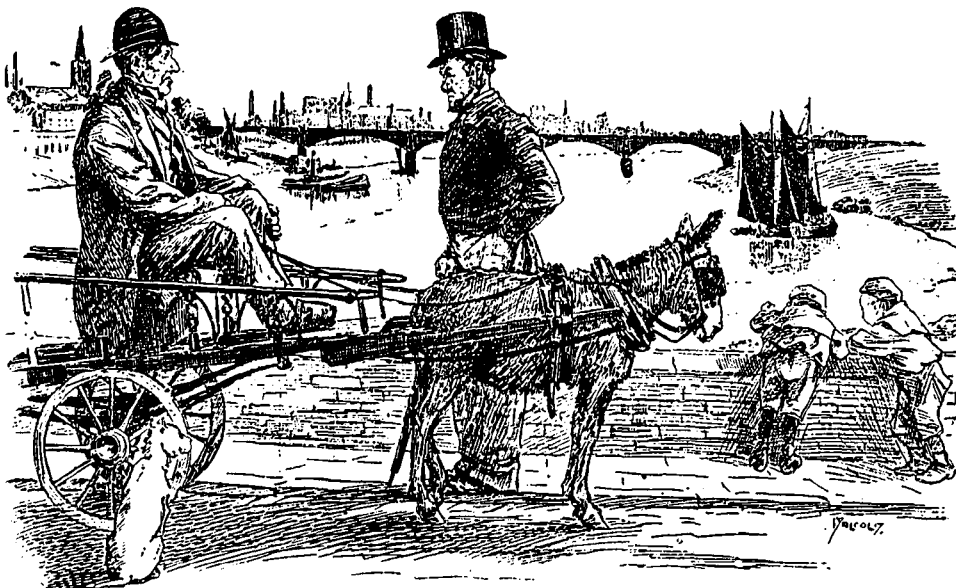
Près du comptoir, Frivot, dit *Bec-Salé*, et Goulet, dit *Trompe-la-Soif*, deux licheurs finis, s'humectaient la dalle avec des consommations de luxe : marc, mêlé-cass, champoreau, etc.

La pipe au bec, ils jouaient au cartes.

Trivot avait le gousset bien garni : justement, ce matin-là, sa marraine, venue à la ville pour la foire, lui avait apporté une douzaine d'œufs et cinq francs en petites pièces de quatre sous.

Les œufs, Trivot les avait cachés dans son pucier ; dimanche, s'était-il dit, on ira, tous les deux Goulet, s'en faire faire une omelette par la mère

UN MALHEUR NE VA JAMAIS SEUL

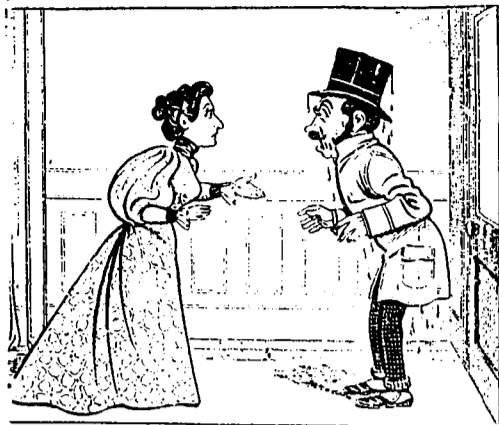


Flanigan.— Eh bien, O'Meara, comment ça va-t-il ?

O'Meara.— Mal ! très mal ! mon cher. Ce matin, l'âne a eu peur et il a renversé la charrette avec ma femme et une caisse d'œufs.

Flanigan.— Ah !

O'Meara.— Ma femme s'est cassée une jambe et tous mes œufs ont été brisés. Quand on pense qu'ils valent, en ce moment, 40 centins la douzaine !



IV

Mme Laffairé. — Comment ! Tu n'as pas rencontré Jeanne ? Moi qui vient de l'envoyer après toi avec ton parapluie et le seul qui restait ici. Cours vite, elle ne peut être loin.



V

Mr Laffairé. — Sapristi de sapristi ! C'est que ça tombe ferme. Enfin, en prenant la traverse, les petites rues, je la rejoindrai au bureau.



VI

Jeanne. — Ah ! vous voilà, monsieur ! moi qui cours après vous depuis la maison. Un peu plus et j'allais y retourner. Voilà votre parapluie.

Mr Laffairé. — Merci, Jeanne ; il me servira pour ce soir, s'il pleut encore.

Mignot, au Rendez-vous des Amis, avec un petit rognon de veau, on fera un gueleton ed' bourgeois.

Nos deux lascars faisaient la partie : mais, l'écarté traînant trop, au gré de leur soif, ils jouaient à présent à l'as de pique. Les verres étaient de deux sous, le perdant, chaque coup, crachait ses quatre ronds. On sifflait les "aliqueurs" et le père Pinet n'avait qu'à se pencher par-dessus le comptoir pour remplir à nouveau les verres.

C'étaient deux bons clients.

Tout d'abord, les chances furent égales. Bec-Salé gagnait trois fois, et Trompe-la-Soif trois fois ; les verres succédaient aux verres avec une rapidité effrayante. Cinq fois de suite, Trompe-la-Soif licha à l'œil.

— Bonjour, Pierre ! disait-il joyeusement lorsqu'il tournait l'as. Bonjour, Pierre !

— Pourquoi tu veux ? avec ton "Bonjour, Pierre !" grogna Bec-Salé.

— Eh bien ! j'y dis bonjour ; si j'y disais pas, y reviendrait plus vers Bibi...

Et, pour la sixième fois, il tourna l'as :

— Bonjour, Pierre !

Bec-Salé jurait comme un païen : les petites pièces de quatre sous de sa marraine fondaient à vue d'œil, tout comme la graisse dans la poêle de la mère Pinet.

— N'y dis plus, ou je cogne ! criait-il avec un regard mauvais. N'y dis plus, ou je t'bourre le nez !

Pour la septième fois, Trompe-la-Soif tourna l'as de pique et ricana, la mine gouailleuse :

— Bonjour, Pierre !

Mais il n'avait pas achevé que Bec-Salé lui colla sur le chanfrein une beigne qui n'était pas dans une musette et l'envoya dinguer contre le comptoir.

Furieux, Trompe-la-Soif riposta par un coup de tampon sur la ganache. Bec-Salé repiqua.

Trompe-la-Soif eut sa pipe cassée ras du bec ; il en demeura d'abord tout baba ; puis, s'élançant sur Bec-Salé, qui s'était levé, il l'envoya, d'une énorme poussée, tomber sur le dos du père Pinet, qui tirait des litres. Le cantinier s'aplatit, Bec-Salé fit panache et alla s'asseoir au milieu d'un peloton de litres que le père Pinet avait rangés en bataille.

Pendant quelques minutes, ce fut un épouvantable boucan. Puis l'adjudant de semaine monta avec des hommes de garde et conduisit Bec-Salé au clou, de pied ferme, après lui avoir fait payer la casse.

* *

— Bec-Salé couche à la boîte, avaient dit les lascars retour de la cantine.

Lenotère, qui était son camarade de lit en rigola intérieurement ; il allait donc enfin goûter d'une fourniture complète.

Dès que les camouffes furent éteintes, le gros garçon se glissa hors de son maigre pucier de bleu et, à tâtons, palpa le beau pieu de Bec-Salé, rembourré comme un lit de bourgeois et carré comme un oillard.

Puis il s'assit dessus, pour voir ; ça craquait : devait-il y en avoir de la paille ! Mais, comme il s'enfilait dans les draps pour se pagnoter, il se retira vivement, les jambes engluées d'un enduit bizarre : et, tout craintif, courut se refourrer dans son lit.

* *

Au premier demi-appel, Bec-Salé, sortit du lazzaro, rentra dans la chambrée. Tous les lascars ronflaient !

A la vue de son pucier défait, un soupçon lui vint. Vivement il rejeta les draps ; Malheur ! de la douzaine d'œufs de sa marraine, on avait fait une omelette !

Sans mot dire, il cueillit Lenotère par la nuque et lui mit le nez dans la miasse :

— Ah ! t'as cassé mes œufs, eh bien ! mange l'omelette ! tiens donc ! cria-t-il !

Au bruit, tous les copains s'étaient éveillés.

— Bonjour, Pierre ! cria Trompe-la-Soif. Eh ! Bec-Salé, quoi donc que t'as fait à ton bleu ? Il a le bec jaune comme un canard ed' la dernière couvée !

JOSEPH VINGTRINIER.

L'ASTRONOME

Poursaut, vieux notaire de Lyon, était fort connu de tout le monde ; on le voyait vêtu à l'antique, se promener lentement à travers les rues et les places. Par une magnifique soirée de juin, où il avait prolongé sa promenade, il se trouva au milieu de la place Bellecour, alors que les étoiles remplissaient déjà le firmament. Le voilà s'arrêtant tout court et élevant vers le ciel ses yeux attentifs ; il semblait compter les étoiles ou étudier quelque phénomène ; depuis un long quart d'heure déjà on le voyait en contemplation.

Le peuple nombreux qui se promenait sur la place, apercevant ce vieillard vénérable, les yeux ainsi fixés au firmament, crut que, nouveau Nostradamus, il allait pronostiquer quelque événement merveilleux, ou tout au moins annoncer les jours de pluie et de beau temps. Une foule nombreuse se rassembla alors, avide de recueillir les observations astronomiques du vieillard. Quand notre notaire vit une si nombreuse compagnie tendre les oreilles et ne plus souffler mot, dans l'attente de quelque prédiction, il se recueillit un instant, puis, d'une voix qui parut inspirée : "Messieurs et Dames, dit-il, d'après les connaissances que je possède sur l'influence des astres, et l'expérience que m'a fournie ma longue et active carrière, avant deux ans d'ici, je crois que nous aurons changement de temps."

La foule mystifiée s'écoula, non sans rire toutefois de l'originalité du bon vieillard.

UNE EXCELLENTE RAISON

Penoute. — Je crois bien, Josette, que le petit Fildesoie est déterminé à épouser notre fille, Elisa ?

Josette. — Pourquoi penses-tu cela, puisqu'il ne l'a pas encore demandée ?

Penoute. — Tu sais bien que, hier soir, Elisa a chanté et joué du piano toute la soirée et que cela ne l'a pas empêché de revenir ce soir.

DEVINETTE



— Quel est donc celui qui a pu faire cela ? Où est-il ?

MODÈS PARISIENNES



1) ROBE DE PETIT GARÇON EN DRAP ET VELOURS BLEU.—Blouse en drap avec deux plis ronds en velours rapportés devant et dans le dos. Ceinture de cuir blanc, manches à poignets. Toquet de fourrure. Matériaux : 1½ verge de drap, ¼ verge de velours. — 2) COSTUME DE PETIT GARÇON EN DRAP MASTIC.—Pantalon court bouffant. Blouse fermée devant par une sous-patte avec petit plissé de linon, col de linon entouré d'un plissé. Manche bouffante avec revers de linon entouré d'un plissé. Ceinture de cuir blanc. Guêtres. Matériaux : 1½ de drap.

VARIÉTÉS

La cathédrale Saint-Paul à Londres, où l'on a célébré le service solennel d'action de grâces, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria, est certainement un des édifices les plus grandioses et les plus intéressants du Royaume-Uni.

Construite au moyen âge par Christopher Wren, la cathédrale de Londres, dont l'érection ne dura pas moins de trente-six ans, a coûté dix-neuf millions. Elle mesure 170 mètres de long et 63 de large. Les clochetons, sensiblement plus élevés que les tours de Notre-Dame, ont 75 mètres de hauteur.

Dans l'un des clochetons se trouve la fameuse horloge à trois cadrans de six mètres chacun. Les chiffres marquant les heures mesurent 85 centimètres ; la petite aiguille à 1 m. 70 et la grande 3 mètres environ de longueur. Le poids du pendule atteint près de 400 kilos, et il ne faut pas moins de vingt minutes pour remonter cette horloge monstre.

C'est dans l'autre clocheton qu'est logée l'énorme cloche, la *Saint-Paul*, qu'on ne met en branle que le jour de la mort du souverain et qui n'a par conséquent pas sonné depuis plus de soixante ans. Haute de 4 mètres, épaisse de 22 centimètres, elle pèse 18 000 kilos. Elle a coûté 90 000 francs, et la note qu'elle donne est le *mi bémol*. C'est la plus grande cloche qui existe en Angleterre.

**

LE DERNIER VOYAGE

Voici une lettre de faire part qui n'est vraiment pas banale :

M. Jean Poinat vous prie, si vous avez conservé de lui un bon souvenir, de vouloir bien l'accompagner dans son dernier voyage.

Il quittera son domicile, 11, rue de Belzunze, le 16 juillet 1897, à neuf heures très précises, pour se rendre directement au cimetière du Père-Lachaise.

En vous priant d'accepter ses remerciements posthumes, M. Jean Poinat vous serait reconnaissant de lui conserver un coin de votre mémoire.

Le défunt avait fait imprimer d'avance le carton qu'on vient de lire, laissant en blanc la date et l'heure.

AUGUSTE ET LE POÈTE

Auguste voulut plaisanter avec un poète qui lui avait adressé quelques pièces de vers. Il le fait appeler et lui dit : " Il est juste que je récompense votre talent, et je ne crois pas le faire plus dignement qu'en vous priant d'accepter une épigramme que j'ai fait moi-même." Le poète accepte la pièce de vers, en prend lecture et paraît enthousiasmé. Aussitôt, il tire sa bourse, en extrait deux pièces qui s'y trouvent parfaitement au large, et les offre à l'empereur, en disant : " Grand prince, je voudrais avoir assez pour récompenser noblement de si beaux vers, mais voilà tout ce que je possède." Ce procédé malin plut à Auguste, qui fit sur-le-champ au poète un présent digne de l'un et de l'autre.

DINER PEU APPÉTISSANT

Henri IV chassait aux environs de Charenton. Ainsi qu'il le faisait souvent, il s'éloigna de sa suite et se trouva seul à Créteil. Mais la marche avait été longue et sa course pénible ; il se sentit un appétit ou plutôt une faim à tout dévorer. Bientôt s'offre à sa vue une modeste hôtellerie ; il entre et demande s'il n'y a rien pour dîner. " Hélas ! non, répondit l'hôtesse, il ne nous reste rien, vous êtes venu trop tard." En même temps

les regards du roi s'arrêtent sur une broche qui fonctionnait devant un feu pétillant : " Et ce rôti, à qui est-il donc destiné ? A des gentilshommes arrivés tout à l'heure et qui me paraissent des procureurs ; ils sont là haut et attendent impatiemment que le repas soit servi. — Eh bien ! dites-leur qu'un gentilhomme pressé par la faim vient de mettre pied à terre, et qu'il sollicite un morceau de rôti et un coin de leur table ; il se charge de payer son écot." L'hôtesse fut complaisante, et fit même quelques instances auprès des voyageurs pour obtenir une place au nouveau venu. " Dites à l'étranger, répondirent-ils, qu'il pouvait venir plus tôt ; nous nous chargeons de faire bon accueil au rôti et de l'envoyer tout entier en lieu sûr. Quant à dîner en notre compagnie, cela est impossible : nous devons traiter de quelque affaire, et nous sommes bien aises d'être seuls." Le roi entendit la réponse sans laisser paraître aucune émotion, et pourtant l'odeur du rôti aiguillait encore son appétit.

Henri IV demande enfin un garçon de l'hôtel, lui glisse une pièce de monnaie dans la main, et lui dit d'aller en un lieu qu'il lui désigne, où se trouvaient réunis des chasseurs, et de dire à celui qu'il verrait revêtu d'une longue casaque rouge (c'était M. de Vitry) de venir trouver le maître du grand Cornet... L'hôtesse et le garçon ne soupçonnaient rien ; pourtant arrive bientôt M. de Vitry et huit chasseurs sur de magnifiques coursiers. Grande rumeur à Créteil, grand émoi à l'hôtel ; la maîtresse a l'ordre de ne rien dire. La table était dressée, les procureurs joyeux allaient faire face aux mets appétissants dont on la chargeait. Mais soudain le roi se fait connaître ; il ordonne à M. de Vitry de faire saisir ces procureurs incivils, qui n'ont pas même compassion d'un malheureux gentilhomme harassé et dévoré par la faim. Il les fait mener à Gros-Bois, à quelque distance de Créteil, et, pour achever de leur faire gagner l'appétit, il ordonne de leur distribuer à chacun quelques coups de fouet et de les étriller d'importance. Ils apprirent ainsi à devenir polis et compatissants ; mais ce fut là tout leur dîner. Inutile d'ajouter qu'il n'était point cuit à la broche.

LA VRAIE SOLUTION

La mère (curieusement).—Eh bien, Lucie, a-t-il fait enfin la demande !

Lucie.—Non, maman, pas tout à fait.

La mère.—Comment, pas tout à fait ?

Lucie.—Il m'a serré les mains très fort et m'a dit qu'il croyait bien que je ferais une excellente femme, à la condition que mon mari soit assez intelligent pour m'emmener si loin, que tu ne puisses venir nous voir que tous les vingt ans.

PLUS QUE SES MOYENS

L'oncle Penoute (au commis des annonces dans un de nos journaux quotidiens).—Je voudrais bien annoncer la mort d'un de mes parents dans votre journal. Quels sont vos prix ?

Le commis.—Vingt-cinq centimes du pouce.

L'oncle Penoute.—Ah bien non, alors ; je n'ai pas les moyens de payer ce prix-là ! Le défunt avait six pieds trois pouces.

DEVINETTE



—Oubliez le pauvre paysan que ce seigneur poursuit ?

Le trou de la Serrure sait

que dans vingt clés du trou-seau, il n'y en a qu'une qui ira. Toutes les autres sont aussi des clés. Quelques-unes plus belles, d'autres plus grosses que la bonne clé—la clé qui va. Il en est ainsi pour les salsepareilles—il y en a des quantités. En avez-vous essayé, et avez-vous trouvé qu'elles ne vous ont fait aucun bien? Ne désespérez jamais avant d'avoir essayé la Salsepareille d'Ayer. Il en existe qui promettent plus, mais celle d'Ayer est la Salsepareille par excellence. Elle guérit quand les autres ne le peuvent pas. Aussi bien des gens nous écrivent-ils: "Je n'ai ressenti aucun bien avant d'avoir essayé la vôtre."—"Quand toutes les autres n'avaient rien fait, j'ai été guéri en prenant

La Salsepareille d'Ayer."

Le "Curebook" en dit plus. Gratis. Demandez-le. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

Un médecin, appelé auprès d'un malade, demande une plume pour rédiger son ordonnance:

—Excusez-moi, dit le malade, je n'ai qu'un crayon.

—Peu importe, fait le médecin, toutes les armes sont bonnes!

**

Etrangement suggestive cette réponse d'un bellâtre à qui une dame demandait:

—Vous êtes marié, Monsieur?
—Non, Madame... Mais j'ai beaucoup d'amis qui le sont!

INTERROGEZ-LES

Interrogez qui vous voudrez. Tous ceux qui ayant touché ou fait usage du *Baume Rhumal* vous diront qu'ils ont été guéris promptement et radicalement à peu de frais. Partout 25cts la bouteille.

ILS VOUS DIRONT COMMENT



En voyant danser ce pauvre homme, vous êtes pris de pitié et vous vous dites: Voilà un malheureux qui a perdu la raison.

Combien est-il plus juste de s'appliquer sur les infortunés que le fatal alcoolisme conduit au tombeau, à la folie! Rien de plus facile que de les guérir, pourtant. Le Dr Guilbaud, 313 rue Amherst, et M. J. H. Charles, 513 avenue Laval, vous diront comment.

Une Recette par Semaine

Oui, monsieur, il en existe une et je vais combler vos vœux, comme vous le dites, en vous donnant cette formule.

Pour faire une bonne colle liquide, se conservant bien et pouvant victorieusement lutter avec les flacons démesurément petits et outrageusement chers que vendent les papetiers, il suffit de prendre deux livres et quart d'eau, à peu près une pinte et quart; faites-y dissoudre quelques fragments d'acide oxalique, puis laissez tremper dans le liquide pendant vingt-quatre heures $\frac{1}{2}$ livre de gélatine. Vous faites alors chauffer au bain-marie durant cinq ou six heures; vous ajoutez un peu de chaux et laissez reposer. Quand un dépôt s'est formé et que le liquide est clair, on décante et l'on fait réduire de moitié sur le feu. Vous n'avez plus qu'à mettre en bouteille.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Si l'osier fleurit, le raisin mûrit.

x

Aux grandes portes soufflent les grands vents.

x

Qui vend le matin danse le soir.

SANCHO PANÇA

Un aspirant à la députation s'en traîne, dans sa circonscription, à faire de la popularité.

Rencontrant un facteur rural, il l'interroge sur son sort, sur son servi e, sur ses appointements, et s'écrie: —Comment! trente kilomètres tous les jours, sous le soleil et la pluie, dans la poussière, la boue ou la neige, et pour moins de trois francs par jour! Mais, ce n'est pas seulement une profession, une fonction que vous exercez-là, c'est du dévouement, c'est de l'apostolat...

—Mais non, Monsieur, répond naïvement le facteur rural, c'est de la poste aux lettres.

**

Dans un magasin de cycles.

—Diablement chère, cette machine-là! Enfin, puisque vous la garantissez excellente...

—Oui, Monsieur. Et vous savez, notre parole, à nous autres commerçants sérieux, est parole d'Évangile.

—D'Évangile... selon saint Lucrè!

**

Arrivée au quartier.

—Lieutenant, vous amenez votre femme faire vos vingt-huit jours?

—Oui, mon colonel; elle a beaucoup plus que moi l'habitude du commandement.

Le *Menthol Soothing Syrup* est un composé d'anis, de Menthol, croons et d'autres ingrédients purement végétaux, il ne contient pas de laudanum et parégoric, ce qui rend de beaucoup le remède le plus efficace pour les petits enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION CLINTON, ONT.

ELLA DUNBAR

UNE JOLIE ET POPULAIRE ACTRICE

A ÉTÉ GUÉRIE PAR LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Mlle Dunbar recommande les Pilules Rouges du Dr Coderre à toutes les femmes pâles, faibles, nerveuses, souffrant de débilité générale.

Les grands succès de Mlle Dunbar sur les théâtres Européens et Américains l'ont placée l'une des premières parmi les chanteuses et les danseuses.

Assurément aucun remède dans le monde est recommandé aussi fortement et honnêtement que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont recommandées à toutes les femmes malades par toutes les femmes qui ont été guéries par elles. Nous ne prétendons pas qu'elles guérissent tous les maux. Elles sont une spécialité d'une grande valeur pour les maladies des femmes. Elles sont la prescription du plus grand spécialiste pour les maladies des femmes qui ait jamais existé. Elles donnent la force, la vitalité, la santé à toutes les femmes. Elles rendent roses les joues pâles, elles rendent souriantes les femmes de mauvaise humeur, elles rendent lumineux les yeux ternes, elles rendent fortes les femmes faibles, elles font dormir les femmes nerveuses. Tous ces maux de tête, de côtés, dans les reins, dans le bas ventre, dans les jambes disparaissent avec leur usage. Elles guérissent infailiblement toutes les irrégularités, les pertes blanches. Elles guérissent les femmes. Mlle Dunbar dit: "Le printemps dernier, après une saison couronnée d'un grand succès, je me suis trouvée tellement nerveuse que je ne pouvais ni manger ni dormir. Je souffrais de débilité générale. La moindre chose m'effrayait. J'étais dégoûtée du travail. Je souffrais du mauvais mal de reins me faisant souffrir énormément ainsi que le mal de tête. Les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont été recommandées par un compagne du théâtre qui avait été guérie par leur usage. J'aurais pris n'importe quel remède pour devenir mieux. J'étais si misérable. Je commençai de suite à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Je fus réjouie de leurs effets immédiats. Je commençai de suite à devenir mieux. Au bout de quelques semaines je jouissais de la bonne santé dont la nature m'avait déoué. Je commençai à manger et à dormir comme je ne l'avais pas fait depuis longtemps. Je n'ai jamais eu depuis ce temps un moment de maladie. Je dois ma bonne santé et ma bonne humeur aux Pilules Rouges du Dr Coderre. Je les ai recommandées à toutes mes compagnes de théâtre, qui elles aussi s'étaient rendues malades par excès de travail spécial aux artistes et toutes en ont éprouvé de très bons résultats."

Il existe aucune parole aussi forte que celle des femmes qui ont été guéries par les Pilules



Mlle DUNBAR

Rouges du Dr Coderre. Leurs recommandations sont des preuves positives; la révélation du chemin de la santé à des milliers de femmes qui languissent sous le fardeau de souffrances terribles. Ce sont des paroles d'espérance et de santé aux femmes faibles, ruinées et découragées. Elles disent à leurs sœurs malades: "Les joues roses, la santé, la force, la vigueur prendront la place des faiblesses, prostrations nerveuses et découragements parmi les femmes, si elles se servent des Pilules Rouges du Dr Coderre."

Rappelez-vous que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la prescription du plus grand spécialiste pour les maladies des femmes. Rappelez-vous aussi qu'elles ne guérissent pas tous les maux, qu'elles sont seulement une spécialité inappréciable pour les maladies des femmes. Et encore rappelez-vous que nous avons un médecin spécialiste qui vous donnera des consultations par lettre absolument pour rien. Si vous souffrez, écrivez une description complète et sans réserve de votre maladie, ne cachez rien. Notre spécialiste seul ouvre les lettres adressées au département médical de la Compagnie. Il vous donnera une foule de bons conseils, il vous donnera une description complète de votre maladie. Il vous donnera les moyens certains de vous guérir dans le secret de votre maison.

Pas d'examen à subir, pas de médecin à payer. C'est là une chance unique dans votre vie. Si vous souffrez, ne la manquez pas. Notre médecin peut vous guérir, écrivez lui aujourd'hui.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent en boîtes de 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Demandez, insistez, exigez de votre pharmacien pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre, alors vous aurez celles qui guérissent.

Leur prix est de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50, chez tous les pharmaciens de première classe, ou nous les envoyons par la maille sur réception du montant.

Adressez:

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

Boîte Postale 2306. MONTREAL, Can.

Bien simple:

—Est-ce que vous perdez beaucoup des livres que vous prêtez?

—Oh! non... parce que lorsque je vais chez des amis, j'emprunte les mêmes... il y en a même quelques uns que j'ai en double!...

On sert chez Boireau un plat de champignons.

Boireau, très galamment, à la bonne:

—Commencez, je vous prie, par ma belle-mère!

BRONCHITE AIGUE GUÉRIE

Montréal, P. Q., Août 24, 1896
Roy & Boire Drug Co., Montréal, P. Q. — Messieurs, votre *Sirope Menthol* est certainement la meilleure préparation pour la bronchite aiguë, car après avoir essayé d'autres préparations et sans résultat, je me suis servi du *Sirope Menthol* et suis heureuse de vous dire que je suis très bien et contente de le recommander au public.

Madame ALFRED GAGNER, 185 rue Barré.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARPUEL, Administrateur.

Bibliographie

Nous venons de recevoir l'*Almanach Agricole, Commercial et Historique*, 32^e édition, ainsi que l'*Almanach des Familles*, 21^e édition, publiés par MM. J.-B. Rolland et Fils, Montréal. Nous signalons avec plaisir leur apparition à nos lecteurs.

L'*Almanach Agricole, Commercial et Historique* nous donne les nombreux renseignements d'utilité pratique qu'on est accoutumé d'y trouver.

L'*Almanach des Familles* est des plus intéressants et des plus agréables. Y lire le récit de l'aventure de notre sympathique littérateur Canadien, M. Benjamin Salto; les notions descriptives sur le Klondyke par M. François Mercier, le premier explorateur de ces régions, etc., etc. Le tout illustré de nombreuses gravures.

Nos remerciements aux éditeurs.

En correctionnelle :

—Prévenu, vous êtes accusé d'avoir volé un melon. Ne niez pas, l'agent vous a pris au moment où vous l'emportiez sous le bras.

—Pardon, mon président, je ne l'emportais pas; nous cheminions simplement côte à côte.

Un de nos amis, qui est en ce moment dans le Midi, nous envoie de Perpignan la reproduction d'un écrivain-réclame placé sur la devanture d'un coiffeur.

Barbe ordinaire..... 20 cent.
Barbe soignée..... 25 —
Barbe entourée de tous soins. 30 —

Ah! si Perpignan n'était pas si loin!

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Pousse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 59 Powers' Block, Rochester, N. Y.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TORONTO LIMITED

POIRIER, BESETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Poum, sous l'égide de Justine, sa bonne, se dirige vers le Luxembourg en compagnie de sa petite ami Zette. Rue de Vaugirard, il s'arrête devant un avertisseur d'incendie.

Poum.—Qu'est ce que c'est que ça, Justine?

Justine.—Ça, c'est pour faire venir les pompiers...

Poum, intrigué, mais plutôt incrédule, reste immobile, regardant tour à tour sa bonne et l'appareil.

Zette, intervenant.—Mais tu sais bien, Poum... On met deux sous dans une petite fente... on tire... et il sort un pompier!...

Police correctionnelle.

Un vieux cheval de retour comparait pour la vingtième fois devant la justice de son pays.

M. le président.—Prévenu... On ne voit que vous ici?

Le prévenu.—Mais, Monsieur le président, sauf vot' respect... Et vous?

Après la revue à la chambrée :

—Quand on les a tués, les lions, qu'est-ce qu'on en fait?

—On les mange, parbleu!

—Manger du lion? Je n'ai jamais entendu parler de ça!

—Non? Eh bien, et le saucisson de Lgon avec quoi est-ce qu'on le fait? Avec de la morue?

Le jeu des petites définitions.
Oubli: Croque-remords.

—Nourrice, vous ne nous avez pas dit si votre pays est beau, plaine ou montagne?

—Oh! Madame, mon pays est admirable. Cinq pieds, six pouces, une grande barbe noire! Il s'appelle François.

Les Pâtes C. T. C. guérissent les maux de tête nerveux et la migraine, elles se vendent partout 25 cts la boîte.

ÉGALITÉ PARFAITE



Docteur Johnson.—Permettez, massa Thomson, mais moi y trouve que vous y mettez bien du temps pou payé li petite note.

Mr Thomson.—Docteu, moi y ai trouvé que vous y avez bien mis longtemps à mi guéi de ma maladie.

Nous citions l'autre jour une des innombrables charades ultra-fantaisistes du poète de la *Légende des Siècles*.

Victor Hugo en a de meilleures à son actif, Dieu merci!

Entre autres celle-ci, qu'on peut regarder comme un modèle du genre :

“Je prends mon premier au coin de mon dernier, en sortant de mon entier.”

Ne cherchez pas.
C'est Théâtre.

—Mon cher Prévaut, disait Lamarline au sculpteur de ce nom, qui, en 1848, lui demandait la croix, mon cher ami, qu'est-ce qu'un ruban rouge quand on s'est déshabillé, le soir, pour se mettre au lit?

—A la bonne heure, répliqua Parlisto; mais on n'est déshabillé que douze heures sur vingt-quatre.

M. Prudhomme, se promenant avec son jeune fils, rencontre un mendiant privé de ses deux bras. Il lui donne un sou, en faisant remarquer à son fils qu'il n'a pas l'habitude d'encourager la mendicité.

“Mais, dit-il sentencieusement, quand on n'a plus de bras, on ne doit pas rougir de tendre la main.”

S'EN EST BIEN TROUVÉ

Laprairie, 13 août, 1896.
Roy & Boire Drug Co., Montréal, P. Q.—
Messieurs: M'étant servi de votre *Syrup Menthol* en plusieurs occasions pour cause de rhume et de bronchite qui me faisaient beaucoup souffrir, je suis heureux de dire que dans chaque cas je m'en suis bien trouvé et qu'il m'a donné beaucoup de soulagement.

A. F. GRONDIS,
Notaire Public.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

ETABLIS EN 1888.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,

... A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux

Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Prenière porte de la rue Dorchester

MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.

Un jeune homme, sur le point de se marier, dine chez son futur beau-père.

Le jeune Bob, frère de la fiancée, l'attire dans un coin et, confidentiellement :

—Papa a dit hier à quelqu'un que ma sœur t'épousait pour ton sac. Tu me le feras voir, dis, ton sac?

Dans un restaurant à vingt-deux sous, le garçon aperçoit un consommateur pleurant à chaudes larmes au-dessus de son assiette :

—Qu'est-ce qu'il y a? demande le garçon?

Le client, montrant le bifteck qu'on lui a servi :

—J'essaye de l'attendrir!

Pour la toux et le rhume, demandez toujours le *Menthol Cough Syrup*, n'en acceptez pas d'autres et vous aurez le meilleur. Il est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

“Le Samedi”,

516 Rue Craig, MONTREAL.

Poirier,
Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

CONSOLATION

Le docteur.—Comment est votre appétit ?
 Le malade.—Assez bon.
 Le docteur.—Et votre sommeil ?
 Le malade.—Bon.
 Le docteur.—Et votre état général ?
 Le malade.—Pas trop mauvais en ce moment.
 Le docteur.—Bien. Attendez une semaine et je vais changer tout cela.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 104



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme Edouard Chalifoux, Diles Ida Allard, Anna Blondin, Florida Page, J Demers, Edgard Jumeau, Raoul Leblanc, Louis Paradis, Arthur Payette, G Vadeboncoeur (Montréal), Victor Prévoat (Côte des Neiges, Q), Louis Bessette, imprimeur (Farnham, Q), Diles Bernadette Blais, Maria Monteil, Alfred Bouchard (Lévis, Q), Dile Ida Parisseau (Milton East, Q), Dile Brunette (Ottawa, Ont), Dile Berthe Lapierre, W Deschamps, Jules Day (Québec, Q), A L La Rose (Stanford, Q), Thomas Raymond (Ste Anne de Lapocatière, Q), Dile Emma Grégoire (St Hyacinthe, Q), Gédéon Mathieu (Augusta, Me), Philibert Poulin, Cléophas Morin, Peter Couture, Arthur Routier, Achille Routier (Berlin, N H), J O Dorval, Clovis Guimond (Berlin Falls, N H), Hypolithe Thibault (Bridgeport, Conn), Elzéar Desrosiers, J A Fortin (Brunswick), Inconnu (Central Falls, R I), Thomas Dionne (Chicopee, Mass), Adélaïde Montigny, J D Thibault (Fall River, Mass), Dile Philomène Camiré (Lawrence, Mass), Dile Clara Lavioie, Olivier Duchêne (Lewiston, Me), Mne Joseph Couture, Diles Claudine Tremblay, Edesée Ste Marie, A Blais, Arthur Dionne, Charles Lantette jr, Raymond Lantette, Eugène Simard (Lowell, Mass), Dile Eugénie Robitaille, Rodolphe Boucher, D Desmoulin (Manchester, N H), Louis Gladu, Pierre Vanasse (New Bedford, Mass), Bernard Avegnon, Joseph Derbès, F A Puyaut (Nouvelle Orléans, La), Dile

Marie Leclerc (Woonsocket, R I), Julien Desoyers (Waitsfield, Vt), E J Chartier, Joseph Picard (Montréal), Jos Campeau (Mile-End), Eudor Guay (Sherbrooke-Est, Q), Mlle Germaine Sicotte (St-Bruno Station, Q), Mne A Constantineau (St-Jean-Baptiste de Rouville, Q), Mlle Alexandrina Chapleau (Terrebonne, Q), Léon Trépanier (Fall-River, Mass), Mlle Eugénie Savoie, Mlle Marie St-Hilaire (Lewiston, Me), Mlle Maria Lange (Nouvelle Orléans, La), Dile Eva Laphevillie, Henri Roy, Alexandre Bergeron (Montréal), Emery Lefebvre (Beauharnois, Q), Alex Derbès (Nouvelle Orléans, La).
 Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Florida Page, 413 rue Centre, Mne F Chalifoux, 33 rue Wolfe (Montréal), Victor Prévoat (Côte-des-Neiges, Q), A L La Rose (Stanford, Q), Mlle Marie Leclerc (Woonsocket, R I).
 Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.
 Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
 AUX ENFANTS DU
 DR CODERRE

PILULES DE GUERISON CERTAINE
 Noix Longues
 (Composées)
 De McGALE
 Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Faucol apprend la géographie à son fils et lui cite les principales ville d'Angleterre : Gloucester, Leicester, Manchester, etc. D'ailleurs, ajoute-t il, tout est en ter dans ce pays-là

Le fils. — ???
 Et Faucol :
 —Oui, même les femmes qui sont en glaises.

Un vieux barbier devenu aveugle et cherchant appui le long des maisons, dit :
 " Jadis, je rasais les visages avec mon rasoir, la patience avec ma langue, maintenant, je rase, les murs."

Comble de l'avarice pour un aubergiste normand :
 Vouloir faire du cidre avec la pomme d'Adam !!!

Doi-van reconnaît M. Ngoc qui a combattu contre ses bandes et qu'il a lui-même blessé dans le ventre d'une balle de revolver qui n'a pu être extraite et dont il a rançonné la fille.
 D'un autre :
 " Les réverbères qui n'existaient pas encore rendaient la nuit plus obscure."

Avez-vous Besoin d'une Montre ?

6.50 STEWART & SUTHERLAND LADIES OR GENTS SIZE

14k

3.95 HURTIRO CASE CENTS OR LADIES SIZE

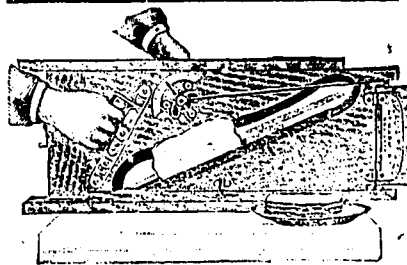
14k

ROYAL MANUFACTURING CO.,
 334 DEARBORN ST., CHICAGO.

Nouvelle Manière de Poser les Dents sans Palais
 DENTS POSEES SANS PALAIS
 S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électrolyse et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
 RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
 COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 Rue St-Laurent.

Les rayons X et M. Jaurès.
 Un docteur applique les rayons X sur M. Jaurès, au sortir de la Chambre des députés, où l'orateur socialiste vient de débiter ses éloquentes sornettes.
 — Quo voyez vous dans ma poitrine ? demande au docteur le député.
 — Je ne vois, Monsieur Jaurès, qu'une énorme blague.

Les époux Chalumeau se sont avisés qu'un de leurs voisins, très riche et qui passe pour très intéressé, serait un excellent parti pour leur fille.
 — Il faudrait l'attirer chez nous, dit le mari, mais comment ?
 — Empruntez lui quelques centaines de francs ; il viendra tous les jours te les réclamer !

Voilà un pluriel qui peut paraître singulier.
 Tu à l'enseigne d'un chapelier :
L'auomas d'Italie

Champenez, le collaborateur de Rivarol, disait : " Pourquoi les femmes s'écartent-elles des hommes d'esprit ? " Par la même raison que les auteurs faient les critiques.

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
 Médecin-Vétérinaire
 Professeur à l'Université Laval.
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
de l'écurie de première classe
 378 et 380 Rue Craig
 MONTREAL

GOMME du Dr Adam
 Pour le Mal de Dents
 En vente partout. - 10 cts



Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

PHARMACIE DANIEL
1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

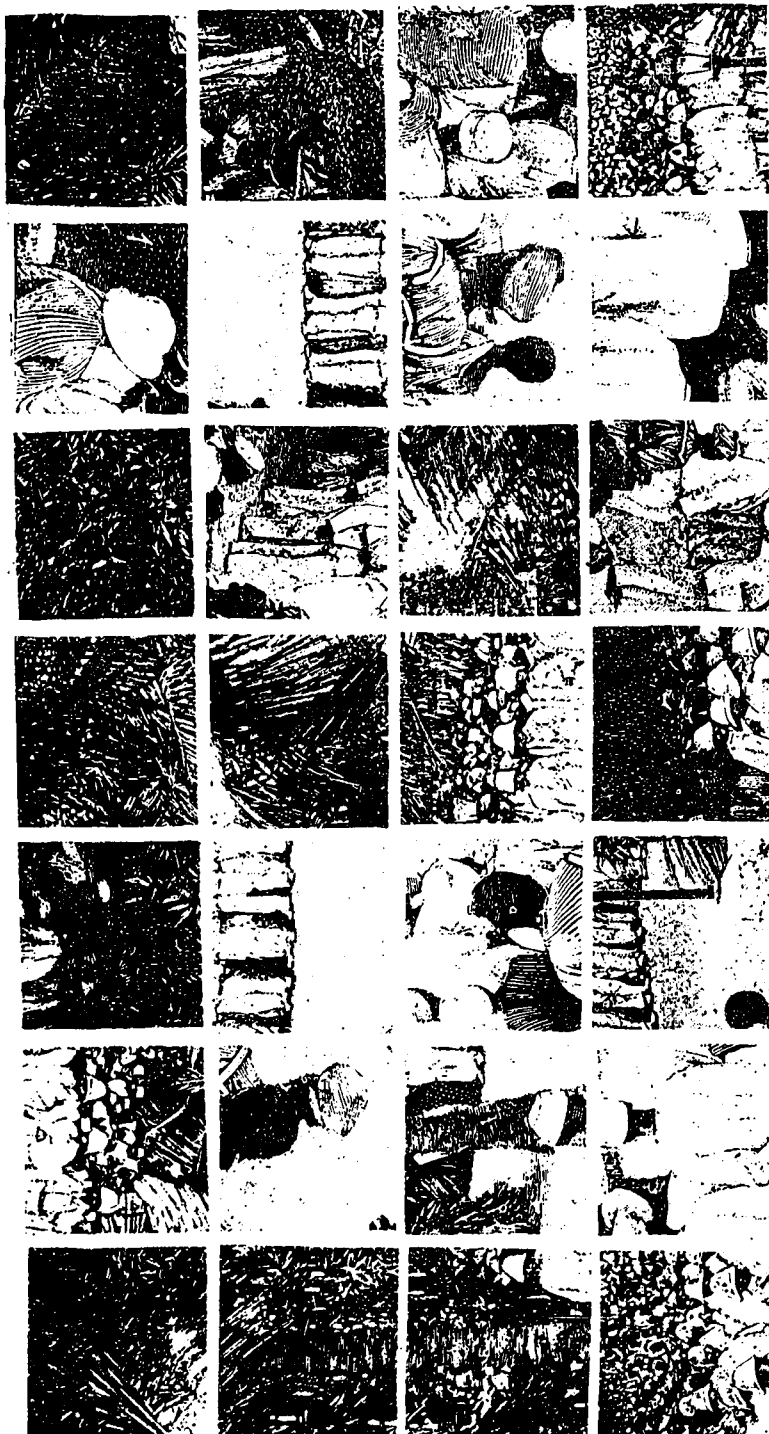
Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes : 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.
Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2289 ED F. G. DANIEL

Un passant est écrasé par un fiacre, rue Nationale.
On le transporte à la pharmacie voisine et à peine a-t-il repris connaissance qu'il demande à boire. Le pharmacien lui apporte un verre d'eau.
— De l'eau ! fait-il d'une voix faible : il faut donc être écrasé par un tramway pour avoir droit à un verre de vin !!!

— Ce qui m'embarrasse toujours, disait Guibollard, c'est de savoir, quand ma montre sonne douze coups, s'il est midi ou minuit.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 106



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrures et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, STANLEY EN AFRIQUE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 2 décembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 60 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

QUERY FRERES LES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Pensée de Cyrien :
— On prétend que tous les poissons sont muets. On a tort. On oublie que le thon fait la chanson.

30 pour cent
... DE ...
COMMISSION
Pour la vente des Billets de la
Société . . .
Nationale de
Sculpture . .
à des agents responsables
GROS LOT \$1,500.00
PRIX DU BILLET, 10c
Tirage tous les Mercredis
104 rue St-Laurent.

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Dr BERNIER
DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

Le jeu des petites définitions :
Paix armée : Canc r européen.

ILS RENFORCENT LE CORPS

Les bains turco-russes aux BAINS LAURENTIENS contribuent à donner des forces au corps, en éliminant du système les impuretés et les matières délétères, lesquelles sont toujours une source de dérangements, de maladies et de faiblesse.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry
JOURS DES DAMES : Le lundi matin et le mercredi après-midi.